

RP434

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

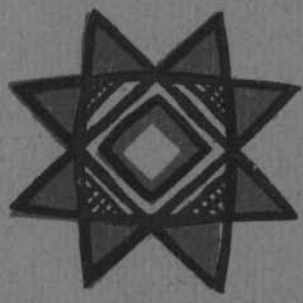
X

**LA VIE ET LES MŒURS**  
**en Algérie**

PAR

M. Pierre DELONCLE

Ancien Élève Diplômé de l'École des Chartes,  
Membre du Comité National du Centenaire



PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN  
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

Bibliothèque Maison de l'Orient



140055

**La Vie et les Mœurs  
en Algérie**

certifié exact, inscrit à  
inventaire au n° Pi 92

CAHIERS DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

X

---

# LA VIE ET LES MŒURS en Algérie

PAR

M. Pierre DELONCLE

Ancien Élève Diplômé de l'École des Chartes,  
Membre du Comité National du Centenaire



PUBLICATIONS DU COMITÉ NATIONAL MÉTROPOLITAIN  
DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

## AVANT-PROPOS

---

« Un gouvernement d'infidèles peut durer,  
« s'il est juste; un gouvernement de vrais  
« croyants, s'il est injuste, doit périr. »

*(Hadith de Mahomet.)*

« Ceux qui sont les plus disposés à aimer  
« les Musulmans sont les hommes qui se  
« disent chrétiens. »

*(Le Coran, chap. V, verset 85.)*

Le Comité National du Centenaire de l'Algérie a voulu que, dans la série de brochures publiées par ses soins à l'occasion du Centenaire, une place fût réservée à la vie et aux mœurs des indigènes.

Ce qui fait le charme prenant de la terre africaine, ce ne sont pas seulement, en effet, les grands souvenirs que l'Histoire y a accumulés. Il faut avoir lu beaucoup de livres pour bien connaître ce prodigieux passé. Mais le voyageur le moins érudit, pour peu qu'il sache voir, qu'il possède ce don de sympathie clairvoyante qui est un des traits distinctifs de la nature — j'allais écrire de la gentillesse — française, goûtera profondément la simplicité de mœurs que les habitants indigènes de notre Afrique du Nord ont su garder. La vie factice et triste que nous menons sous les climats brumeux, nous pèse souvent comme une servitude : c'est une existence de luttes constantes pour la vie d'abord — comme partout —, mais aussi pour beaucoup d'intérêts et d'ambitions que nous nous sommes donnés à nous-mêmes comme des buts qu'il faut atteindre, et à peine avons-nous touché à l'un de ces buts que nous nous élançons vers un autre. Toute cette activité dont nous sommes si fiers contient une grande

part d'agitation stérile et vaine; aussi à certaines heures éprouvons-nous un impérieux besoin de calme, de silence, de grandes lignes simples comme étendues dans la lumière.

A tous ceux qui souffrent de ce besoin, qui désirent une halte de simplicité sur le chemin qu'ils suivent, l'Afrique du Nord peut apporter l'apaisement, au moins momentané, de leurs fièvres et de leurs inquiétudes. S'ils ne lui accordent que quelques semaines de voyage, sans oser lui consacrer toute leur vie comme le firent le Père de Foucauld ou Isabelle Eberhardt (et tant de moins illustres qu'elle a envoûtés et gardés), la terre africaine leur donnera au moins, pour le reste de leurs jours, des souvenirs dont le parfum enchantera leur route. L'on ne peut avoir respiré une fois ce parfum de l'Afrique sans lui garder une gratitude infinie; l'auteur de ces lignes ne possède d'autres titres que cette « reconnaissance africaine » au choix dont il a été l'objet pour les publier. Puissent-elles du moins, par les témoignages qu'elles reproduisent d'auteurs plus qualifiés que lui, éveiller chez tous ceux que toucha la grande inquiétude des temps présents, cette curiosité que méritent si bien l'Afrique et ses habitants indigènes et que ni la terre, ni les hommes ne sauraient jamais décevoir.

\*  
\*\*

Mais ce n'est pas seulement au repos dans la contemplation de la lumière et dans le recueillement de la vie intérieure que nous convie, nous Français, l'Afrique du Nord devenue française. C'est aussi à l'action pour l'élever sans cesse à plus de bonheur et à plus de richesse.

Porte triomphale d'un monde immense et si longtemps fermé, où d'Alger à Brazzaville nous ne foulons sur 41 degrés de latitude que des terres françaises, l'Algérie, flanquée des deux protectorats de la Tunisie et du Maroc, nous apparaît comme un de ces arcs splendides, construits en grand appareil, que Rome élevait sur le chemin de ses légions, à la fois pour glorifier leur passé, et jalonner leur passage sur le chemin qu'elles devaient suivre encore. Tout comme les auteurs de jadis aimaient à placer un frontispice en tête de leur œuvre, nous voudrions reproduire ici une page de Louis Bertrand, où l'illustre

écrivain a si bien montré le sens de ces arcs de triomphe que l'on rencontre en terre africaine en tous les lieux qu'atteignirent les aigles romaines :

« Ces arcs de triomphe répandus partout, jalonnant les routes, coupant les avenues des villes, ils provoquent sans cesse mon émerveillement. J'y vois inscrite, comme en des trophées indestructibles, cette belle idée latine du Triomphe, si contraire à la basse envie démocratique des temps modernes. Rendre à un homme des honneurs presque divins, lui tendre la coupe des hymnes en présence de tout un peuple, inventer pour lui des fêtes sans pareilles, afin que des images plus belles accompagnent son ivresse, s'associer, dans le même moment, à la joie qui gonfle son cœur, prendre sa part de sa louange, cette conception généreuse ne pouvait naître que dans une élite de citoyens libres et tels qu'on n'en reverra plus. Il fallait croire, pour cela, à des natures d'élite, intermédiaires entre les hommes et les dieux : « Oui ! Je le pense, — dit Cicéron, — ô Scipion, ô Laelius, vous fûtes des hommes divins !!! » Or, on ne jalouse pas les dieux, on les aime et on les vénère.

« Cette exaltation de l'individu trouvait son correctif dans le culte des ancêtres et des traditions domestiques et nationales. Le héros, en ces temps privilégiés, n'était pas le fléau céleste qui brûle et qui saccage autour de lui, le révolutionnaire, au romantique délire, qui trahit ses morts et qui renverse la maison de famille ; c'était le fils pieux de la Cité, le rejeton accompli en qui s'incarnait toute une race. Aussi la race et la cité se reconnaissaient en lui !... « Triompher ! Vivre de la vie des dieux !... Être des dieux, ne fût-ce que l'espace d'un seul jour !... Quel stimulant cette ambition devait fournir aux énergies juvéniles ! » (1).

Cette magnifique leçon d'énergie que donnent les arcs de triomphe d'Afrique, il faut que nos jeunes gens la comprennent ; ce qu'il y a de plus beau dans les monuments de cette sorte, c'est la lumière qui apparaît au delà de leur voûte. Un arc de triomphe, c'est une porte ouverte vers de grands espoirs, et c'est vers l'Afrique française tout entière, que notre jeunesse doit porter les siens. Sans chercher les applaudissements personnels qui pouvaient

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la Mort*. Paris, Albin Michel, in-18, p. 243 à 245.

enivrer Scipion et Laelius, — ce n'est plus l'individu qui compte aujourd'hui, c'est la part qu'il prend à l'œuvre collective de sa patrie — nos jeunes hommes trouveront en Afrique le champ le plus vaste et celui qui mérite le mieux d'attirer leur énergie, leur savoir, leur intelligence et leur cœur.

La France doit à tous les indigènes qui peuplent cette grande Afrique française de leur envoyer des guides utiles et bons. Pour travailler ensemble avec succès, il faut se connaître, s'estimer, s'aimer. Puissent les notes qui vont suivre, servir à répandre dans la métropole le respect et l'affection que méritent les indigènes de l'Afrique du Nord. C'est aux 250.000 combattants qu'elle nous envoya pendant la guerre que ces pages sont dédiées par un frère d'armes.

---

## CHAPITRE PREMIER

---

# LE DÉCOR DE LA VIE

---

### I. — Maisons et Jardins

Le voyageur qui débarque en Afrique du Nord est dès ses premiers pas séduit par le charme de la maison arabe. Fromentin, qui passa une année en Algérie, d'octobre 1852 à octobre 1853, est un des auteurs que nous citerons le plus souvent, car il est un de ceux qui surent le mieux rendre, avec un égal bonheur par la plume et par le pinceau, tout ce qu'une sensibilité délicate et une sympathie bienveillante peuvent découvrir de beauté en terre d'Afrique. Voici comment il décrit la maison arabe :

« Habitées par le peuple qui les avait bâties et je pourrais dire rêvées, ces demeures étaient une création à la fois des plus poétiques et des plus spirituelles. Ce peuple avait su faire des prisons qui fussent des lieux de délices, et cloîtrer ses femmes dans des couvents impénétrables aux regards et transparents. Pour le jour, une multitude de petites ouvertures, des jardins tendus de jasmin et de vignes; pour la nuit, des terrasses: quoi de plus malicieux et en même temps de plus prévoyant pour la distraction des prisonnières? Ces maisons si bien fermées n'ont, pour ainsi dire, pas de clôture. La campagne y pénètre en quelque sorte et les envahit. Le sommet des arbres touche aux fenêtres; on peut, en étendant le bras, cueillir des feuilles et des fleurs; l'odeur des orangers les enveloppe, et l'intérieur en est tout parfumé.

« Les jardins ressemblent à des joujoux d'art destinés à l'amusement de la femme arabe, cet être singulier dont la vie longue ou courte n'est jamais autre chose qu'une



enfance. On n'y voit que petites allées sablées, petits compartiments de marbres creusés de rigoles, où l'eau serpente et dessine en courant des arabesques mobiles. Quant aux bains, c'est encore un séjour inimaginé par un mari poète et jaloux. Figure-toi de vastes citernes où l'eau n'a pas plus d'un mètre de niveau, dallées du plus beau marbre blanc et ouvertes par des arceaux sur un horizon vide. Pas un arbre n'atteint à cette hauteur; quand on est assis dans ces baignoires aériennes, on ne voit que le ciel et la mer, et l'on n'est vu que par les oiseaux qui passent.

« Nous ne comprenons rien, nous autres, aux mystères d'une pareille existence. Nous jouissons de la campagne en nous y promenant: rentrons-nous dans nos maisons, c'est pour nous enfermer; mais cette vie recluse près d'une fenêtre ouverte, l'immobilité devant un si grand espace, ce luxe intérieur, cette mollesse du climat, le long écoulement des heures, l'oisiveté des habitudes, devant soi, autour de soi, partout, un ciel unique, un pays radieux, la perspective infinie de la mer, tout cela devait développer des rêveries étranges, déranger les forces vitales, en changer le cours, mêler je ne sais quoi d'ineffable au sentiment douloureux d'être captif (1) ».

Le touriste qui trouve aujourd'hui en Afrique du Nord les confortables hôtels de la Compagnie transatlantique n'a pas souvent l'occasion d'habiter une maison arabe. Mais ce plaisir était donné il n'y a pas bien longtemps encore au voyageur qui découvrait le Maroc. Je me rappelle avoir vécu des journées délicieuses à Marrakech en 1921 dans une maison indigène où il n'y avait pas encore de vitres et où les fenêtres de ma chambre, donnant sur un frais patio, étaient fermées seulement de lourds volets en bois de cèdre. Je les laissais ouverts pour laisser entrer la fraîcheur et la splendeur de la nuit ainsi que tous les chants, toutes les musiques qui s'appelaient et se répondaient le soir sur les terrasses. Au matin j'étais réveillé avec les premiers rayons du soleil par de petits oiseaux familiers qui venaient, sans aucune crainte, pépier jusqu'aux alentours de ma couche. J'ai été également l'hôte (alors et depuis) de ce palais somptueux qu'avait fait construire Ba-Ahmed, vizir et « argentier » peu scru-

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 73 à 75.

puleux du sultan Moulay Abd el Aziz (1), palais dont André Chevrillon et Jérôme et Jean Tharaud ont donné les descriptions que l'on va lire. Il est agréable de rapprocher ces pages qui nous offrent différents « éclairages », de jour et de nuit, des mêmes jardins :

« Une beauté presque persane, celle d'un jardin fermé, plein de nuit bleue et de sombres verdure, dont les pointes s'ordonnent religieusement. Au fond de l'espace, sous la lune éclatante et nue, une seule étoile pendait, comme une blanche goutte qui tremble et va tomber. Quel accord de cette nuit et de ce lieu profond ! La même magie flottait aux infinis du ciel et dans le petit creux de ce parfait jardin, seule réalité visible de la terre. Le silence qui l'emplissait, plus sensible par le chant unique de l'eau dans la coupe centrale de marbre, semblait descendre des profondeurs célestes. Quelque chose de l'éternité d'en haut avait passé dans les choses périssables d'en bas.

« Parfums de fleurs montant à flots dans la nuit, arôme amer des orangers. Et toutes les couleurs, aussi, de ces beaux végétaux prisonniers, toutes les couleurs, distinctes comme pendant le jour, seulement baissées d'un degré, affaiblies : ainsi des voix qui chantaient, et maintenant murmurent. Je voyais les jasmins flottants, leurs pâles étoiles suspendues, et par milliers, les boules d'or dans les beaux feuillages vernissés, et le vert si clair des longs cédrats ; et même si l'on se laissait couvrir par un bananier, les veinures de ses larges lames transparaisaient à la clarté lunaire. Les zellijs, au pied des arcades, l'infinie broderie multicolore des grandes portes, les chemins de mosaïque des allées, luisaient, se déroulaient en semis géométriques, en reliefs de douceur mystérieuse. (2) »

Et voici le même paysage vu de jour par les Tharaud :

« Qu'il est donc malaisé de peindre avec justesse le charme de l'Orient ! A inventorier ces beautés si familièrement charmantes, si peu étonnées d'être là, si peu surprises de faire ensemble leur concert silencieux, plein de notes divines, si maniéré et si modeste à la fois, on a l'air d'un pédagogue qui cherche à découvrir, sous la lampe, ce qui fait le sortilège de quatre vers aériens d'un

---

(1) Walter B. HARRIS a raconté dans *Le Maroc disparu*, Paris, Plon, 1929, in-18, p. 35-38, la mort de ce personnage.

(2) André CHEVRILLON. — *Marrakech dans les palmes*. Calmann-Lévy, Paris, 1922, in-18, p. 239 et 240.

poète de la Perse. On dit : les choses sont ainsi ; il y a là une allée, des orangers et des cyprès ; il y a là un jet d'eau, une vasque de marbre, une étoile de zelliges. Mais quand on a dit tout cela et situé exactement chaque objet, l'oranger n'a plus de parfum, le cyprès ne s'incline plus avec sa grâce adolescente, les oiseaux se sont tus, les mille étoiles du jasmin ont disparu dans le feuillage, les grandes portes paradisiaques ont refermé avec effroi leurs vantaux d'or et de carmin sur les chambres de silence et d'ombre, qui font penser à des auberges où ne descendraient que des rêves...

« Et comment les mots de chez nous ne s'égareraient-ils pas en parlant des choses d'ici ! Ici, toute pompe est familière, toute grandeur coquette, toute beauté un peu mièvre. Avec cela, le naturel a toujours de la dignité, l'abandon n'est jamais vulgaire. Ce qui chez nous jure d'être ensemble, se trouve ici tout naturellement accordé. La grande cour, dallée de marbres blancs et verts, s'entoure d'une galerie de bois d'un bleu déteint, passé, d'une rusticité presque pauvre. De hautes et frêles graminées poussent sur les toits de tuiles vertes qui couvrent les pièces enchantées. L'eau s'échappe des vasques, ruisselle et baigne le marbre majestueux. D'innombrables pigeons vont et viennent sur les dalles chauffées au soleil, et dans ce silence inhabité leur promenade lustrée, noble, familière et roucouillante, est encore ce qui donne le mieux à mon esprit la mesure de la majesté du lieu. (1) »

Tous les jardins ne sont pas cachés dans des palais. En dehors des villes, et spécialement au Maroc, on en rencontre de merveilleux où les jardiniers, — m'a-t-on dit — poussent le raffinement jusqu'à grouper les plantes non pas seulement pour l'harmonie des couleurs que les fleurs présentent aux yeux, mais encore pour créer de savantes symphonies de parfums. Voici celui de l'Aguedal à côté de Marrakech :

« Mais la merveille de l'Aguedal, c'est le paradis de jardins qui s'étend par derrière, la solitude végétale qu'entoure la solitude enflammée de la plaine, sous l'écran bleuissant des neiges.

« Plus personne dans ce dédale de grands clos qui communiquent entré eux par les brèches et les trouées des vieux murs. Plus rien que le soleil et l'azur, et les

---

(1) Jérôme et Jean THARAUD. — *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* Paris, Plon, 1920, in-16, p. 77-78-79.

peuples de beaux oliviers, et les palmiers surgissants, et l'arome embaumé des étoiles de cire, entre les rangs et les rangs de clairs feuillages vernis; et le feu des jeunes fleurs promettant les grenades, et aussi les chants, les trilles, les subites querelles des grives et des merles. Et par-dessous ces changeantes sonorités, partout présente, comme une âme évanouie dans du bonheur, et qui flotte avec les nappes de parfums, la rumeur endormie des invisibles colombes, la même qu'à la Mamounya, mais plus vaste encore, et si faible, régulière qu'on la distingue à peine du silence...

«... Un paradis avant le mal, avant la peur, où ne vit encore que l'innocence des fleurs et des oiseaux. On est si loin des hommes et de soi-même! On a retrouvé la prime jeunesse du monde; et quelle paix, quelle sécurité, quel pur oubli de tout! on oublierait ici la mort, dont l'ombre n'a jamais passé sur ces lieux. Seulement la perfection de la vie, de son moment suprême: jeunes floraisons, trais éclats, beauté, volupté. Et ce divin moment, on dirait qu'il est fixé pour toujours, que cet enchantement, rien ne viendra le dissiper ou le rompre.

« Un matin d'avril? A l'Aguedal? Au Maroc? Non, c'est plutôt l'éternel matin; c'est à jamais le ciel sans tache, les feuillages lustrés, chargés de sèves aromatiques, les fruits d'or, les oliviers pâles de leur écume de fleurs. Et toujours, dans ce calme divin, l'immense, innombrable murmure de l'amour, longuement rythmé comme une respiration d'extase. L'heure est comme suspendue dans un bonheur qui se confond à la lumière. Rien qui parle de la succession des jours.

« Là-bas, entre des bouquets de citronniers, sous des panaches suspendus de dattiers, je vois briller les neiges...

« Un paradis, mais musulman, à cause des trop molles délices du lieu, de ses suggestions de repos et de volupté. On voudrait s'asseoir, en fermant un peu les yeux, pour se pénétrer de silence, de parfums, de pure clarté sans images. Et l'âme islamique aussi peut s'exalter de ces belles ordonnances, exactes et pures comme les parvis et les péristyles d'une mosquée, de l'immense rectangle liquide, au centre de ce domaine: silencieux miroir de la montagne et de la solitude, s'exalter du lustre grave des immortels feuillages, de l'ombre vraiment religieuse de certaines avenues où des oliviers ravinés par le grand âge suspendent leurs grises franges, vous enveloppent de longs rideaux légers, comme pour plus de paix et de mystère. Tout au long de l'avenue, la ligne d'un rapide ruisseau

brille en un mince canal de chaux très blanche. Du secret, de l'ombre, de beaux arbres, la rumeur et la fraîcheur d'une eau vive, quel accord musulman ! Voilà bien le luxe et la beauté qu'ont cherchés les émirs dont le rêve s'éternise en Andalousie, aux jardins clos du Généralife et de l'Alhambra. On peut imaginer l'un d'eux, poète, assis là, dans ses plis de mousseline, sur le blanc rebord du ruisseau ; il écrit des vers d'amour riches en métaphores subtiles, en mots dont le vulgaire ne percevra pas tous les sens.

« Justement l'avenue sacrée s'ouvre au loin sur un kiosque qui ne semble fait, en cette solitude, que pour la musique et le rêve. A l'autre bout de la voûte ombreuse, il se lève dans le soleil. On voit briller entre ses colonnes son treillis blanc, car il est ajouré comme une jolie cage. Sous le dernier arceau des branches, se révèle le bas de sa toiture : un peu de douce poterie turquoise.

« Par un jour d'extrême avril, par un de ces midis où la ville se plombe et s'écrase sous le soleil, où les franges des hautes palmes fondent dans l'aveuglante lumière, j'ai passé sur le parvis qui précède ce pavillon. A l'intérieur, à travers la dentelle du mur, peu à peu dans un riche demi-jour, j'ai vu paraître, au large, obscur cornet du plafond, des entrelacs d'or et de pourpre confuse. Par terre, au milieu de l'hexagone de faïence dont six colonnes marquent les angles sur des tapis aux tons d'or, deux formes humaines s'allongeaient : sans doute de simples jardiniers réfugiés là, à l'heure accablée. Mais ils ne dormaient pas. Mes yeux, s'habituant à cette pénombre, distinguaient leurs yeux demi-ouverts. Ils étaient tournés vers le portique où s'encadrait pour eux une pure vision de poésie arabe : l'obscur et profonde perspective des oliviers entre des clartés vertes, et, tout au milieu, le long filet d'eau courante.

« Ils ne semblaient pas conscients de notre présence. Ils ne remuaient pas, absorbés dans leur kief, goûtant la perfection d'un bonheur que des sultans avaient préparé pour eux-mêmes : délices de l'ombre, à l'heure où la terre et le ciel s'incendient, de l'ombre et du silence parmi des couleurs et lueurs de faïence ; paix du beau jardin dont l'image s'inscrit, parfaite et lumineuse, dans le noir d'une arche à contre-jour. Et, sans arrêt, le ruissellement endormeur de l'eau froide et volubile...

« Ce n'était rien que deux jardiniers à l'heure de la sieste. Mais, après avoir longuement erré dans ces jardins déserts, on avait l'impression de rencontrer enfin, au centre

de la splendide solitude, l'âme humaine, celle qui avait voulu, ordonné ce royaume du rêve, et qui, maintenant immobile, cachée dans sa retraite d'ombre, ne faisait plus que le refléter. (1) »

En Afrique du Nord la nature au printemps produit sans aide des fleurs à profusion. Ce fut aux yeux de Loti, lorsqu'il visita le Maroc, la grande merveille que cette terre couverte de fleurs, comme un fin tapis de Rabat. Nous ne saurions manquer de citer une page de Louis Bertrand sur les roses de Cherchell, qui donne une juste idée de cette exubérance spontanée :

« Ces haies fleuries de roses offraient une autre merveille. Elles étaient tellement alourdies de corolles, de boutons en grappes, qu'on eût dit une double file de reposeurs drapés de mousselines et surchargés de bouquets. Derrière les haies, se dressaient les grands panaches des roseaux. Toute l'avenue avait l'air d'être ornée pour le passage d'une procession. Des pétales s'envolaient aux brises. Les touffes et les guirlandes se soulevaient et se gonflaient comme les falbalas d'une robe de bal. Jamais nulle part, — pas même à Tipasa, ni dans les roseraies fameuses de Boufarik, — je n'en avais vu une telle profusion. Il y en avait de toutes formes et de toutes nuances : de minuscules comme des bauxias, d'énormes comme des pivoines, de carminées, de roses pâles, de blanches à peine teintées de veinules purpurines. Mais toutes avaient la finesse, la transparence de la gaze, la fragilité, le papilonnement de la neige. Ces fleurs qui semblent faites pour être gaspillées, écrasées, foulées aux pieds dans des fêtes ou dans des orgies, il faut les voir comme ici, en buissons exubérants, en jonchées, en amoncellements de gerbes. On a comme une envie amoureuse de les prendre à pleine bouche, de se rouler sur elles. On comprend que la rose est, par excellence, la fleur de volupté, l'emblème cher à Vénus. Ce mois de mai qui lui est consacré est aussi le mois des roses. Or, je me souviens que Cherchell dut être, au temps de sa gloire, très dévote à Vénus, si l'on en juge par le nombre des statues de la déesse qu'on a retrouvées dans ses ruines. La ville africaine avait voulu faire honneur à sa patronne. Elle s'était tellement parée de roses que sa ceinture en éclatait et que tout l'air en était embaumé autour d'elle...

---

(1) André CHEVRILLON. — *Marrakech dans les palmes*. Calmann-Lévy, Paris, 1922, in-18, p. 134, 135, 136, 137, 138 et 139.

« Nous approchions des portes de Cherchell. Je me penchai, une dernière fois, hors de la voiture, afin de m'emplir les yeux de la brillante vision qui allait s'éteindre avec la nuit : la mer sous ses voiles mauves, que nuançait encore un peu de rose, le ciel glauque comme l'eau d'un puits envahi par les mousses, où, dans des profondeurs toujours plus sombres, je voyais trembler les gouttelettes cristallines des premières étoiles. Et je me disais qu'à mon entrée dans l'antique Césarée de Maurétanie, je ne pouvais rêver plus triomphale escorte d'images : c'était toute l'âme païenne et toute la splendeur de l'Afrique latine qui, pour moi, flottaient dans ce beau soir (1).

## II. — Lieux de réunion : Cafés et bains

En dehors des demeures où il cache jalousement sa vie privée, mais aime à recevoir ses amis ou ses hôtes, l'indigène nord-africain fréquente quelques lieux de réunion, le café et le bain public :

« Le « café maure » est quelque chose de fort différent de nos estaminets français. On y consomme très peu et on n'y joue qu'assez rarement. C'est avant tout un lieu de conversation, de paresse et de repos, un endroit frais et ombragé pour la fumerie ou le rêve. On y fait la sieste, on y dort, on y accomplit même ses dévotions. L'indigène, une fois accroupi sur ses talons, empaqueté dans son burnous, se considère là comme chez lui. Immobile et taciturne, il regarde couler les heures avec indifférence et béatitude.

« Le café, où je suis entré, a été aménagé tant bien que mal au rez-de-chaussée d'une maison bâtie à l'européenne. C'est une grande salle nue, badigeonnée de chaux, et dont le sol inégal n'a même pas été recouvert de terre battue. Il n'y a d'africain dans la disposition de la pièce que la haute cheminée lambrissée de faïences émaillées, où le kaouadji surveille ses petites burettes de fer-blanc. Des bancs de bois assez larges circulent tout le long des plinthes. L'unique ornement est une boîte à horloge monumentale, toute peinturlurée de fleurs rouges et jaunes, telle qu'on en

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Michel, in-16, p. 166 et 167.

rencontre encore dans les cuisines de nos fermes. Au milieu, sur une table à trois pieds, une botte de roses trempe dans une grosse cruche de cuivre qui sert à porter l'eau.

« La salle est à peu près vide. Quelques individus sommeillent, allongés sur les bancs. Je gagne la cour contiguë, dont l'éclairage un peu cru fait paraître plus sombre la demi-ténèbre où est plongé le café. Une lampe à pétrole est suspendue au treillage qui s'étend d'un mur à l'autre, en manière de plafond et qui est complètement tapissé par des lianes violettes de bougainvilliers. C'est un véritable berceau de verdure, où règne un peu de fraîcheur, grâce à la fontaine encastrée dans le mur et dont la vasque est pleine jusqu'au bord.

« Je m'assieds à l'écart, sur une natte, et, après avoir commandé ma tasse de kaouadji, je regarde autour de moi.. La cour n'est guère plus animée que la salle. Deux hommes assis sur leurs talons jouent bravement aux échecs. Le damier est placé par terre, dans le cercle rougeâtre de la lampe, et je vois les mains brunes et sèches des joueurs qui poussent les figurines de buis sur les cases blanches et noires. Un nègre, accroupi à côté d'eux, leur jette de temps en temps un regard discret, en dilatant les gros globes laiteux de ses prunelles. Enfin j'ai pour unique voisin un grand vieillard maigre qui a l'air comme effondré dans les plis d'un burnous immaculé. Une barbe de patriarche allonge encore son visage osseux et émacié, plus pâle que les mousselines de son turban. D'un doigt soigneux, il tourne lentement les pages d'un magnifique et très ancien manuscrit, dont le vélin jauni est enluminé d'or, de vermillon et d'azur. Il lit, avec un clapotement continu des lèvres, comme un enfant qui épelle, puis il s'interrompt, ferme le livre précieux, et, les yeux fixes, enfiévrés et luisants d'extase, il marmotte une prière, se dresse de toute sa hauteur sur ses genoux, s'abat brusquement dans une totale prosternation et se relève, le front noirci de poussière.

« Personne ne prend garde à la gesticulation du dévot personnage. Pas une parole ne s'échange entre les quatre hommes qui sont là. Je ne perçois que le bruit ténu du filet d'eau qui s'égoutte dans la vasque de la fontaine, le murmure de la prière sur les lèvres du vieux et, parfois, le claquement des sandales du kaouadji qui vient enlever les burettes vides, éparses autour des joueurs. Plus que le café parfumé qui se dépose au fond de ma tasse, je savoure ce calme et ce recueillement, je jouis du spectacle qui m'entourne, — ces hommes impassibles et beaux sous



leurs draperies blanches, cette cour rafraîchie d'eau vive, ce rideau de fleurs violettes qui la recouvre toute, comme un riche vélum sur la cella d'un temple... (1) »

Quant au bain maure, pénétrons-y avec le meilleur des guides :

« J'y entrai, un soir, vers onze heures, car les bains ne sont ouverts aux hommes que la nuit. Je soulevai le carré d'étoffe qui masquait la porte, au fond du vestibule, et je me trouvai dans un assez vaste patio dont l'atmosphère un peu lourde m'oppressa d'abord. A la lueur des lampes à huile, je ne distinguai qu'un amas de blancheurs, puis mes yeux s'étant accoutumés à la pénombre, je précisai les silhouettes des gens qui étaient là et l'architecture du local. C'était un patio tout en marbre blanc. Au centre, au milieu de l'impluvium, où l'on descend par quelques marches, se déploie un bassin circulaire, surmonté d'une vasque où s'égoûtait un jet d'eau. Des linges mouillés pendaient tout le long de la margelle. A côté un individu nu jusqu'à la ceinture, les reins entourés d'une espèce de pagne, foulait d'autres linges qu'il piétinait en cadence, comme un vendangeur dans une cuve...

« Très exhaussée au-dessus du bassin, une galerie à colonnes torses encadre tout le patio. Des indigènes couchés y dormaient; d'autres jouaient aux dames, ou fumaient des cigarettes, en buvant du thé ou du café dans de petites tasses peintes de couleurs crues.

« Le foulon, interrompant sa besogne, me conduisit dans la galerie, m'assigna une natte et me convia à me déshabiller. Les pas du foulon s'amortissaient sur le marbre onctueux. Il glissait comme une ombre. Aucun bruit dans le patio, sinon, de temps en temps, une rumeur de paroles échangées à voix basse. On se serait cru dans une mosquée, à l'heure de la prière nocturne.

« Je me dévêtis, un peu gêné par la présence de tous ces Africains. Quand je fus prêt, le foulon me noua une serviette autour des hanches, puis il alla quérir le baigneur, — un adolescent, pâle et mince comme un cierge de cire, et plus trempé, plus ruisselant qu'une naïade. Le torse nu, la peau bronzée et distendue par les côtes saillantes, un simple torchon ficelé à la taille, l'esclave s'agenouilla, m'attacha aux pieds des sandales de bois blanc, et, me soutenant par les aisselles (car je risquais de tomber à

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Michel, in-18, p. 169 à 172.

chaque pas sur les dalles du patio toutes grasses d'eau savonneuse), il m'entraîna vers l'étuve, dont la porte de chêne retomba lourdement derrière nous.

« Une chaleur humide, suffocante, me coupa la respiration. Je me sentais défaillir, un flot de sueur m'inonda soudain de la tête aux pieds. Mais d'un mouvement brusque, mon guide me renversa, m'étendit sur une plate-forme rectangulaire recouverte d'une plaque de marbre noir : elle était chauffée à l'intérieur. Il me sembla qu'elle me brûlait. Je me relevai vivement, mais le baigneur me força à me recoucher, pesa sur tout mon corps de façon à ce que le contact fut complet entre le marbre et ma chair.

« — Reste là! — me commanda-t-il, — ne bouge pas avant que je vienne!...

« Je ne bougeais plus. J'étais comme anéanti. Je me liquéfiais par tous mes pores. La sueur de mon front m'emplissait les orbites et m'aveuglait. Quand la plaque me brûlait, ma peau adhérait à la pierre rendue visqueuse par toutes les graisses humaines qui s'étaient figées là. Puis, peu à peu, je m'habituai à ce supplice. Je goûtai une sorte d'évanouissement voluptueux. Ma conscience divaguait : où étais-je ? Les sensations que j'éprouvais étaient si nouvelles ! Elles entraînaient mon imagination vers des époques et des choses si lointaines !... A travers les buées tièdes qui remplissaient l'étuve, je promenais mes regards autour de moi. Dans le fond tremblait le hâlo d'une lampe, et je distinguais le sautiller rythmé de l'esclave qui, aidé d'un compagnon, foulait un paquet de linges. Je les voyais obliquement, car je ne remuais pas ma tête, et mes yeux revenaient toujours avec lassitude vers les ténèbres de la voûte, où ils se perdaient dans le noir. De temps en temps, une goutte froide, qui s'en détachait, tombait sur ma joue et me forçait à fermer les paupières. Une invincible torpeur m'envahissait...

« Tout à coup, les deux esclaves, ayant fini leur besogne, m'empoignèrent, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et, sans la moindre douceur, ils me déposèrent dans un coin de l'étuve, au bord d'une rigole, où coulaient un robinet d'eau chaude et un robinet d'eau froide. Ils me firent coucher à plat ventre, le nez contre le pavé, puis, saisissant une poignée d'étoupes qu'ils trempèrent dans du savon liquide, ils se mirent à me frotter si vigoureusement que j'en criais. Ils s'interrompaient pour me jeter des gobelets d'eau tiède sur tout le corps, et ils recommençaient leur friction frénétique. Après cela, ils me donnèrent trois petites claques sur les omoplates, et, avec la paume de leurs mains en guise

de strigile, ils entreprirent de me râcler l'épiderme. On me nettoya, on me retourna dans tous les sens. Parfois, le grand maigre s'arrêtait et il agitait au-dessus de ma tête ses mains savonneuses.

« — Regarde comme tu étais sale !... Regarde ta peau, ta sale peau !... »

« Je ne m'offensais nullement de ces familiarités, sachant que c'était un simple artifice pour obtenir un salaire plus élevé.

« Quand ils se furent fatigués à ce jeu, ils m'arrosèrent d'eau froide répandue à pleins gobelets, et ce me fut une sensation délicieuse, qui me ranima un peu. Alors ils s'attelèrent tous les deux à mes bras et à mes jambes, il me les tirèrent, ils m'écartelèrent. Ils me firent craquer chaque articulation, et, me tenaillant les muscles entre leurs doigts serrés, comme des étaux, ils me les tordirent, ils en exprimèrent les dernières gouttes de sueur. Enfin on me rinça à l'eau froide, on me remit sur pieds, on m'essuya, on m'attacha une serviette autour des reins, une autre sur la tête, et, me soutenant par les aisselles, les deux esclaves m'emportèrent vers le patio. Je ne pouvais plus me traîner, j'étais exténué. Ainsi enveloppé dans mes linges, inerte et les membres raidis, j'étais comme un mort qu'on va mettre au cercueil, après la toilette funèbre.

« Sous la galerie du patio, un matelas recouvert d'un drap m'avait été préparé par le foulon. Il m'engagea à m'y reposer jusqu'à l'aube, m'apporta des cigarettes, une tasse de thé, et s'en alla.

« Une fois étendu sur les draps frais du matelas, je goûtai un bien-être inexprimable, — quelque chose comme le réveil de la vie, au début d'une convalescence. Mon corps était brisé, mais je constatais, en moi, une lucidité d'esprit extraordinaire, une agilité, une acuité surprenante des sens, cette espèce de libération de la matière qu'on éprouve dans les rêves. C'était un état voluptueux et candide. J'habitais un monde étrange et silencieux. Le murmure du jet d'eau dans la vasque, la respiration des dormeurs couchés à côté de moi ne faisaient que rythmer ce silence. La blanche colonnade du patio brillait doucement à la clarté des veilleuses, et, tout le long des murs, les corps disséminés formaient des entassements plus sombres. Des apparences fantômes se levaient par instants, semblaient flotter sous les arcades. Et l'air tiède était tout chargé de

parfums : odeurs de cigarettes musquées, de cumin, de santal, et de girofle... (1) »

Avant de quitter les villes où la civilisation moderne fait passer ses tramways, lance ses automobiles, donnons un souvenir ému à l'Alger d'autrefois et aux étranges petites voitures qu'on y voyait circuler à l'époque de Fromentin et, nous disait un jeune ministre, — on peut être un jeune ministre et avoir encore de tels souvenirs — il y a une quarantaine d'années encore. Elles portaient des noms symboliques : *Hirondelle*, *Gazelle*, *Zéphyr*, *Vole-au-Vent* (quelquefois avec d'amusantes fautes d'orthographe).

« Le voiturin d'Alger est une voiture à claire-voie, faite exprès pour le Midi, qui vous abrite à peu près comme un parasol et vous évente avec des rideaux toujours agités. Ces carrioles, aujourd'hui très nombreuses, surtout dans la banlieue que j'habite, sont aussi peu suspendues que possible, vont horriblement vite, et, chose incroyable, ne versent jamais. Ce sont de petits omnibus au coffre large assis sur des roues grêles, menés par de petites rosses barbes à tous crins, efflanquées, haletantes, ayant la maigreur, la coupe aiguë et la vive allure des hirondelles. On les appelle des « corricolos ». Jamais nom ne fut plus exact ; car elles vont toujours au galop, courant sur un lit de poussière, volant comme un char mythologique au milieu d'un nuage, avec un bruit aérien tout particulier de grelots, de claquements de vitre et de coups de fouet. On dirait que chaque voiture porte un message. Que le cocher soit Provençal, Espagnol ou Maure, la vitesse est la même ; la seule chose qui varie, ce sont les procédés pour l'obtenir. Le Provençal aiguillonne son attelage avec des blasphèmes, l'Espagnol le harcèle à coups de lanières, le Maure l'épouvante avec un cri du gosier effrayant. Lucrative ou non, cette industrie pleine de verve a pour effet le plus certain de mettre également tous les voituriers de bonne humeur.

« C'était Slimen en personne qui me conduisait dans son voiturin peint en jaune clair, et appelé la *Gazelle*. Slimen est un jeune Maure qui se civilise. Il parle français, regarde effrontément les étrangères et s'arrête aux cabarets pour y boire du vin. Il était frais rasé, dispos, joyeux, tout habillé des couleurs de l'aurore, culotte blanche,

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Miché, in-18, p. 210 à 215.

veste gris-perle, écharpe rose, et portait, comme une femme au bal, une fleur de grenadier piquée près de l'oreille. Menant son équipage d'une main, de l'autre il fumait une cigarette, et chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour exciter ses bêtes, des bouffées odorantes lui sortaient des lèvres. J'avais pour voisin de droite un vieux Maure à figure courtoise, qui rentrait honnêtement de son jardin avec une récolte d'oignons et d'oranges mêlés confusément dans un cabas de paille. En face de moi, un nègre maçon, écla-boussé de chaux vive, se dandinait au cahot des roues, souriant à des idées joyeuses qui lui remontaient à tout propos dans l'esprit. Au fond trois Mauresques de mine évaporée babillaient sous leurs masques blancs; elles sentaient le musc et la pâtisserie, et leurs haïks s'échappaient par les fenêtres comme de légers papillons. (1) »

---

### III. — Les Tentes

Abandonnons les cités et lançons-nous vers le Sud. Vous connaîtrez maintenant l'attachement que l'on peut avoir pour la tente, cet abri qui offrira l'ombre à vos yeux, le repos à vos membres rompus par les longues chevauchées ou les lentes étapes à dos de méhari. Un grand voyageur, qui était un causeur délicieux, riche d'anecdotes pittoresques et vécues, Hugues Le Roux a su rendre l'attrait de cette demeure de nomades :

« Au centre du campement on a dressé, pour nous recevoir, la « tente des hôtes ». Au dehors, elle est blanche et parsemée de vases d'un dessin hiéراتique, coloriés en bleu, qui, du sommet à la base, en cercles toujours plus étroits, décorent la blancheur de la toile. A l'intérieur, c'est une alternance symétrique de bandes rouges et vertes. Des tapis anciens recouvrent entièrement le sol. La tente est meublée de divans bas. Sur ces divans sont étendues des étoffes légèrement ouatées; ce sont des morceaux de soieries claires, bleues-pâles ou jaunes-pâles, à fleurs, entourés de bandes plus foncées; les soieries jaunes sont relevées de rose, les bleues de ponceau vif. Et il y a partout une profusion de traversins et de tabourets multicolores. En sortant

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 32 à 34.

de la plaine où les yeux, pendant des heures, se sont habitués à la monotonie de la terre brûlée, cette chanson de couleurs claires, rencontrée en plein désert, ravit comme une boisson fraîche.

« Et l'on goûte aussi sous cette tente la douceur de l'abri, car, dehors, le vent est très vif. Il s'abat tout d'un coup, en rafale, sur le campement de l'agha. Il s'engouffre sous la tente. Il va l'arracher à ses pieux. Mais un cri d'alarme a été poussé, les cavaliers ont vu venir cette trombe; à chaque cordage, il y a un homme qui tire, s'arc-boute. A cette minute, la tente a l'air d'un ballon qui se balance pour s'enlever. Puis la colonne de poussière court vers les montagnes. L'ordre se rétablit. (1) »

---

#### IV. — Sur les Hauts-Plateaux

Quelquefois l'ordre ne se rétablit pas aussi vite. Sur les hauts plateaux et plus encore dans les régions de dunes (erg) qui les bordent au sud, le vent de sable fait passer au voyageur des heures pénibles. Guy de Maupassant, qui fit un séjour en Algérie dans le second semestre de 1881 et accomplit une tournée dans la région de Djelfa avec des officiers de Boghar, nous a laissé une exacte description d'une tempête de sable :

« Un jour, après une marche de dix heures dans la poussière brûlante, comme nous venions d'arriver au campement, auprès d'un puits d'eau bourbeuse et saumâtre qui nous parut cependant exquise, le lieutenant me secoua soudain au moment où j'allais me reposer sous la tente, et me dit, en me montrant l'extrême horizon vers le sud : « Ne voyez-vous rien là-bas ? »

« Après avoir regardé, je répondis : « Si, un tout petit nuage gris. »

« Alors le lieutenant sourit : « Eh bien, asseyez-vous là et continuez à regarder ce nuage. »

« Surpris je demandai pourquoi. Mon compagnon reprit : « Si je ne me trompe, c'est un ouragan de sable qui nous arrive. »

---

(1) Hugues LE ROUX. — *Au Sahara*. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16, p. 120 et 121.

« Il était environ quatre heures et la chaleur se maintenait encore à quarante-huit degrés sous la tente. L'air semblait dormir sous l'oblique et intolérable flamme du soleil. Aucun souffle, aucun bruit, sauf le mouvement des mâchoires de nos chevaux entravés, qui mangeaient l'orge, et les vagues chuchotements des Arabes qui, cent pas plus loin, préparaient notre repas.

« On eût dit cependant qu'il y avait autour de nous une autre chaleur que celle du ciel, plus concentrée, plus suffocante, comme celle qui vous oppresse quand on se trouve dans le voisinage d'un incendie considérable. Ce n'étaient point ces souffles ardents, brusques et répétés, ces caresses de feu qui annoncent et précèdent le siroco, mais un échauffement mystérieux de tous les atomes de tout ce qui existe.

« Je regardais le nuage qui grandissait rapidement, mais à la façon de tous les nuages. Il était maintenant d'un brun sale et montait très haut dans l'espace. Puis il se développa en large, ainsi que nos orages du Nord. En vérité, il ne me semblait présenter absolument rien de particulier.

« Enfin, il barra tout le Sud. Sa base était d'un noir opaque, son sommet cuivré paraissait transparent.

« Un grand remuement derrière moi me fit me retourner. Les Arabes avaient fermé notre tente, et ils en chargeaient les bords de lourdes pierres. Chacun courait, appelait, se démenait avec cette allure effarée qu'on voit dans un camp au moment d'une attaque.

« Il me sembla soudain que le jour baissait; je levai les yeux vers le soleil. Il était couvert d'un voile jaune et ne paraissait plus être qu'une tache pâle et ronde s'effaçant rapidement.

« Alors je vis un surprenant spectacle. Tout l'horizon vers le sud avait disparu, et une masse nébuleuse, qui montait jusqu'au zénith, venait vers nous, mangeant les objets, raccourcissant à chaque seconde les limites de la vue, noyant tout.

« Instinctivement je me reculai vers la tente. Il était temps. L'ouragan, comme une muraille jaune et démesurée, nous touchait. Il arrivait, ce mur, avec la rapidité d'un train lancé; et soudain il nous enveloppa dans un tourbillon furieux de sable et de vent, dans une tempête de terre impalpable, brûlante, bruissante, aveuglante et suffocante.

« Notre tente, maintenue par des pierres énormes, fut secouée comme une voile, mais résista. Celle de nos spahis, moins assujettie, palpita quelques secondes, parcourue par de grands frissons de toile; puis soudain, arrachée de terre,

elle s'envola et disparut aussitôt dans la nuit de poussière mouvante qui nous entourait.

« On ne voyait plus rien à dix pas à travers ces ténèbres de sable. On respirait du sable, on buvait du sable. Les yeux en étaient remplis, les cheveux en étaient poudrés; il se glissait par le cou, par les manches, jusque dans nos bottes.

« Ce fut ainsi toute la nuit. Une soif ardente nous torturait. Mais l'eau, le lait, le café, tout était plein de sable qui craquait sous notre dent. Le mouton rôti en était poivré; le kouskous semblait fait uniquement de fins graviers roulés; la farine du pain n'était plus que de la pierre pilée menu.

« Un gros scorpion vint nous voir. Ce temps, qui plaît à ces bêtes, les fait toutes sortir de leurs trous. Les chiens du douar voisin ne hurlèrent pas ce soir-là.

« Puis, au matin, tout était fini; et le grand tyran meurtrier de l'Afrique, le soleil, se leva, superbe, sur un horizon clair. (1) »

---

## V. — Dans les Dunes

Au Sud des hauts plateaux commencent les dunes (l'erg) qui arrêterent longtemps tous les voyageurs européens et leur firent répéter cette erreur grossière que le Sahara n'était que vagues de sable. Plusieurs couloirs traversent du Nord au Sud cette zone de dunes. J'ai personnellement suivi, pour aller d'Alger au Niger, celui qui du M'zab (Ghardaïa) permet d'atteindre El Goléa et voici comment m'apparurent les dunes :

« Par de larges plaines entre les plateaux tabulaires que les vents effritent, et surtout les grandes forces alternées et éternelles de la chaleur et du froid, nous nous dirigeons vers le sud. Quelques troupeaux de gazelles nous fuient de loin. Nous rencontrons les premières dunes.

« Elles n'ont l'air de rien, les sournoises. Pas plus hautes que celles où jouent les enfants sur les plages; mais allez passer là-dedans avec des voitures qui pèsent près de cinq tonnes en ordre de marche! Alors commence la lutte du grain de sable et du moteur.

---

(1) MAUPASSANT. — *Au Soleil*. Paris, éd. Cosnard, 1928, in-8°, p. 102, 103, 104 et 105.



« D'une part, cette merveille de l'intelligence humaine, le moteur, cet être vivant dont les pistons battent comme un cœur, cet être qui respire, qui au moment de la lutte s'échauffe, s'énerve, s'emballe comme un ouvrier surmené, et d'autre part le grain de sable, cette particule infime de la matière inerte, ce résidu passif de la lutte des éléments contre la roche, cet infiniment petit de la matière en face de la somme infinie d'intelligence, de science, d'expérience humaine que totalise un moteur. Quelle antithèse pour le père Hugo, s'il eût fait partie de la mission ! Elle nous eût valu au moins cinq cents alexandrins grandiloquents... Mais pendant leur méditation la voiture n'eût pas avancé.

« Chacun met la main à la pâte ; des palans sont glissés sous les quatre roues motrices qui tournaient folles et creusaient leur lit sans progresser, des treillis métalliques sont déroulés où les pneus « prennent » bien ; on pousse à l'arrière du bras et de l'épaule dans le halètement chaud du tuyau d'échappement et l'on arrive au faite avec, dans les yeux, la fierté d'une victoire.

« Le capitaine Lehuraux regarde avec sympathie les « pékins » qu'on lui a confiés : pour être pourvus de mandats électifs ou de titres universitaires, ils ne sont pas trop empotés, ça ira ! et l'on repart déjeuner à Djafou, à l'ombre des voitures.

« Mais il ne faut pas seulement médire de la dune, et l'après-midi nous comprenons qu'elle ait ses poètes, presque ses amants. Elle a des formes de femme, tantôt elle recouvre l'épaule d'une colline rocheuse d'une chair lumineuse et blonde, tantôt elle s'étale, impudique, comme un jeune buste aux lignes pures ; le vent la sculpte de sa caresse légère, comme le ciseau du statuaire fait jaillir du marbre des torses fermes et doux ; le vent joue avec elle en artiste amoureux : au creux d'une épaule il dessine ces deux petits plis qu'aimait M. Ingres, il termine un dos par ce V qu'adorait le grand Léonard. La dune permet tous les rêves, tous les souvenirs. C'est une maîtresse à la chair fine et tiède près de qui le repos est encore une volupté. (1) »

---

(1) Pierre DELONCLE. — *La Caravane aux éperons verts*. Paris, Plon, 1927, in-18, p. 28 à 31.

## VI. — Dans les Oasis et les Palmiers

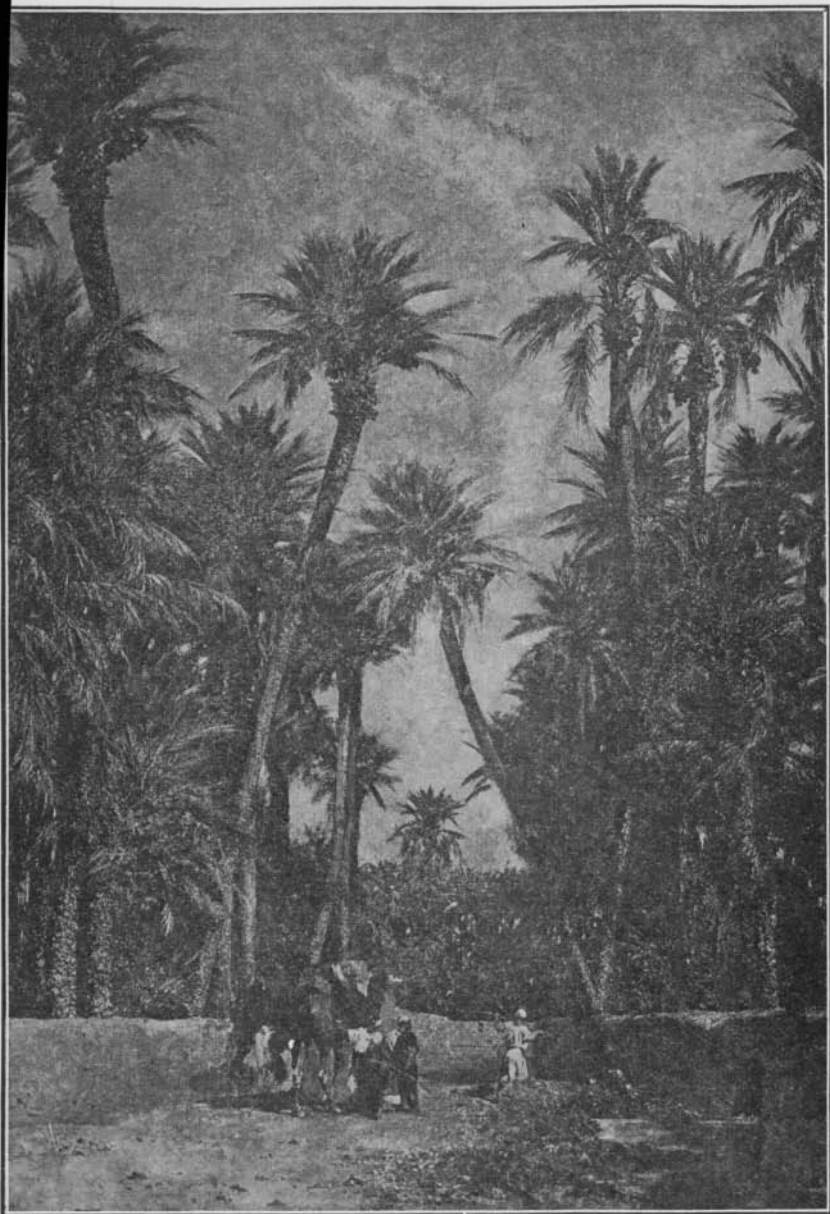
En bordure Nord et Sud de la région des dunes, existent des oasis, partout où l'homme est parvenu à atteindre ou à faire jaillir les eaux. Dans le M'zab ce sont des puits si profonds qu'il convient d'employer des ânes pour tirer, au moyen d'une poulie, la longue corde qui remonte les outres pleines. A El Goléa et dans le R'hir ce sont des puits artésiens, forés par les Français, qui donnent l'eau génératrice de toute richesse. Il est difficile d'imaginer la splendeur de végétation d'une oasis : Jérôme et Jean Tharaud ont su nous en donner une idée fort exacte dans la description que l'on va lire :

« Après mille détours je découvre enfin le sentier qui descend à l'oasis. Il faut avoir parcouru, sous un soleil torride, d'immenses étendues pierreuses, et traversé en plein midi les ruelles de ce village embrasé, pour sentir le bonheur de se trouver tout à coup dans une vasque de fraîcheur et d'ombre. Ici plus de maisons, un dédale de petits murs de terre sèche, des milliers de vergers secrets : on est dans la forêt des dattiers. A dix mètres au-dessus du sol, leurs palmes recourbées se joignent et forment un dais verdoyant entre le ciel en feu et la tiède humidité de la terre. Sous les taillis de lauriers-roses, une traîne embaumée. Dans son ravin de sable rouge, la rivière, presque desséchée par les canaux qui l'épuisent, glisse en minces filets de lumière parmi les masses fleuries. Un cavalier en burnous blanc, monté sur un cheval azuré, vole de rocher en rocher au milieu de ce bouquet, et sous les pieds de sa monture l'eau jaillit en étincelles. Des formes blanches, jaunes ou bleues, toutes couvertes de bosses, où il est vraiment malaisé de deviner une femme, descendent du village dans l'ombre verte des sentiers. Sitôt arrivées au bord de l'oued et débarassées de leurs fardeaux, battoirs, linges, marmîtes, larges plats de bois, enfants même, elles retroussent leurs draperies et piétinent leur linge en cadence, ou bien elles le battent à deux mains, avec une crosse de palmier, d'un geste large et pareil à celui d'un exécuteur. Au milieu des lauriers les enfants s'ébattent dans l'eau. La rivière trop peu profonde pour qu'ils s'y plongent tout entiers, le bain n'est plus qu'un jeu, une bataille où ils s'éclaboussent à plaisir ; le moindre bruit met en fuite ces gracieux oiseaux sauvages.

« Dans les innombrables jardins prisonniers des petits murs de terre sèche, pas de fleurs, rien que des légumes. Elles vous arrêtent au passage; il faut courber la tête sous les vignes en berceau pour éviter les grappes qui vous frappent au visage, ou l'énorme concombre qui se suspend au grenadier. Le sol disparaît sous les felfels, les poivrons, les melons d'eau, mille plantes familières ou inconnues; un puissant parfum de menthe s'exhale de la terre mouillée; le vert-bleu du figuier se marie au vert foncé de l'abricotier vivace; l'oranger et le citronnier mêlent leurs feuilles au laurier noir; et jaillissant de ce peuple pressé, les grands dattiers s'élancent et laissent retomber leurs longues palmes d'un gris-bleu.

« Quels soins il a fallu pour maintenir sous un ciel implacable cette végétation luxuriante! A deux pas le désert, le grand pays brûlé où rien ne bouge que la lumière qui tremble, où rien ne fleurit que le thym. Comme on comprend, sous ces légumes, le désordre passionné de la poésie arabe et son éternelle promesse de paradis verdoyants! Le bonheur d'une race respire au milieu de ces vergers; on croit le toucher de la main, on croit l'entendre qui murmure dans cette eau diligemment distribuée, qui s'en va répandant partout son mystère de fraîche vie. Elle est l'âme du lieu, et dans tous ces jardins que pas un souffle n'anime, la seule chose mouvante. Elle entre par un trou de mur, va toucher chaque plante, la caresse un moment, répand dans chaque enclos sa fraîcheur et son léger bruit, et puis soudain disparaît: une main parcimonieuse vient de lui barrer le passage avec une motte de boue, et l'eau a pris sa course du côté d'un autre verger. Ainsi de muraille en muraille et de jardin en jardin, elle glisse à travers l'oasis, tantôt dans un sentier et toute brillante de lumière, tantôt sous les ombrages et ne se révélant qu'à son bruit. Et rien comme cette eau courante à travers ces jardins de sable ne donne une pareille idée de richesse et d'économie, de stérilité et d'abondance. Les plaines fortunées de Beauce semblent moins riches que cette fraîche oasis; le Limousin tout bruissant de sources, moins mouillé que cette terre qu'un mince filet d'eau arrose; et nulle forêt n'est plus profonde que ce bouquet d'arbres au désert.

« Sous cette verte lumière, dans cette humidité chaude, le corps s'abandonne et glisse à une active langueur; une ingrate pitié vous saisit pour les malheureux exilés d'une si voluptueuse nature, un besoin de nommer ici tous ceux qu'on a aimés ailleurs. Pour qui a été fait ce bouquet? Pour



FROMENTIN. — Forêt de palmiers.

qui roucoulent ces tourterelles ? Pour quelles amours sont suspendues ces grenades entr'ouvertes, et ces grappes de raisin noir, et ces dattes d'un jaune éclatant qui sortent du cœur des palmiers ? On est une âme qui se défait, les pensées sont des fruits qui tombent, des gouttes d'eau qui s'égouttent, un chapelet qui se détache, un collier qui se dénoue. (1) »

Dans une oasis, ce qui surprend le plus le voyageur européen, c'est de voir que toute cette admirable végétation, en plusieurs étages superposés, naît du *sable* réputé infertile dans nos contrées de terres grasses. L'alliance de l'eau et du soleil suffit à assurer la fécondité. La qualité de la terre n'a aucune importance. Au ras du sol ce sont des melons, des pastèques, des concombres, des légumes. Puis une voûte dense d'orangers, de mandariniers, de citronniers, avec leurs fruits d'or et de cuivre, le souple jasmin aux étoiles blanches qui enlace les troncs, ou les roses roses aux pétales légers comme des églantines. Au-dessus ce sont les fusées et les bouquets des palmes, aux lourdes grappes de fruits blonds, serrés comme des essaims d'abeilles. C'est à juste titre que des savants et des amis éclairés de l'Algérie ont tenu en janvier-février 1930 un congrès de la Rose et de l'Oranger à El Goléa. Mais le roi de l'oasis, c'est le palmier, chanté par tous les poètes arabes et qui a inspiré à Louis Bertrand les lignes qui suivent, ferventes comme une prière :

« Le bel arbre qu'un palmier ! Comme il s'élançait ! Comme il plane ! Comme l'air joue librement entre ses branches ! Et quel jet de sève puissante, — une sève qui résiste à l'oppression d'un tel soleil et dont la vigueur semble d'autant plus miraculeuse qu'autour de lui il n'y a que le vide et la stérilité ! Un beau palmier vaut un jardin. C'est tout un monde. Des arbres fruitiers croissent sous son ombre ; des tribus de lézards et d'ouranes l'habitent ; des tourterelles nichent au creux de ses écailles ; des bandes d'oiseaux y chantent continuellement, même aux heures les plus chaudes du jour. Il est plein de ramages et de parfums, de lumières et de couleurs. Il est la chanson vivante de ces solitudes. Sans cesse, il vibre comme une grande lyre aérienne. Tantôt ses feuilles crépitantes imitent les goutte-

---

(1) THARAUD (J. et J.). — *La fête arabe*. Paris, Plon, 1922, in-18, p. 14 à 20.

lettres d'une ondée, et, dans cette aridité implacable de la terre, il donne au Bédouin altéré la sensation de la pluie rafraîchissante; à d'autres moments, il module sur une note ténue et plaintive les souffles les plus insaisissables de la brise. Parfois, lorsque le simoun l'assaille et rebrousse les larges éventails de ses bras, il sonne tout entier jusqu'à la racine : c'est le fracas d'un navire dont les antennes gémissent et dont les voiles tendues s'arrachent et grondent sous les coups de l'ouragan... Le palmier est une plante sacrée ! Depuis les temps les plus reculés, pour les fellahs d'Égypte, comme pour les nomades du Sahara, il est l'arbre de la vie et il est l'arbre de la mort. Ses dattes sont si nourrissantes que, chez ces races frugales, elles remplacent tout autre aliment. Son écorce transparente a reçu, avec les antiques hiéroglyphes, les premiers bégaiements de la pensée humaine, son bois a fourni les cercueils des hypogées, ses essences ont parfumé les bandelettes des momies; et c'est dans son tronc desséché que fut creusée la barque funéraire d'Isis... Le palmier est presque une personne divine. Aujourd'hui encore, les hommes du Sud ont pour lui des soins filiaux qui ressemblent aux vestiges d'un culte oublié.

« Comment s'étonner de cette idolâtrie du nomade, puisque le palmier est son bienfaiteur et son nourricier ? Et comment ne pas voir dans cet arbre tout le désert résumé comme en un symbole, puisque nul n'y peut vivre, excepté lui ? (1) »

---

## VII. — Dans le Désert

Après les dunes et les oasis, c'est le désert, le vrai, celui qui n'est que pierraille, rocaille, le *Reg*, disent les nomades, par opposition à l'*Erg* des dunes, celui que l'on appelle, en plusieurs endroits du Sahara, le Tanezrouft, (il y a plusieurs Tanezroufts), le pays de la peur et de la soif. J'ai traversé celui qui s'étend entre le Hoggar et l'Adrar des Iforas. Un de mes compagnons de route, M. E.-F. Gautier, le véritable maître ès-sciences sahariennes de notre temps, a décrit comme suit, après les avoir parcourues maintes fois, ces

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Michel, in-16, p. 125 et 126.

terribles régions où la pierre elle même semble souffrir, où elle éclate sous les influences aternées du grand soleil et du refroidissement nocturne :

« Le grand danger du désert, c'est la mort de soif. Elle n'est pas dans la réalité aussi terrible qu'on l'imaginerait. Chez l'agonisant de soif la conscience paraît disparaître longtemps avant la vie. Quelques méharistes indigènes, dit Laperrine, n'avaient plus d'eau depuis la veille au matin, et par un faux amour-propre de Sahariens, hantés par les légendes de tel ou tel pillard fameux qui restait des deux et trois jours sans boire comme son méhari, ils ne s'étaient pas plaints. Mais l'après-midi, les assoiffés s'évanouirent; on les ranima en les faisant boire par petites gorgées, et en leur faisant des injections sous-cutanées de caféine. Nous avons là-dessus le témoignage de cet observateur excellent qu'était Barth : il a été retrouvé agonisant de soif au Sahara tripolitain par ses compagnons qui le ranimèrent. Sa sensation dominante était l'impuissance de bouger, une atonie à demi inconsciente. C'est la forme courante de la mort au Sahara. Ainsi a fini le général Laperrine à la suite d'une panne d'avion. Il n'est pas très rare de trouver au bord de ces sentiers sahariens, si peu passagers, des morts de soif, attendant depuis un mois ou deux l'aumône d'une sépulture, à demi-momifiés par l'air sec du désert. Mrs Rosita Forbes a vu sur la route de Koufra « un groupe de squelettes encore frais, restes évidents d'une caravane morte de soif ». Ceux qui meurent loin des sentiers ne sont jamais retrouvés et sont portés disparus.

« Il faut se représenter l'emprise sur l'imagination humaine de ce danger éternellement présent. Songez au départ de la caravane qui s'engage sur une route où elle sait que tant d'autres avant elle ont trouvé la mort et qui s'entend faire des recommandations de ce genre : « Gardez « l'étoile polaire bien en face de votre œil droit et marchez « tout le jour jusqu'à ce que vous ayez repéré l'étoile du « soir » avec ce conseil additionnel : « Surtout ne déviez « pas trop à l'ouest, parce que vous iriez au diable. » Représentez-vous le cheminement interminable à travers le reg uniforme, jour après jour, lorsqu'on guette le mirage : parce que le mirage relève l'horizon et permettra peut-être d'apercevoir de plus loin un amer, donnant la direction. Songez à l'impression du voyageur lorsqu'il reste un demi-litre d'eau pour dix-sept personnes, que le guide a manifestement perdu la piste, et que les

membres les moins raisonnables de la caravane regardent ce guide de travers en caressant la crosse de leur fusil.

« Les indigènes sahariens, dans ces moments critiques, savent le danger de l'émotion; et ils le personnifient dans une de leurs légendes. Le désert a ses voix : les écarts brusques de la nuit au jour font parfois éclater avec bruit, ou crisser, les roches désertiques. C'est ainsi que, au dire des anciens, le colosse de Memnon saluait le jour, quand ses premiers rayons le frappaient. La dune aussi parle : certains jours dans certaines dunes, sous l'influence du vent, ou sous la simple pression d'un pas humain, il y a des ébranlements, des frémissements; les milliards de grains de sable frottant légèrement l'un contre l'autre font un ronflement étrange assez analogue à un roulement de tambour. Ces bruits mystérieux sont pour les indigènes l'éclat de rire d'un djinn, qu'ils appellent Roul, et qui est l'ange noir des voyageurs égarés. Lorsque le voyageur a perdu la piste, lorsque l'épuisement de la fatigue, l'atonie de la soif et l'angoisse du danger commencent à troubler son œil et à paralyser son cerveau, alors il croit entendre l'éclat de rire de Roul. (1) »

---

---

(1) E.-F. GAUTIER. — *Le Sahara*. Paris, Payot, 1923, in-16, p. 93 à 95.





DINET. — Ecoliers arabes

## CHAPITRE II

---

# LES TRAVAUX ET LES JOURS

---

### I. — Les Enfants

Nous voudrions montrer dans ce chapitre les principales étapes de la vie et les principales occupations des indigènes de notre Afrique du Nord.

Ce qui séduit d'abord le voyageur, ce sont les enfants. d'une grâce charmante et espiègle. Il est des pays du Nord où les enfants ne semblent pas gais. A Londres, dans les squares, on les voit gravement pêcher dans les pièces d'eau ou les « *Serpentine Rivers* » des ablettes minuscules qu'ils emportent fièrement dans de vieilles bouteilles de pickles. Pauvres petites faces vieilles, ratatinées de misère ! En Hollande on ne rencontre pas de gamins se poursuivant, se querellant, se battant, se faisant des niches — peut-être quelquefois l'hiver sur la glace, quand les canaux sont gelés. — Mais ne me parlez pas d'une gaieté qui lutte contre quinze ou vingt degrés de froid. En Allemagne, les jeux de barres ont l'air — déjà ! — de grandes manœuvres.

Pour voir des gosses, des vrais, des Poulbot, il faut une ville de France, il faut Paris, ou l'Afrique du Nord. Je gage que le meilleur souvenir rapporté par M. Doumergue de ce voyage triomphal où il fut si justement acclamé, est celui des enfants de Constantine ou de telle autre belle ville où il fut salué, applaudi par tant de petites mains vibrantes.

Comme nos indigènes savent chérir leurs petits ! Il faut voir leurs sourires pour eux, la façon dont ils posent une main sur leurs têtes rasées avec la fierté que procure au

père cette bénédiction de Dieu; une jeune vie créée par lui, née de lui. Les enfants d'Algérie, du Maroc, de Tunisie sont gais parce qu'ils sont aimés. Ils ont les élans, les bondissements, les câlineries de jeunes animaux « en confiance ». Voici comment Fromentin les a vus :

« Nous étions en ce moment sur la place du Marché. Une troupe d'enfants indigènes s'y livraient à un exercice d'adresse et d'agilité dont nos collégiens ont l'habitude, et qui, je crois, est cosmopolite, car on le trouve en Irlande aussi bien qu'en Orient. Le jeu consiste à lancer une boule, ou un bâton, ou n'importe quoi de léger qui puisse être enlevé rapidement et rejeté loin. Chaque joueur est armé d'un bâton, et c'est à qui arrivera le premier pour relever la boule et la lancer de nouveau. Les joueurs étaient de jeunes enfants de huit à douze ans, agréables de visage et déliés de tournure, comme la plupart des petits Maures, avec la physionomie fine, les yeux grands et beaux, le teint aussi pur que celui des femmes. Ils avaient les bras nus, leur cou délicat sortait d'un gilet très ouvert, leur culotte flottante était relevée jusqu'au-dessus du genou pour les aider à mieux courir, et une petite chéchia rouge pareille à la calotte des enfants de chœur garnissait à peine le sommet de leur jolie tête chauve. Chaque fois que la boule était atteinte et partait, tous ensemble s'élançaient à sa poursuite côte à côte, en troupeau serré, comme des gazelles. Ils couraient en gesticulant beaucoup, perdant leur coiffure, perdant leur ceinture, mais n'y prenant pas garde, volant directement au but, sans qu'on les vît toucher le sol, car on n'apercevait du pas léger des coureurs que des talons nus agités dans un flot de poussière, et ce nuage aérien semblait accélérer leur course et les porter. (1) »

Dans un ksar perdu du Sahara, une voyageuse slave, Isabelle Eberhardt, âme généreuse et trouble, qui vécut habillée en homme, quelques courtes années, à Bône, à Tunis, à Beni Ounif, dans divers postes du Sud (2) et mourut à 27 ans, emportée à Ain Sefra par la crue subite d'un oued, cette fille étrange dont l'enfance n'a pas été heureuse, regarde avec tendresse, avec envie peut-être, jouer d'autres enfants :

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, éd. Plon, 1925, in-18, p. 209-210.

(2) M. Raoul STEPHAN vient de lui consacrer un livre ému et émouvant : *Isabelle Eberhardt ou la Révélation du Sahara*. Paris. Flammarion, 1930, in-18.

« Les enfants, seule note vivante, seule note gaie dans le silence de nécropole, dans la tristesse nostalgique du ksar.

« Les tout petits surtout sont drôles, noirs pour la plupart, nus sous des chemises trop courtes, avec, au sommet de leurs crânes rasés, une longue mèche de cheveux laineux entremêlés de menus coquillages blancs ou d'amulettes.

« Ils ont déjà appris à mendier des sous aux officiers qui passent. Ils sautent autour d'eux; ils trépignent, ils s'acharnent avec des grâces et des câlineries de petits chats. Puis ils se battent férocement pour les monnaies de cuivre qu'on leur jette; ils se roulent et mordent la poussière.

« La meneuse, c'est petite Fathma.

« Elle peut avoir onze ans. Son corps impubère, d'une souplesse féline, disparaît sous des loques de laine verte, retenues sur sa poitrine frêle par une superbe agrafe en argent repoussé, ornée de corail très rouge et d'une forme rare.

« Petite Fathma est métisse. Son visage rond, aux joues veloutées, d'une chaude couleur cuivrée, est à la fois effronté et doux, avec des yeux de caresse et des lèvres déjà voluptueuses. Dans peu d'années, Fathma sera très belle et très impudique.

« Menant le vol turbulent des bambins ambrés ou noirs, elle galope à travers les ruines, égrenant son rire limpide de nymphe folle. Elle apparaît tout à coup, hasardeusement posée sur le bord d'une terrasse effondrée, ou sur la crête d'un mur branlant. Elle implore, elle minaude, elle sourit.

« Un jour, je l'ai vue, en guise de remerciement, prendre la main d'un roumi, un officier, entre ses menottes tièdes, et lui dire avec un sérieux troublant: « Je t'aime beaucoup. « ya sidi! ». L'homme sourit et attribua cette caresse au désir d'avoir plus de sous. Alors petite Fathma eut une moue chagrine avec un hochement de tête grondeur. — « Non, « non, ce n'est pas cela. Je t'aime comme ça, pour Dieu! » Ce qui signifiait, en arabe, que sa tendresse subite était désintéressée.

« Etrange petite créature, qui est comme l'âme charmante mais décevante et fugitive des ruines rougeâtres. (1) »

Mais il n'y a pas que les jeux. Il y a l'école. Nous ne parlerons pas de l'Ecole française — où une admirable phalange de maîtres et d'institutrices accomplissent avec un si haut sentiment de leur mission la grande œuvre éducatrice

---

(1) Isabelle EBERHARDT, — *Notes de route*. Paris, Fasquelle, 1908, in-18.



que la France a assumée — mais, dans ce Cahier où il ne doit être question que des indigènes, de l'École arabe. La voici décrite par Fromentin, comme elle a été peinte par Decamps, avec une vérité qui n'a pas aujourd'hui encore une seule ride :

« La maison d'école est encore là; elle y demeurera tant que vivra le maître, elle y sera sans doute après lui, et pourquoi non ? Si l'on raisonne à l'arabe, il n'y a pas de motif, en effet, pour que ce qui a été cesse d'être, puisque la stabilité des habitudes n'a pour limite que la fin même des choses, la ruine et la destruction par le temps. Pour nous, vivre, c'est nous modifier; pour les Arabes, exister, c'est durer. N'y eût-il entre les deux peuples que cette différence, c'en serait assez pour les empêcher de se comprendre. Depuis que tu l'as vu, le maître d'école a vieilli de deux ans; quant aux enfants, les plus âgés sont partis, d'autres plus jeunes les ont remplacés; voilà tout le changement: la naturelle évolution de l'âge et des années, rien de plus. Les écoliers continuent d'être placés sur trois rangs, le premier assis par terre, les deux autres étagés contre le mur, sur des banquettes légères, superposées sans plus de façon que les rayons d'un magasin. Par la disposition du lieu, c'est une boutique; pour le bruit et pour la gaieté de ses habitants, on dirait une volière. Le magister, toujours au centre de la classe, administre, instruit, surveille; il met de trois à cinq années scolaires à enseigner trois choses: le Coran, un peu d'écriture et la discipline; des yeux il suit les versets du livre, la main posée sur une longue gaule, flexible comme un fouet, qui lui permet, sans quitter sa place, de maintenir l'ordre aux quatre coins de la classe. (1) »

---

## II. — Les petits Métiers

Après avoir appris à l'école arabe quelques sourates du Coran, le jeune indigène de la ville ou du ksar entrait en apprentissage chez quelque artisan: voyons ces petits métiers avec Isabelle Eberhardt :

« Une ruelle obscure, aboutissant à un carrefour à ciel ouvert où coulent des reflets d'or, le long des murailles pâles: la djemaâ d'Elmaïz.

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, 1925, in-18, p. 43.

« Quelques boutiques, exigües, où on pénètre par des portes étroites comme des gueules de silos. Et là, des générations de ksouriens pâlisent sur des travaux menus, sur de petits trafics monotones.

« Enveloppés de laine blanche, quelques-uns penchent des fronts blancs et de grands yeux noirs sur des grimoires arabes : ce sont les scribes, hommes de loi ou écrivains publics.

« D'autres promènent des doigts agiles sur le souple filali rouge. Ils tissent des soies aux couleurs vives, amortissant l'éclat saignant du cuir par des sertissures de bleu pâle, celui des jaunes d'or par des verts ardents ou des violets chauds.

« Leur labeur ressemble à un jeu, tellement leurs mouvements sont rapides et aisés, limités aux seuls poignets dans l'immobilité du corps penché et des jambes croisées.

« Quelquefois, suspendue à un clou, une djebira (sacoche de selle des cavaliers) met une tache gaie sur le clair d'une muraille nue.

« ... Sous un portique très ancien, aux lourds piliers carrés, un vieillard est assis sur une natte. Il est calme et souriant, le vieux Berbère, et vêtu de voiles blancs. Tous les jours, dès l'aube, il vient s'asseoir là pour de longues heures. Devant lui, plusieurs jarres en terre pleines d'eau sont posées. Dans chacune nage un entonnoir en cuivre, percé par le bas, qui se remplit lentement.

« Jadis les ksouriens ingénieux ont calculé le temps qu'il fallait pour irriguer chaque fraction de la palmeraie, et ils ont inventé ce curieux système d'entonnoirs dont chacun correspond à une fraction donnée : il faut autant de temps à l'entonnoir pour se remplir qu'à la fraction pour recevoir l'eau nécessaire à sa fécondité.

« Pour éviter les incessantes querelles, souvent sanglantes, la djemaâ a préposé à la direction des eaux un vieillard sage et calme, qui passe sa vie à surveiller ses engins archaïques sous le vieux portique caduc...

« En face de lui, il y a un mur en toub, avec des arabesques faites à l'outrémer et au pied de ce mur, sur des bancs de terre, les membres de la djemaâ viennent discuter les affaires du ksar.

« Autrefois, ils y décidaient de la paix et de la guerre ; ils y jugeaient les fautes des hommes qu'ils condamnaient parfois à mort.

« Depuis des années et des années le cheikh-el-ma (1) assiste, immobile, aux plus tumultueuses palabres. Il regarde en souriant vaguement ses jarres, et, sur le mur d'en face, par-dessus les têtes encore jeunes qui s'échauffent et s'agitent, le jeu du soleil et les reflets du ciel... (2) »

### III. — Le Commerce des Citadins

La grande occupation des citadins, en dehors d'une industrie très simple limitée à l'artisanat (tisserands, teinturiers, fabricants de chaussures et de tapis, industries du cuir, du fer et du cuivre), c'est le commerce. Si l'on peut voir, dans les rues de Fez, des indigènes traiter de grosses affaires « d'import et d'export » au fond de leurs fondouks où apparaissent déjà, à côté de la grande balance romaine destinée à peser les charges des caravanes, le téléphone et la machine à écrire, la plupart des commerçants africains ne conçoivent pas « les affaires » avec notre fièvre européenne ou américaine, mais avec l'aimable philosophie que Fromentin sut si bien analyser :

« Tu sais ce qu'un Maure aisé, de bonne souche et de principes honnêtes, entend par faire le commerce : c'est tout simplement avoir sur la voie publique, le seul rendez-vous des hommes pendant le jour, un endroit dont il soit propriétaire et qu'il puisse habiter sans désœuvrement. Il y reçoit des visites ; sans descendre de son divan, il participe au mouvement de la rue, apprend les nouvelles qu'on lui apporte, se tient au courant des choses du quartier, et, si l'on pouvait employer un mot dénué de sens quand on l'applique à la société arabe, je dirais qu'il continue de vivre dans le monde sans sortir de chez lui. Quant au négoce, c'est une occupation accessoire. Les clients sont des gens qu'il oblige en leur fournissant les objets dont ils ont besoin. Il n'y a jamais, avec lui, de prix à débattre. — Combien ? — Tant. — Prenez ou laissez. La seule chose qui puisse être désagréable au marchand, c'est d'être occupé quelques minutes de trop d'une affaire dont il n'a souci. Il

(1) *Cheikh-el-ma*, le vieillard des eaux.

(2) Isabelle ÉBERHARDT. — *Notes de route*. Paris, Fasquelle, 1903, in-18.



n'y comptait pas : pourquoi regretterait-il un argent qui, venant par hasard, s'en va par hasard ? (1) »

Généralement, dans les cités que l'Occident n'a pas transformées, les marchands sont groupés par spécialités dans des rues distinctes : il y a le marché (le souk) du cuivre, du cuir, des vêtements, des tapis. Je me rappelle quel émerveillement furent pour moi à vingt ans les souks de Tunis, les tasses de café offertes d'une façon souriante en marchandant un bibelot (« Tu ne voudrais pas que je te le vende à ce prix, on se moquerait de moi, s'il te plaît, prends-le, je te le donne, mais ne m'en offre pas un prix si petit, etc. »), et depuis ces causeries dans tel coin des souks de Marrakech chez le marchand de reliures qui siège sur une petite place à l'ombre d'un figuier, ou chez tel marchand de tapis de la place Nedjarine, à Fez, dont les vœux m'arrivent chaque année, fidèles, les premiers de tous vers le 20 décembre ! Voici Marrakech :

« Des quartiers couverts de roseaux qui menacent de vous tomber sur la tête, comme tout le reste de la ville, abritent du soleil une activité primitive qui n'a pas varié depuis des centaines d'années. Depuis des centaines d'années, les vendeurs de babouches, brodées comme des mitres, sont accroupis dans leurs armoires semblables à des tabernacles étincelants d'argent et d'or ; les dévideurs de soie font tourner leurs roues légères au milieu de leurs écheveaux couleur d'oiseaux des îles ; les teinturiers suspendent au-dessus de la rue leurs laines et leurs soies encore fumantes de la cuve. Depuis des centaines d'années, le marchand de dattes, de noix, d'amandes, de henné, pareil à quelque idole rustique, trône au sommet de ses denrées, sa cuiller de bois à la main pour servir de loin le client ; des forgerons dignes de Velasquez, le torse nu, les cuisses nues, déjà sombres de peau, rendus tout à fait noirs par la poussière du charbon, ruissent de sueur devant leur forge et dépensent la force d'Hercule pour battre quoi ? le petit fer d'un âne ; des enfants pleins d'adresse, gracieux en dépit de la teigne qui les ravage presque tous, tiennent jusqu'au milieu de la rue l'extrémité des longs fils avec lesquels leur patron, assis dans l'ombre de l'échoppe, fabrique la couture d'un burnous... Depuis des centaines d'années ! Et peut-être demain toute

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 55 et 56.

cette petite activité va s'effondrer en poussière... Je ne sais pourquoi les peintres, éternellement tourmentés de vastes ambitions, dédaignent, comme des sujets trop au-dessous de leur génie, ces petits métiers charmants. Ah ! puisse-t-il venir tout de suite, l'humble peintre génial de ce vieil Orient familier ! Tous les petits métiers l'attendent ; et dans le moment même où j'écris, j'entends la voix de cet autre artisan de la vie marocaine, la voix de l'âne qui l'appelle !

« Parmi ces trafics puérils, sous ces treillages de roseaux dont les lumières et les ombres font les délices du photographe, circule une foule prodigieusement vivante, fruste, primitive, souple et brutale à la fois, d'une familiarité plaisante que rien de vulgaire n'enlaidit, l'œil éveillé, les dents blanches, le corps divinement à l'aise dans sa demi-nudité ou ses lainages aux grands plis. Gens venus de tous les coins du bled, de la montagne et de la plaine, avec leurs ânes, leurs mulets et leurs chameaux, Berbères, Arabes, nègres et demi-nègres, toutes les teintes de la peau, depuis la couleur du pain cuit jusqu'à « la plus sombre livrée du soleil éblouissant ». Tout ce monde vaque à ses affaires, le poignard au côté, avec des pensées, des désirs, des besoins que je traverse sans les comprendre. (1) »

« Et voici encore les souks de Marrakech la nuit : perspective obscure de la ruelle, entre les deux rangs d'alvéoles dont chacun, sous l'auvent, est un creux de clarté chaude autour de trois flammes — des flammes nourries d'huile, en des lampes de type antique, sur un rude candélabre.

« Et derrière la procession d'ombres, on ne voit que les immobiles figures des marchands, chacun seul, indifférent aux passants, accroupi, et plus souvent à demi couché près de sa lumière, au-dessus de ses dattes, de ses menus pots de graisse, de khol et de goudron, parmi ses pains de sucre, ses cordes, ses épices. Ou bien il trône, éclairé d'en bas, devant sa longue balance qui pend de travers, juché tout au sommet d'une pyramide de fruits secs, entre deux talismans protecteurs : la main de Fathma et l'hexagone multicolore, barbouillés sur la chaux du mur.

« Quelle apathie ou quelle ataraxie de ces visages musulmans, si pâles (la pâleur des fumeurs de kif), anémiés, dans leurs graves colliers de barbe noire ! Quel dédain, semble-

---

(1) Jérôme et Jean THARAUD. — *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* Paris, Plon, 1920 in-16, p. 97, 98 et 99.

t-il, des possibles clients, quel parti pris de retranchement en soi ! C'est à croire qu'ils ne sont venus là que pour se mieux abstraire, pour goûter, au-dessus de la foule, au plus peuplé de Marrakech, une solitude, une paix plus profondes. Mais sans doute, rien ne correspond en eux à l'énigmatique des physionomies et des postures : désœuvrement total de l'esprit, comme en ces chats qui s'immobilisent, s'absorbent en de nobles attitudes. Justement j'en vois un, au fond de sa cellule, tout en haut d'un immense tas de raisins séchés, qui caresse un chat d'une main nonchalante, — et sans le regarder, sans rien regarder des humains qui passent à ses pieds. Le parfait accord de la bête et de l'homme ! et comme tous deux se suffisent, supérieurs, inaccessibles en cette retraite !

« A contre-jour, devant le rang d'échoppes et de petites lampes, se presse la procession d'ombres. Elles vous touchent, vous poussent, vous coudoient, vous dépassent. Tout d'un coup surgissent de hautes oreilles noires, des oreilles de mulets, et sonnent alors des Bâlek ! Bâlek ! clamés à voix impatiente.

« Et voici, par terre, dans un carrefour couvert comme le reste du souk, les femmes qui vendent le pain du soir. Devant leurs lampes à trois mèches et leurs plateaux de galettes, elles se tiennent tassées les unes contre les autres, en rang, enveloppées de la tête aux pieds d'une seule pièce de laine, bas et volumineux paquets, fendus de noir à la hauteur des yeux et d'où ne sortent que de maigres bras cerclés d'argent épais, des colliers de douros, un peu de la chemise, dont apparaît la bordure soutachée. Dans le halo des flammes posées devant elles, luit cette barbare bijouterie ; et le grain rude et magnifique du haïk s'éclaire, les pannetées de galettes se dorment. Elles ne se parlent pas. Elles attendent, aussi passives que les marchands, mais combien différentes ! — on dirait d'une autre race, — primitives, archaïques par les épaisses cassures de leurs draperies, par la simplicité de leurs volumes. Une grandeur. un mutisme de bétail couché. Prostrées là, repliées dans la poussière du souk, les genoux au menton, et les mains aux genoux... Si humbles et si parées... Elles forment, devant leurs flambeaux, une longue masse de clarté dans la nuit qui règne par en bas. (1) »

---

(1) André CHEVRILLON. — *Marrakech dans les palmes*. Calmann-Lévy, Paris, 1922, in-18, p. 298, 299, 300 et 301.

#### IV. — Le Commerce des Paysans

A la campagne, dans un lieu d'accès commode, absolument désert six jours sur sept, se tient une fois par semaine une sorte de foire. Quand vous passez en auto vous voyez sur la carte beaucoup de lieux appelés ainsi Souk el Arba, Souk el Khemis, etc... ce qui signifie marché du 4<sup>e</sup> jour (mercredi), marché du 5<sup>e</sup> jour (jeudi), etc... Si vous n'êtes pas au jour fixé, vous ne voyez personne, mais si vous êtes tombé juste, voici le spectacle qui s'offre à vos yeux :

« Un marché arabe ressemble à nos foires de villages ; mêmes usages ou à peu près, même personnel de campagnards, de marchands ambulants, de colporteurs, de maquignons. Changez les races, substituez les chaouchs armés de cannes et les cavaliers du beylik aux gardes champêtres et aux gendarmes, la tente mobile du kaïd à la maison communale du maire, imaginez des denrées africaines au lieu de denrées françaises, des troupeaux de chameaux mêlant leur physionomie et leurs grognements, qui n'ont pas d'analogue, à l'aspect, au mouvement connus d'un parc de bétail composé de chèvres, de moutons, d'ânes, de mulets, de chevaux, de vaches et de bœufs maigres, et vous aurez une première idée du marché du sebt. Reste à supposer maintenant la grandeur du lieu, l'étendue de la plaine environnante, la beauté propre aux horizons de la Mitidja, la gravité d'une lande algérienne, l'éclat de la lumière, l'âpreté du soleil insoutenable même en octobre, enfin une réunion de tentes, avec la forme conique des pavillons de guerre ou de voyage, emblème intéressant quand il est l'expression des mœurs d'une société primitive, usage absurde en Europe, où la tente est la maison toujours suspecte des gens sans profession légitime, où l'homme errant est présumé n'avoir ni feu ni lieu, où le nomade est plus ou moins un vagabond. Qu'on suppose encore, pour approcher du vrai, le murmure particulier des foules arabes, la nouveauté des costumes, tous à peu près pareils et presque tous blancs, enfin certaines industries locales et bizarres, surtout à cause de leur extrême simplicité.

« Les bouchers y viennent avec leurs étaux garnis de viandes saignantes, les maréchaux-ferrants, les cordonniers, les cafetiers, les rôtisseurs avec leurs ustensiles et leur





GUILLAUMET. — Un marché arabe en Algérie.

matériel on ne peut plus réduit, les gens du sud avec leurs laines et leurs dattes, ceux de la plaine avec leurs grains, les montagnards avec leur huile, leur bois et leur charbon. Les jardiniers de Blidah apportent les fruits et tous les légumes cultivables, depuis les oranges et les cédrats, jusqu'aux pois chiches rôtis, qui sont le grain rôti de l'Écriture sainte, jusqu'aux lentilles, dont on fait un potage rouge en souvenir du plat d'Esau. Les colporteurs juifs ou arabes vendent la mercerie, la droguerie, les épices, les essences, les bijoux grossiers, les cotonnades de tout pays et les tissus de toute fabrique, etc. Chacun a son étalage en plein vent ou couvert, et dans les deux cas les dispositions sont fort simples. Une ou deux caisses ou bien des paniers pour contenir les marchandises, une natte pour les exposer, un carré d'étoffe en manière de parasol, voilà, je crois, le seul mobilier nécessaire au marchand forain.

« Celui des artisans n'est guère plus compliqué. Le maréchal-ferrant, que je prends pour exemple, est un homme en tenue de voyage, coiffé du voile, en jaquette et les pieds chaussés de sandales à courroies, qui porte avec lui dans le capuchon de son manteau tout le matériel d'une industrie qui semble un art de fantaisie, tant elle a peu d'occasions de s'exercer. Ce sont des morceaux de fer brut ou préparés d'avance, un marteau, des clous, un chalumeau, une très minime provision de charbon de bois, enfin l'enclume, c'est-à-dire un instrument portatif semblable lui-même à un marteau dont le manche sert de tige et de point d'appui. Trouve-t-il un cheval à ferrer, aussitôt il s'installe. Il fait un trou dans la terre, et y établit son fourneau de forge. Il plante son enclume à côté du fourneau, s'accroupit de manière à la saisir entre ses genoux, choisit un fer dans sa provision, et le voilà prêt. Un apprenti, un voisin, le premier passant venu rend à l'industriel le service de souffler le feu, et lui prête obligeamment le secours de ses poumons. Le fer rougi et façonné, le reste se pratique comme en Europe, mais avec moins d'effort, moins de précaution, moins de perfection surtout. Le fer est rarement autre chose qu'une sorte de croissant très mince, à moitié rongé de rouille, qui ressemble à du cuir taillé dans une vieille savate hors d'usage. Quand le charbon manque, on le remplace alors par de la tourbe, ou plus simplement par du fumier de chameau, combustible actif, qui se consume à petit feu sourd, comme un cigare, et se reconnaît tout de suite à des combinaisons d'odeurs végétales absolument fétides.

Boutiques, acheteurs, marchands, gens à pied et à cheval, bêtes de service et bêtes d'achat, tout se trouve aggloméré sans beaucoup d'ordre, ni de prudence. Les grands dromadaires se promènent librement et se font faire place, comme des géants dans une assemblée de petits hommes; le bétail se répand partout où il peut; l'âne au piquet fraternise avec l'âne mis en vente, et dans ce pêle-mêle, où les intéressés seuls savent se reconnaître, il est assez malaisé de distinguer les gens qui vendent de ceux qui achètent. Les affaires se traitent à demi-voix, avec la ruse du campagnard et les cachoterries du trafiquant arabe; on fume des pipes afin d'en délibérer; on boit du café comme un moyen amical de se mettre d'accord; il y a, de même qu'en France, des poignées de mains significatives pour sceller les marchés conclus. Les paiements se font à regret, l'argent s'écoule avec lenteur, avec effort, comme le sang d'une plaie ouverte, tandis qu'au fond des mouchoirs (le mouchoir tient ordinairement lieu de bourse), on entend résonner, longtemps avant qu'elle se décide à paraître, cette chose mystérieuse, si bien gardée, si bien défendue, si bien cachée, qui s'appelle ici le douro. (1) »

## V. — Le Commerce des Nomades

### Les Caravanes

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer quelle pouvait être la splendeur d'une tribu entière se déplaçant des hauts plateaux vers le Tell. Les facilités de transport que nous avons créées tendent à faire disparaître ces grandes migrations dont les Français artistes, au début de notre occupation, comprirent si bien le pittoresque. Une des plus belles pages de Fromentin décrit le passage d'une tribu. Le lecteur y goûtera cette grandeur dans la simplicité que la Bible a su rendre avant tous les romanciers et mieux que beaucoup d'écrivains :

« C'est une tribu qui voyage », dit Ali : rahil, un déplacement.

« En effet, le bruit ne tarda pas à se rapprocher, et l'on put bientôt reconnaître l'aigre fanfare des cornemuses jouant

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 253 à 256.

un de ces airs bizarres qui servent aussi bien pour la danse que pour la marche; la mesure était marquée par des coups réguliers frappés sur des tambourins; on entendait aussi, par moments, des aboiements de chiens. Puis la poussière sembla prendre une forme, et l'on vit se dessiner une longue file de cavaliers et de chameaux chargés, qui venaient à nous, et se disposaient à traverser l'Oued, à peu près vers l'endroit où nous nous dirigeons nous-mêmes.

« Enfin, il nous fut possible de distinguer l'ordre de marche et la composition de la caravane.

« Elle était nombreuse et se développait sur une ligne étroite et longue au moins d'un grand quart de lieue. Les cavaliers venaient en tête, en peloton serré, escortant un étendard aux trois couleurs, rouge, vert et jaune, avec trois boules de cuivre et le croissant à l'extrémité de la hampe. Au delà et sur le dos de dromadaires blancs ou d'un fauve très clair, on voyait se balancer quatre ou cinq atatches de couleur éclatante; puis arrivait un bataillon tout brun de chameaux de charge stimulés par la caravane à pied; enfin, tout à fait derrière, accourait, pour suivre le pas allongé des dromadaires, un immense troupeau de moutons et de chèvres noires divisé par petites bandes, dont chacune était conduite par des femmes ou par des nègres, surveillée par un homme à cheval et flanquée de chiens.

« — Ce sont des Arba, dit Ali.

« — Ça m'est égal, dit le lieutenant, du moment que ce n'est pas le Scheriff.

« Les cavaliers étaient armés en guerre et costumés, parés, équipés comme pour un carrousel; tous, avec leurs longs fusils à capucines d'argent, ou pendus par la bretelle en travers des épaules, ou posés horizontalement sur la selle, ou tenus de la main droite, la crosse appuyée sur le genou. Quelques-uns portaient le chapeau de paille conique empanaché de plumes noires; d'autres avaient leur burnous rabattu jusqu'aux yeux, le haïk relevé jusqu'au nez, et ceux dont on ne voyait pas la barbe ressemblaient ainsi à des femmes maigres et basanées; d'autres, plus étrangement coiffés de hauts kolbaks sans bord, en toison d'autruche mâle, nus jusqu'à la ceinture, avec le haïk roulé en écharpe, le ceinturon garni de pistolets et de couteaux, et le vaste pantalon de forme turque en drap rouge, orange, vert ou bleu, soutaché d'or ou d'argent, paraissaient superbement sur de grands chevaux habillés de soie comme on les voyait au moyen âge, et dont les longs chelils, ou caparaçons rayés et tout garnis de grelots de cuivre, bruissaient au mouvement de leur croupe et de leur queue flottante. Il y avait là



de fort beaux chevaux; mais ce qui me frappa plus que leur beauté, ce fut la franchise inattendue de tant de couleurs étranges. Je retrouvai ces nuances bizarres si bien observées par les Arabes, si hardiment exprimées par les comparaisons de leurs poètes. Je reconnus ces chevaux noirs à reflets bleus, qu'ils comparent aux pigeons dans l'ombre; ces chevaux, couleur de roseau; ces chevaux, écarlates comme le premier sang d'une blessure. Les blancs étaient couleur de neige, et les alezans couleur d'or fin. D'autres, d'un gris foncé, sous le lustre de la sueur, devenaient exactement violets; d'autres encore, d'un gris très clair, et dont la peau se laissait voir à travers leur poil humide et rasé, se veinaient de tons humains et auraient pu audacieusement s'appeler des chevaux roses. Tandis que cette cavalcade si magnifiquement colorée s'approchait de nous, je pensais à certains tableaux équestres devenus célèbres à cause du scandale qu'ils ont causé, et je compris la différence qu'il y a entre le langage des peintres et le vocabulaire des maquignons.

« Au centre de ce brillant état-major, à quelques pas en avant de l'étendard, chevauchaient l'un près de l'autre, et dans la tenue la plus simple, un vieillard à barbe grisonnante, un tout jeune homme sans barbe. Le vieillard était vêtu de grosse laine et n'avait rien qui le distinguât que la modestie même et l'irréprochable propreté de ses vêtements, sa grande taille, l'épaisseur de sa tournure, l'ampleur extraordinaire de ses burnous, surtout le volume de sa tête coiffée de trois ou quatre capuchons superposés. Enfoui plutôt qu'assis dans sa vaste selle en velours cramoisi brodé d'or, ses larges pieds chaussés de babouches, enfoncés dans des étriers damasquinés d'or, et les deux mains posées sur le pommeau étincelant de la selle, il menait à petits pas une jument grise à queue sombre, avec les naseaux ardents et un bel œil doux encadré de poils noirs, comme un œil de musulmane agrandi par le koheul. Un cavalier nègre, en livrée verte, conduisait en main son cheval de bataille, superbe animal à la robe de satin blanc, vêtu de brocart et tout harnaché d'or, qui dansait au son de la musique et faisait résonner fièrement les grelots de son chelil, les amulettes de son poitrail et l'orfèvrerie splendide de sa bride. Un autre écuyer portait son sabre et son fusil de luxe.

« Le jeune homme était habillé de blanc et montait un cheval tout noir, énorme d'encolure, à queue traînante, la tête à moitié cachée dans sa crinière. Il était fluet, assez blanc, très pâle, et c'était étrange de voir une si robuste bête entre les mains d'un adolescent si délicat. Il avait l'air

efféminé, rusé, impérieux et insolent. Il clignotait en nous regardant de loin, et ses yeux bordés d'antimoine, avec son teint sans couleur, lui donnaient encore plus de ressemblance avec une jolie fille. Il ne portait aucun insigne, pas la moindre broderie sur ses vêtements, et de toute sa personne, soigneusement enveloppée dans un burnous de fine laine, on ne voyait que l'extrémité de ses bottes sans éperons et la main qui tenait la bride, une petite main maigre ornée d'un gros diamant. Il arrivait renversé sur le dossier de sa selle en velours violet brodé d'argent, escorté de deux lévriers magnifiques, aux jarrets marqués de feu, qui bondissaient gaiement entre les jambes de son cheval.

« Aussitôt qu'il aperçut ce vieux grand seigneur et son fils, le petit Ali fit un mouvement pour se jeter à terre et courir se prosterner devant eux, mais le lieutenant lui posa la main sur l'épaule; l'enfant étonné comprit le geste et ne bougea pas.

« Pendant ce temps je regardai ce jeune cavalier à mine impériale au milieu de son cortège barbare, avec des guerriers pour valets et des vieillards à barbe grise pour pages; je jetai les yeux sur le charmant Aouïmer, qui me fit l'effet d'un histrion; puis je considérai assez tristement la tenue du lieutenant; j'imaginai ce que devait être la mienne pour un œil difficile en fait d'élégance, et je ne pus m'empêcher de dire au lieutenant : « Comment trouvez-vous que nous représentions la France ? »

« Le vieillard passa et nous salua froidement de la main; nous y répondîmes avec autant de supériorité que nous le pûmes. Quant au jeune homme, arrivé à deux pas de nous, il fit cabrer sa bête; l'animal, enlevé des quatre pieds par ce saut prodigieux où excellent les cavaliers arabes, nous frôla presque de sa crinière et alla retomber deux pas plus loin; le petit prince s'était habilement dispensé du salut, et son escorte acheva de défiler sans même jeter les yeux sur nous.

« Les musiciens venaient ensuite marchant sur deux rangs, la bride passée dans le bras, les uns frappant d'un geste martial sur de petits châssis carrés tendus de peau, d'autres tambourinant avec des crochets de bois sur des timbales du diamètre d'un petit tambour, les autres soufflant dans de longues musettes en forme de hautbois. Puis, arrivaient, sur deux de front et les deux plus richement équipés tenant la tête, les chameaux porteurs d'atâches. C'étaient de grands animaux efflanqués, nerveux, lustrés, presque aussi blancs que de vrais méhara et marchant, comme disent les Arabes, « du pas noble de l'autruche ».

Ils avaient des mouchoirs de satin noir passés au cou et des anneaux d'argent aux pieds de devant. Les atatiques, sorte de corbeilles enveloppées d'étoffes avec un fond plat garni de coussins et de tapis, dont les extrémités retombent en manière de rideaux sur les deux flancs du dromadaire, faisaient plutôt l'effet de dais promenés dans une procession que de litières de voyage. Imagine un assortiment de toute espèce d'étoffes précieuses, un assemblage de toutes les couleurs : du damas citron, rayé de satin noir, avec des arabesques d'or sur le fond noir et des fleurs d'argent sur le fond citron; tout un atouche en soie écarlate traversé de deux bandes de couleur olive; l'orange à côté du violet, des roses croisés avec des bleus tendres, avec des verts froids; puis des coussins mi-partie cerise et émeraude, des tapis de haute laine et de couleur plus grave, cramoisis, pourpres et grenat, tout cela marié avec cette fantaisie naturelle des Orientaux, les seuls coloristes du monde. C'était le point le plus brillant et le centre éclatant de la caravane. Vu de face et d'un peu loin, ce haut appareil s'élevait comme une sorte de mitre étincelant au-dessus de la tête vénérable des dromadaires blancs, et complétait cette physionomie sacerdotale que tu leur connais. On n'entrevoit rien des voyageuses de distinction suspendues dans ces somptueux berceaux; mais un nègre à pied, qui se tenait au-dessous de chaque litière, de temps en temps levait la tête et s'entretenait avec une voix qui lui parlait à travers les tapisseries.

« Là s'arrêtait le luxe des étoffes et l'éclat des couleurs; car, immédiatement après venaient les chameaux de charge, portant les tentes, le mobilier, la batterie de cuisine de chaque famille, accompagnés par les femmes, les enfants, quelques serviteurs à pied, et les plus pauvres de la tribu. Des coffres, des tellis au ventre arrondi, rayés de jaune et de brun, des plats de kouskoussou, des bassins de cuivre, des armes en faisceaux, des ustensiles de toute nature cliquetant au mouvement de la marche; de chaque côté, des outres noires pendues pêle-mêle avec des douzaines de poulets liés ensemble par les pattes, et qui battaient des ailes en jetant des cris de détresse; par-dessus tout cela la tente roulée autour de ses montants comme une voile autour de sa vergue; puis un bâton qui se trouvait mis en l'air et retenu par des amarres à peu près comme un mât avec ses agrès; tel était l'aspect uniforme offert par le dos monstrueux des chameaux. Il y en avait cent cinquante ou deux cents pour transporter les bagages et les « maisons de poils » de cette petite

cité nomade en déménagement. On voyait, en outre, de jeunes garçons assis tout à fait à l'arrière des bêtes, juste au-dessus de la queue, qui poussaient de grands cris, quand les animaux trop pressés s'embarrassaient l'un dans l'autre; ou bien de petits enfants tout nus, suspendus à l'extrémité de la charge, quelquefois couchés dans un grand plat de cuisine, et s'y laissant balancer comme dans un berceau. A l'exception du harem, qui voyageait en litière fermée, toutes les femmes venaient à pied sur les deux flancs de la caravane, sans voiles, leur quenouille à la ceinture et filant. De petites filles suivaient, entraînant ou portant, attachés dans leur voile, les plus jeunes et les moins alertes de la bande. De vieilles femmes, exténuées par l'âge, cheminaient appuyées sur de longs bâtons; tandis que de grands vieillards se faisaient porter par de tout petits ânes, leurs jambes traînant à terre. Il y avait des nègres qui, dans leurs bras d'ébène, tenaient de jolis nourrissons coiffés de la chechia rouge; d'autres menaient par la longe des juments couvertes, depuis le poitrail jusqu'à la queue, de djellale à grands ramages, et suivies de leurs poulains; j'en remarquai qui conduisaient par les cornes des béliers farouches comme s'ils les traînaient aux sacrifices. Des cavaliers galopaient au milieu de la foule, et de loin donnaient des ordres à ceux qui, tout à fait à l'arrière, amenaient le troupeau des chameaux libres et les moutons. C'était là que se tenait la meute, hurlant, aboyant, harcelant sans cesse la queue du troupeau; notre approche augmentant encore la rage des chiens et ajoutant à l'épouvante des moutons, nous prîmes le trot, et bientôt nous eûmes dépassé l'extrême arrière-garde de la caravane.

« Pendant une heure encore on entendit le bruit des cornemuses, et nous continuâmes de voir la poussière qui s'éloignait dans la direction de la montagne de l'Est. (1) »

Aujourd'hui les caravanes qui viennent du Sud sont beaucoup moins brillantes. Voici l'une de celles que j'ai croisées au désert, car il existe toujours des courants d'échange entre « les deux rives du Sahara », comme l'a fort justement montré le Gouverneur Bonamy dans un ouvrage qui porte ce titre :

« Des cavaliers ouvrent la marche, le fusil en bandoulière. Derrière eux trotte toute une séquelle de femmes et d'enfants, — des bambins complètement nus, dont la

---

(1) FROMENTIN. — *Un été dans le Sahara*. Paris, éd. G. Crès et C<sup>o</sup>, in-18, p. 285 à 296.

peau brune et huileuse a des reflets de métal, où tranchent les grains blonds d'un collier d'ambre, et le petit carré crasseux d'un scapulaire; — des pauvresses en haillons, le dos plié sous une espèce de besace grouillante qui contient leur progéniture! Des chiens sloughis, aux poils jaunes et hérissés comme des paquets de dards, aboient sans cesse contre les mulets et les petits ânes qui portent les bagages, les provisions, le bois pour les feux de ronde, les pieux pour les campements. Puis, les longs cols de chameaux se balancent par-dessus les échines des ordinaires bêtes de somme; et, à chaque mouvement qu'ils font, les pompons de laine orangée et verte, qui pendent de chaque côté de leurs mufles, s'agitent en bouquets de couleurs éclatantes. Alanguies par le tangage continuel de la course, des femmes voilées se penchent, d'un air dolent, entre les rideaux rouges et les franges des guitouns...

« Les cols des chameaux s'enchevêtrent les uns dans les autres, tellement ils sont serrés. Parfois ils s'immobilisent, toute la voie étant obstruée. Ils repartent du même pas cadencé, et il en arrive toujours, sans discontinuer. Ils doivent être un millier au moins. Après les chameaux, ce sont des troupeaux de moutons, où émergent quelques vaches maigres, flanquées de leurs veaux: bêtes de boucherie qu'on abattra et qu'on mangera, chemin faisant. Puis encore des chameaux, des femmes, des enfants à pied, des mulets, des ânes, — et les éternels chiens jaunes, la queue basse et la langue pendante. Dominant la foule houleuse, les toiles rouges des guitouns qui oscillent au rythme de la marche, se déroulent majestueusement comme les étendards d'une armée.

« Lorsqu'un embarras quelconque ralentit le défilé, un cavalier met sa bête à l'amble; il court, à une allure vive, sur le flanc de la caravane, pour égaliser les rangs et rétablir les intervalles. Et brusquement, avec une sûreté admirable, il arrête son cheval d'un coup de frein. La tête retournée vers la queue du cortège, le burnous rejeté sur les épaules, le corps à demi dressé sur ses étriers, il reste ainsi, une seconde, dans une superbe pose de commandement.

« Le piétinement interrompu reprend aussitôt, avec le même bruit d'averse; et toute la pompe des migrations barbares passe devant mes yeux... (1) »

---

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Miché, in-16, p. 121 et 122.

## VI. — Les Plaisirs : la Musique

Une vie aussi simple laisse des loisirs, et c'est une grande supériorité sur la nôtre. La musique est un des plaisirs que les indigènes de l'Afrique du Nord placent au-dessus des autres. Citadins, nomades, montagnards berbères, tous aiment également la musique et les chants. A tout seigneur, tout honneur. Nous parlerons d'abord de la musique guerrière, de la *nouba*, sur laquelle Léon Roches, interprète en chef de l'Armée d'Afrique, recueillit au camp d'Abd El Kader la curieuse légende ci-après :

« A propos de la nouba, on m'a raconté une histoire typique : un Arabe plaisant demandait à ses compatriotes s'ils comprenaient le langage de la nouba : « Elle ne dit rien, elle chante, » lui répondirent-ils. Ah ! ignorants ou simples que vous êtes, reprit-il, la nouba parle au nom du sultan et en votre propre nom, écoutez : les grosses caisses, c'est la voix du sultan qui crie :

« Drahām, drahām, drahām.

« (Drahām veut dire argent, et en prononçant le mot fortement et avec emphase, on imite le son de la grosse caisse.)

« Le hautbois, c'est la voix des Arabes auxquels on demande de l'argent et qui disent en pleurant :

« M'ninn, m'ninn, m'ninn.

« (M'ninn veut dire d'où; en prononçant vivement m'ninn plusieurs fois de suite avec une voix de fausset, on imite les sons aigus du hautbois.)

« Et les timbales, c'est la voix des cavaliers du sultan qui viennent lever l'impôt et qui répondent :

« Debbor, debbor, debbor.

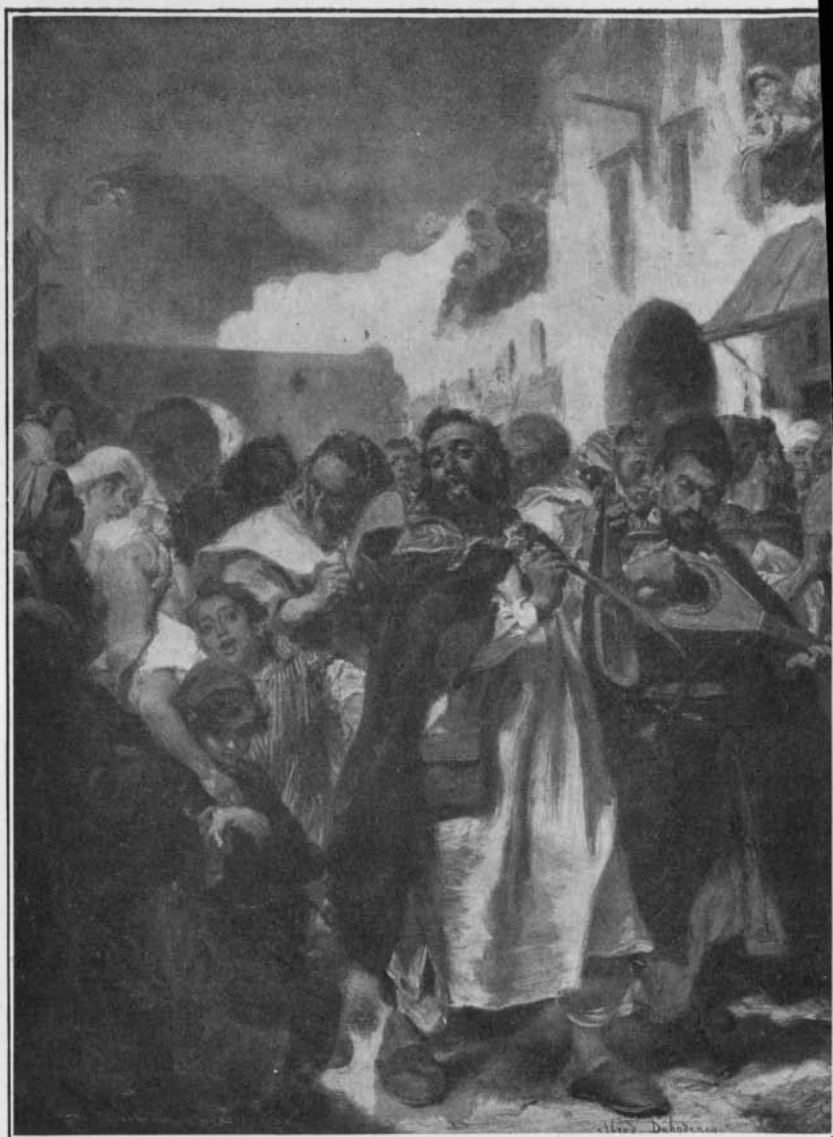
« Trouves-en, trouves-en. (En prononçant fortement les deux b, on imite le son des timbales.) (1) »

Plus modeste, moins redoutable, mais beaucoup plus riche de poésie nous apparaît la chanson de la flûte arabe, dont une mélodie de Bizet a bien su rendre le charme :

« Tout à coup j'entends monter le chant de la flûte arabe.

---

(1) LÉON ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam*. 1834-1844. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup> 1904, in-18, p. 82-83.



DEHODENCQ. — Musiciens arabes

« ... Oh ! qui dira la douceur et la mélancolie de ce chant ? Il me suffit de l'évoquer, un instant, pour qu'aus-  
sitôt se déroulent sous mes yeux les mornes étendues des  
steppes africaines, incendiées de soleil, écrasantes de  
tristesse dans leur immuable magnificence ! Ce petit bruit,  
faiblement modulé par la flûte de roseau, ce souffle ténu  
qui domine à peine, pendant le jour, la vibration stridente  
des sauterelles, qui se confond, la nuit, avec les murmures  
du vent, il résonne en moi comme la plainte étouffée de  
ma propre détresse, lorsque je suis perdu dans ces immen-  
sités et que j'appréhende la sourde menace des éléments,  
l'indifférence inexorable des formes pétrifiées et sans  
âme qui m'entourent. Il se prolonge douloureusement,  
comme le souvenir à demi effacé des joies trop brèves de  
l'amour cueillies avec une hâte fiévreuse aux étapes de la  
route, — comme l'écho toujours diminué de mes soudaines  
émotions devant la beauté des lieux, — ces émotions si  
rapides, achetées souvent au prix d'un long ennui et de  
véritables souffrances, jouissances délicieuses déjà évanouies  
au tournant du chemin, voluptés qui vous ont pris tout le  
cœur et que vous ne retrouverez jamais plus ! Mais elle  
suscite encore un monde de visions, cette mélodie bucolique  
qui berce les siestes et les rêves du nomade : c'est le Sud  
tout entier, non pas seulement avec ses montagnes et ses  
plaines, ses déserts semés d'ossements, ses lacs desséchés  
et couverts de sel, mais avec les habitants farouches et  
bariolés de la tente, les cavaliers aux draperies flottantes et  
les filles d'amour qui se tiennent, toutes resplendissantes sous  
leurs bracelets et leurs voiles, devant les murs blancs des  
ksars... Et c'est pourquoi je ne puis entendre le chant de la  
flûte arabe sans que mon âme en soit bouleversée et que des  
larmes nostalgiques me montent aux paupières... (1) »

Nous ne saurions citer tous les instruments de musique :  
la rhaïta, la derbouka, etc. Mais une mention spéciale doit  
être réservée au violon targui, l'amzad, dont jouent les  
femmes pendant ces « cours d'amour » que tiennent les  
Touareg le soir, dans l'ombre des tentes ou sous un grand  
éthel. J'ai entendu à Tamanrasset la chanson très douce que  
tire de ce violon un archet en arc de cercle semblable à  
celui dont se servaient nos ménestrels au moyen âge et que  
l'on voit encore aux mains des anges dans les tableaux de

(1) Louis BERTRAND. — *Le Jardin de la mort*. Paris, Albin Michel, in-16,  
p. 25, 26 et 27.



Van Eyck. La musique targuie a plus de mesure que la musique arabe, elle est moins fluide, plus soumise à la loi du nombre, plus proche de la nôtre. Voici des vers composés à ce sujet par une poétesse targuie :

- « J'adore humblement les actes du Très-Haut  
« Qui a donné au violon mieux qu'une âme  
« Au point que dès qu'il joue les hommes se taisent  
« Et que leurs mains se posent au litham pour le rabattre  
afin de cacher leur émotion.  
« Les soucis de l'amour étaient sur le point de me mettre  
au tombeau,  
« Mais grâce au violon, ô fils d'Aïcloum !  
« Dieu m'a rendu la vie. (1) »

---

## VII. — Les Plaisirs (suite) : la Danse

On peut dire qu'à certains soirs de lune toute l'Afrique danse.

En Afrique Noire les danses ont le plus souvent un sens rituel, un caractère sacré. En Afrique du Nord elles présentent une sorte de paraphrase, d'illustrations en marge de l'amour ; elles miment l'approche, la rencontre des amants... et même beaucoup d'autres choses. — Il est assez rare que jeunes hommes et jeunes femmes dansent ensemble. — Généralement les femmes dansent seules, plus particulièrement les célèbres Ouled Naïls, qui viennent des montagnes de ce nom et de la région de Boghar et de Boghari. Au Maroc, les danseurs Chleuhs de Marrakech sont des éphèbes vêtus de mousselines blanches et assez semblables à des enfants de chœur. Ils ne dansent jamais, même s'ils sont conviés aux mêmes fêtes, avec les danseuses professionnelles, les « chirâh ».

Chez les Berbères de l'Atlas, la danse est surtout un accompagnement rythmé du chant. J'ai eu l'occasion de voir au col de Tichka, à 2.400 mètres d'altitude, une soixantaine de danseuses, alignées sur un seul rang, qui

---

(1) HAARDT et AUDOUIN DUBREUIL. — *La première traversée du Sahara en automobile*. Paris, Plon, in-18, p. 275-276.

parfois se refermait en cercle. Au son d'un orchestre de tambourins, elles se balançaient d'avant en arrière en frappant les mains l'une contre l'autre, et en chantant à l'unisson en deux chœurs alternés, voix hautes et voix basses. Cadences un peu indigentes, mais non dépourvues de grâce. Paroles un peu enfantines, m'a-t-on dit : « la nuit est longue », « le jour est clair » et autres vérités premières. Mais le charme de cette séance, son indéniable poésie consistaient précisément dans le fait que la musique et la danse, comme au temps des aèdes homériques, fussent mises au service d'idées très simples. Parfois un des aèdes aux tambourins criait comme dans *l'Iliade*, comme dans la *Chanson de Roland*, une sorte d'interjection qui sériait les couplets. Et puis, sur les montagnes toutes proches, la neige étincelait sous le soleil, dans un ciel bleu, limpide et froid...

Voici une danse que je n'ai pas eu l'occasion de voir, où un jeune homme sert de partenaire à une jeune femme ; c'est la *danse du sabre* :

« Une jeune fille arabe voilée, tenant dans sa main un mouchoir, sortit de l'enceinte des femmes et vint danser au milieu de l'espace qui se trouve entre cette enceinte et le lieu occupé par les hommes. Elle semblait vouloir maintenir sur sa figure le voile léger destiné à la cacher, mais elle l'écartait réellement et laissait apercevoir de grands yeux noirs, de petites dents dont la blancheur était rehaussée par le teint brun de sa peau, et de longs cheveux noirs qui pendaient en tresse sur ses épaules.

« Un jeune Arabe qui, dans cette danse, jouait le rôle d'amant, arriva comme un furieux pour punir sa fiancée de se montrer aux yeux des hommes ; vêtu d'une tunique serrée étroitement à la taille par une ceinture de cuir, le bras, le cou et les jambes nus, ses belles formes se dessinaient admirablement. Il était armé d'un sabre. A sa vue la jeune fille voulut fuir, mais en deux bonds, le sabre de son amant brilla menaçant sur sa tête. Elle se jeta à genoux.

« Le sabre tomba, mais elle s'était retirée avec agilité et son mouchoir seul fut tranché en deux parties égales. Elle fuit de nouveau et fut encore atteinte. L'amant frappa et les deux parties rejointes du mouchoir furent coupées en quatre.

« Enfin quand le mouchoir fut coupé en huit parties égales, elle parvint, à force de supplications et de moues séduisantes, à calmer la fureur de son amant. Elle lui

arracha son sabre, le lança loin d'elle et ils commencèrent une danse où ils se poursuivaient, s'atteignaient, s'entre-lançaient, se fuyaient, se cachaient et se retrouvaient; puis ils allèrent se perdre l'une dans le groupe des femmes, et l'autre dans celui des hommes. La musique accompagnait avec la plus grande intelligence tous les mouvements des deux acteurs de cette gracieuse pantomime, à laquelle la clarté incertaine et vacillante des torches ajoutait un charme indéfinissable. (1) »

A Laghouat et à In Salah, il m'a été donné d'observer une autre danse Ouled Naïl qui est infiniment gracieuse, la danse des mouchoirs :

« Nous prenons place sur des coussins et dès notre entrée deux musiciens indigènes soufflent dans leurs rhaïtas et gagnent « leur cachet en ville » de toute la force de leurs poumons. En les regardant je songe aux vers de Hugo « ... coupe-jarrets à faces renégates ».

« Près d'eux, en face de nous, sont assises quelques Ouled-Naïls dans leurs vêtements de parade : longues tuniques de mousselines blanches ou bleues, d'un bleu pâle et criard, comme aiment en porter les paysannes de France les jours de foire et de procession. Mais ces danseuses n'ont que ce point de commun avec les « Enfants de « Marie ». Au repos cependant leur maintien est d'une parfaite correction et même lorsque, en dansant, elles miment les gestes les plus précis de l'amour, leur visage demeure d'une impassibilité absolue. Le « chef « d'orchestre », pour désigner à chacune son tour, l'appelle d'une onomatopée gutturale, quelque chose comme « tropp ».

« Aussitôt l'une de ces demoiselles se lève, faisant bruire les multiples bracelets de ses chevilles et de ses avant-bras, le bandeau de sequins qui barre son front, sous une coiffure en filigrane d'argent ou d'or. Ses pieds menus accélèrent la cadence sur le tapis de haute laine, et ce frémissement monte le long des jambes, s'amplifie au bassin en vagues de volupté, et vient mourir le long des bras levés, au-dessus de la tête immobile, dans le tremblement des doigts minces qui agitent un mouchoir de soie, ondoyant et diapré comme une flamme.

« Le bachaga doit connaître les goûts des Européens, car les danseuses qu'il a choisies sont minces, jeunes,

---

(1) Léon ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, in-18, p. 58-59.



DINET. — Danse des Ouled Nail.

nerveuses. Quand la fête est finie, bien sagement elles se rassemblent à l'ordre de leur « manager », grand coquin à face de bandit; elles se drapent dans leurs mousselines, ne laissant plus voir que leurs yeux agrandis de koheul, et je les regarde partir dans le jardin de palmes, tout bleu de lune, blanches et légères comme de petites mariées. (1) »

Fromentin dans la région du Boghar a vu cette jolie danse Ouled Naïl :

« La danse du Sud exprime avec une grâce beaucoup plus réelle, beaucoup plus chaste, et dans une langue mimique infiniment plus littéraire, tout un petit drame passionné, plein de tendres péripéties; elle évite surtout les agaceries trop libres qui sont un gros contre-sens de la part de la femme arabe.

« La danseuse ne montre d'abord qu'à regret son pâle visage entouré d'épaisses nattes de cheveux tressés de laines; elle le cache à demi dans son voile; elle se détourne, hésite, en se sentant sous les regards des hommes, tout cela avec de doux sourires et des feintes de pudeur exquises. Puis, obéissant à la mesure qui devient plus vive, elle s'émeut, son pas s'anime, son geste s'enhardit. Alors commence, entre elle et l'amant invisible qui lui parle par la voix des flûtes, une action des plus pathétiques: la femme fuit, elle élude, mais un mot plus doux la blesse au cœur; elle y porte la main, moins pour s'en plaindre que pour montrer qu'elle est atteinte, et de l'autre, avec un geste d'enchanteresse, elle écarte à regret son doux ennemi. Ce ne sont plus alors que des élans mêlés de résistance; on sent qu'elle attire en voulant se défendre; ce long corps souple et caressant se contourne en des émotions extrêmes, et ces deux bras jetés en avant, pour les derniers refus, vont défaillir. (2) »

Voici, pour en terminer avec ce chapitre de la danse, une « soirée berbère » qui fut offerte dans le grand Atlas Marocain au regretté Docteur Chatinières, un de ces admirables médecins que Lyautey envoyait en plein pays insoumis, armés seulement de leur savoir et de leur générosité, sans escorte, là où pas un soldat n'était passé avant eux. Ce texte est curieux, car il nous montre un groupe d'hommes dansant

---

(1) Pierre DELONCLE. — *La Caravane aux éperons verts*, Paris, Plon, 1927, in-18, p. 17-18.

(2) FROMENTIN. — *Un été dans le Sahara*. Paris, Crès et C<sup>ie</sup>, in-12, p. 57-58.

devant un groupe de femmes, mais sans se mêler à ce dernier :

« Le cheikh, pour fêter ma venue, avait ordonné des réjouissances à la mode du pays, et à la chute du jour, quelques hommes réunis sur la place du village tapaient à coups redoublés sur de grands tambourins en peau de chèvre, appelant ainsi les montagnards et les conviant à la fête de nuit. La vallée, à ce moment, paraissait plus resserrée encore et le site plus intime. Un palmier unique, arbre du désert égaré en montagne, projetait sa silhouette grêle sur les amas sombres de verdure. Le serpent argenté de l'oued, animé par la rapidité du courant, palpait de mille reflets. Son murmure accru par le silence de la nuit se répercutait à tous les échos de la montagne, coupé par le rythme sauvage des tambourins; à leur appel, de petites lumières vacillantes, apparaissant alors au-dessus de nos têtes, descendirent lentement en zigzags; elles grandissaient en s'approchant, laissant bientôt distinguer de petits groupes d'hommes et de femmes, précédés d'une lanterne. Les nouveaux venus s'alignèrent, épaule contre épaule, les hommes avec les hommes, les femmes ensemble. Les deux groupes se faisaient face. Les hommes aux tambourins entonnèrent alors d'une voix criarde une vieille cantilène; les femmes reprirent l'air d'une voix douce, fine et timide. Insensiblement, ils se mirent à danser; les épaules penchées en avant, et les têtes nonchalamment inclinées. Le groupe des hommes et celui des femmes, comme deux longs chapellets, se balançaient lentement et d'un seul mouvement, les genoux pliaient, les hanches oscillaient, toutes les épaules s'élevaient et s'abaissaient en même temps, les mains jointes battant en cadence et les pieds frappant le sol. Les deux groupes décrivaient lentement des courbes en ailes de moulin. Petit à petit, le rythme s'accéléra et les mouvements se précipitèrent. Brusquement, la lune se montra dans l'entrebaillement des deux sommets neigeux et chassa les ombres qui dissimulaient les danseurs. Aussitôt les physionomies fines et gracieuses des femmes se devinèrent, s'harmonisant avec leurs costumes blancs, rehaussés du voile et de la ceinture de couleur si seyante qu'elles avaient revêtue pour la fête. Les hommes paraissaient rudes et leurs muscles épais s'accordaient assez bien avec la bonhomie de leurs traits. La douce lumière que la lune répandait sur toute la vallée, le murmure si doux de l'oued, la simplicité des chants et de la danse formaient un ensemble d'une exquise et paisible harmonie. De loin, nous parvenaient les cris

aigus et plaintifs du chacal en chasse et de la panthère aux aguets dans la haute forêt. On m'invita à m'étendre sur un tapis étalé à terre et on me servit du thé à la menthe pendant que les danseurs infatigables continuaient leurs ébats jusqu'à une heure avancée de la nuit. (1) »

---

### VIII. — Les Plaisirs (suite) la Cuisine

La cuisine arabe est délicieuse. Elle est régie par un principe : n'offrir que des viandes très cuites. Les principaux plats sont composés à l'aide du mouton, du poulet ou des pigeons. Le mouton est servi rôti et entier : c'est le fameux *méchoui* qui est exquis, et s'il est gras, garde, même en plein air vif et frais, toute sa chaleur sous la graisse que revêt la peau croustillante. Les poulets sont généralement servis en ragoût. Le repas commence souvent par un potage très épicé — et par des brochettes de foies ou de rognons grillés. Il continue par le méchoui et les poulets présentés en divers ragoûts, puis par les tourtes feuilletées aux amandes et aux pistaches dont les pâtes légères comme des crêpes fines enveloppent des pigeons. Puis vient le couscous (semoule ou riz, accompagné de légumes), enfin, diverses pâtisseries au miel, aux amandes, aux pistaches, terminent ces agapes pantagruéliques... et coûteuses, même en Afrique. (Chiffrez le prix de revient d'un menu pareil à Paris, en songeant seulement qu'il y a au moins 3 ou 4 ragoûts de poulets, et 3 à 5 poulets par ragoût). Je trouve pour ma part que si rien n'est plus charmant que d'accepter l'invitation à dîner que vous adresse de lui-même et gracieusement un ami indigène, rien n'est plus odieux que de voir le sans-gêne et la goinfrerie de certains voyageurs européens qui s'invitent ou se font inviter par curiosité ou par gourmandise. Si ces gens-là savaient le mépris qu'ils éveillent chez leur hôte, j'aime à penser qu'ils sauraient mettre plus de discrétion dans leurs procédés. Au reste jamais ce mépris n'apparaîtra dans l'accueil de ceux qui le ressentiront. Mais pour qui est doué d'un peu de tact, quelle différence

---

(1) Docteur Paul CHATINIÈRES. — *Dans le Grand Atlas marocain*. Paris, Plon, 1919, in-18, p. 126 et 127.

n'y a-t-il pas entre le repas offert (presque par ordre) et le repas où l'on vous a prié parce que l'on vous connaît déjà et que l'on vous considère comme un ami ! Que de délicieuses soirées j'ai passées ainsi à Marrakech, à Safi, à Fez, à Rabat, à El Goléa ! Chers amis lointains, si vous saviez combien je vous trouvais infiniment plus intéressants, plus agréables et d'une « classe », d'un « style » de civilisation infiniment plus élevés que la plupart des « gens du monde » avec qui je dîne à Paris, ou que je coudoie dans les grands restaurants ! Un Chinois me disait un jour : « La France et « la Chine sont deux grands pays parce qu'elles ont su « toutes deux garder en honneur une religion, une poli- « tesse et une cuisine ». Il y a beaucoup de vrai dans ce propos d'après-dîner. Mais s'il est exact, rendons hommage à l'Afrique du Nord qui a su garder elle aussi une religion, une politesse et une cuisine.

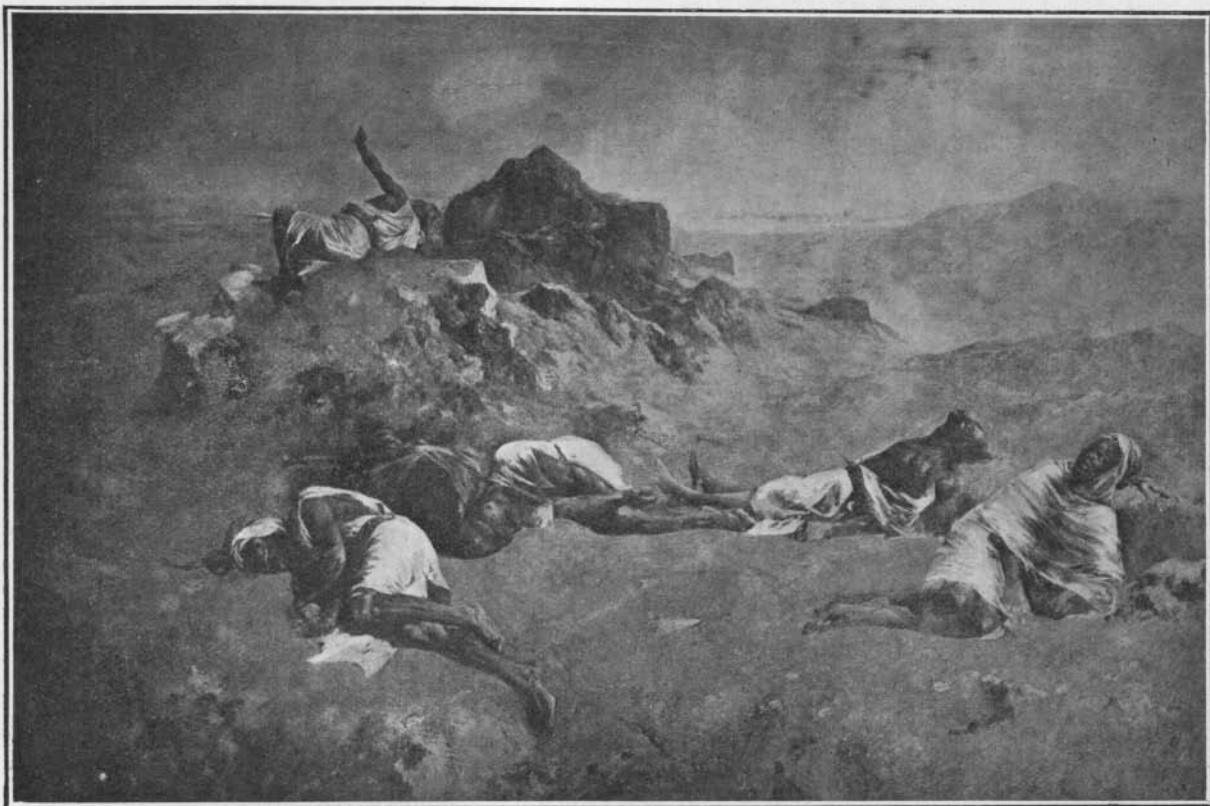
Voici une chanson que cite Jérôme Tharaud (qui « s'y « connaît en cuisine ») et où l'on trouvera la liste de la plupart des plats de la cuisine arabe :

« Louange à Dieu, dit la chanson,  
« qui a créé les doigts pour prendre  
« les bouchées dans le plat  
« et les dents pour déchirer  
« la viande du mouton et du poulet  
« et la langue pour proclamer  
« la douceur du concombre,  
« des raisins et des grenades !  
« Louange à Dieu, parmi les hommes libres,  
« aussi bien que chez les esclaves !  
« Louange à Dieu, qui nous a gratifiés  
« du prince célèbre dans toutes les tribus,  
« notre maître, le glorieux Kouss-kouss,  
« et des crêpes trempées dans l'huile,  
« et des poules farcies d'amandes,  
« et du très adorable vermicelle au beurre,  
« et des beignets au safran et au miel,  
« et de cette pâte feuilletée  
« garnie de fruits et d'épices indiennes,  
« et du ragoût, fils des cendres,  
« et de sa sœur bien-aimée,  
« la sefa aux coings sucrés  
« dans la viande de mouton ! (1) »

---

(1) J.-J. THARAUD. — *Rabat ou les heures marocaines*. Paris, Plon, in-12, p. 178.



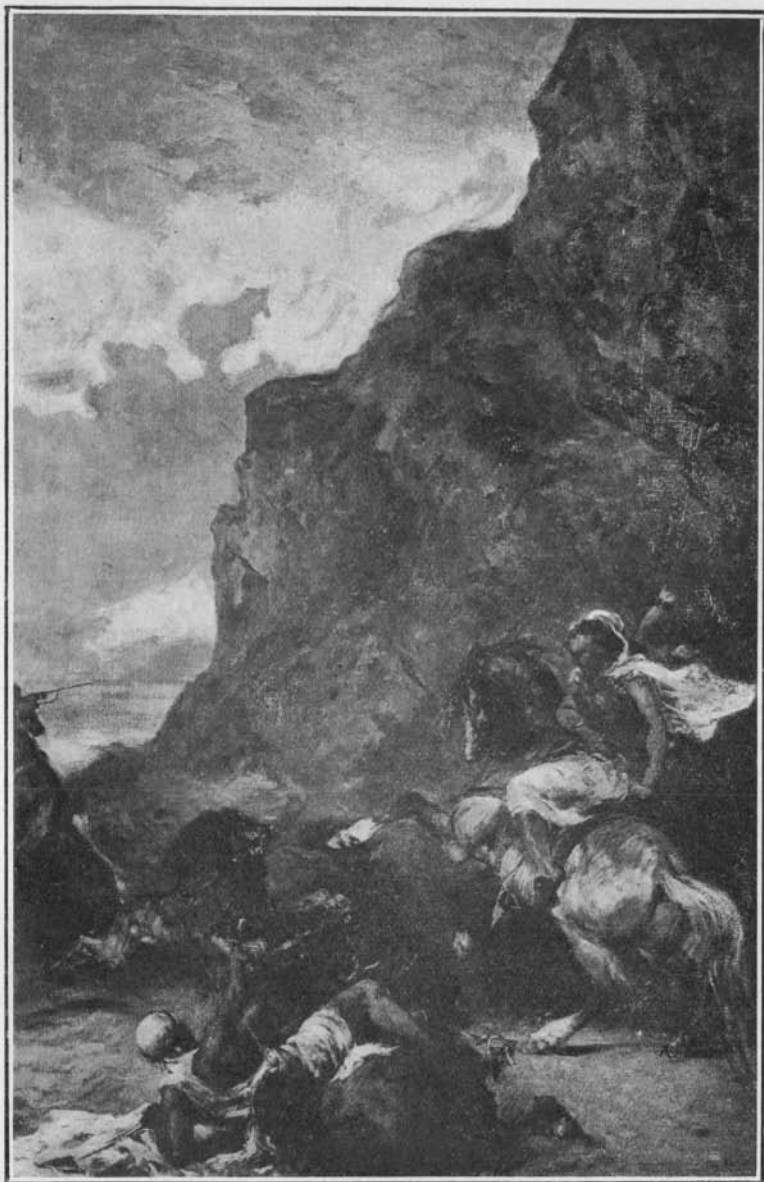


## IX. — La Justice

Après les petits métiers, le commerce, l'agriculture, il était peu de « fonctions sociales » que pussent remplir avant notre venue les indigènes. La Justice, qui chez nous fait vivre tant de gens, est infiniment plus simple en terre d'Islam où la loi religieuse et la loi civile se confondent. Combien pourrions-nous à cet égard envier les Arabes ! Lisez plutôt ce tableau du tribunal du kadi.

« Je suis entré l'autre jour au tribunal du kadi. J'ai vu comment est rendue la justice ; c'est une chose si facile, si intime et si familière, qu'on ne saurait imaginer de formalités plus attrayantes ni plus capables de faire excuser les procès. Le tribunal est situé rue de la Marine, dans la cour de la Mosquée. La même porte mène au prétoire et à l'église, la même enceinte enferme la justice et la religion ; le justiciable et le juge sont de la sorte aussi près que possible de l'œil de Dieu. La cour est dallée et fermée de balustrades à l'extrémité qui donne sur la mer. Au centre et faisant vestibule à la mosquée, parmi des arbustes, des rosiers, de grands bananiers constamment verts, s'élèvent une fontaine et deux pavillons. Le plus petit, le moins fréquenté, appartient au muphti, qui représente la cour d'appel ; l'autre, reconstruit il y a peu d'années, et par les soins de l'administration française, dans un style approximativement arabe, est la Chambre de première instance, occupée par le kadi. L'auvent, très saillant et de forme asiatique, protège un large perron de deux marches, où les clients déposent leurs savates et s'assoient à l'ombre en attendant l'appel de leur cause. Une grande porte ouverte à deux battants permet au public d'assister de l'extérieur au débat, et éclaire en même temps la salle, qui n'a pas d'autre ouverture. Cette salle, petite, carrée, blanchie seulement à la chaux, est disposée et meublée de la manière la plus simple : de chaque côté, une rangée de banquettes appuyées au mur derrière une rangée de tables-bureaux, où se tiennent les scribes ou greffiers, assesseurs du kadi. A l'entrée, un tabouret de bois pour l'huissier ou chaouch ; par terre, des nattes où les clients s'accroupissent.

.....  
« Quatre ou cinq scribes, un huissier armé d'une baguette, un juge à figure belle et douce, qui représente en



FROMENTIN. — Arabes attaqués par un lion dans une gorge de montagnes.

sa personne le conseil, l'autorité, la jurisprudence et la loi : voilà toute la magistrature. Pas d'avoués, ni d'avocats, ni de ministère public ; ni délais, ni procédure à suivre, ni complications, ni lenteurs. On entre avec son adversaire, on s'assied par terre à côté de lui ; chacun à son tour expose son affaire ; le débat contradictoire compose à la fois l'enquête et les plaidoyers. Rien n'est plus sommaire. C'est à peu près la justice de paix, c'est-à-dire la juridiction la plus logique, la plus humaine et la mieux nommée, s'il est vrai que le premier but de la justice doit être de concilier. Si l'accord est impossible, alors le kadi juge, dans sa sagesse et dans sa conscience, comme Salomon. (1) »

## X. — La Chasse

Je n'infligerai pas au lecteur de récit de chasse à la façon de nos jours ; mais pour donner à ce recueil un petit parfum de centenaire romantique et tenter un « à la « manière de... Delacroix ! », je prendrai, dans les souvenirs si vivants de Léon Roches, le tableau d'une chasse au lion où il assista pendant les premiers temps de son séjour auprès d'Abd el Kader. Il n'y a plus guère hélas ! de lions en Algérie. Il en reste encore quelques-uns dans l'Atlas. Dernièrement un avion en photographiait un dans une gorge sauvage où il avançait magnifiquement, comme un grand seigneur qui foule la terre dont il sait qu'il sera dépossédé :

« Dès que le jour commença à poindre, nous montâmes à cheval. Je comptai environ deux cents cavaliers, qui étaient précédés par un nombre égal de fantassins, la plupart armés de fusils ; les autres tenant les chiens en laisse.

« Le chef de la chasse était l'agha de Djendal, El Hadj Bou Aalêm ben Cherifa, le cavalier et le chasseur le plus renommé du Chélif. Il ordonna aux traqueurs de lâcher les chiens de piste, qui sont d'une race très petite et qui, seuls de tous les animaux, n'ont pas peur du lion, sans

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, 11-18, p. 91-92 et 94.

doute parce que celui-ci les méprise à cause de leur taille exigüe. — Ils ne donnent jamais de la voix en suivant la piste, mais dès qu'ils aperçoivent le lion, ils poussent un petit aboïement aigu, auquel les traqueurs ne se trompent pas. La tradition dit qu'ils doivent alors prononcer d'une voix tranquille : « Le lion n'est pas là ». « Le lion qui com-  
« prend, disent les Arabes, qu'il n'a pas été aperçu et  
« que pourtant une attaque est dirigée contre lui, quitte sa  
« tanière et cherche à se cacher, en se fauflant derrière  
« les massifs de lentisque ». Car, il ne faut pas l'oublier, le lion a peur de l'homme.

« Au bout d'une heure de quête par les traqueurs et leurs roquets, pendant laquelle le plus grand silence régnait parmi les chasseurs, nous entendîmes deux petits cris aigus, poussés à quelque distance l'un de l'autre. Deux animaux étaient donc signalés. La tanière du lion était creusée dans un rocher abrupt. Les cavaliers, sur l'ordre de l'agha, formèrent un grand arc de cercle, dont les deux extrémités aboutissaient à la base de la colline à laquelle était adossée la tanière du lion.

« Le terrain compris entre elle et la ligne de cavaliers était légèrement incliné vers la plaine.

« Les fantassins armés formèrent en même temps un cercle plus étroit parallèle à celui des cavaliers. J'étais placé au centre à côté de Sidi Lantseri. Nous pûmes apercevoir distinctement le lion qui se dérobait entre les maquis. Le cercle se resserrait. Deux ou trois coups de feu retentirent, nous vîmes alors le noble animal s'élancer en quelques bonds sur une large clairière, se coucher à plat ventre, appuyer son énorme tête sur ses deux nattes de devant et se frapper les flancs de sa queue avec une telle force, que nous entendions résonner les coups.

« La fusillade crépita; les chasseurs étaient ou bien émotionnés, ou bien maladroits, car le lion se contentait de secouer les oreilles, tandis que les balles soulevaient la terre autour de lui, le cercle se rétrécissait de plus en plus, le lion fit d'un coup trois énormes bonds et deux hommes tombèrent.

« Il se coucha de nouveau, fit encore trois bonds, et trois hommes furent renversés; puis il força le cercle des fantassins, arriva aux cavaliers qui prirent la fuite à son approche et s'élança dans la plaine; mais il était blessé et ne tarda pas à être achevé par des cavaliers plus hardis qui le poursuivirent.

« A peu près en même temps, la lionne forçait le cercle des fantassins dans notre direction. Je voulais suivre les cavaliers qui se mirent à sa poursuite, mais Sidi Lantseri saisit les rênes de mon cheval et me retint auprès de lui. Un des cavaliers fut renversé ainsi que son cheval par la lionne qui atteignit les maquis voisins et disparut. Les deux lionceaux âgés de quatre mois avaient été tués. (1) »

\*  
\*\*

Avec beaucoup moins de monde, il est possible d'organiser au Sahara une chasse fort palpitante. Il suffit, comme le raconte Maupassant, d'enfermer dans une caisse à savon un ourane (lézard) et une léfaa (vipère des sables) :

« Le combat de ces deux animaux est d'ailleurs plein d'intérêt. Il a lieu généralement dans une vieille caisse à savon. On y dépose le lézard qui se met à courir avec une singulière vitesse, cherchant à fuir; mais, dès qu'on a vidé dans la boîte le petit sac contenant la vipère, il devient immobile. Son œil seul remue très vite. Puis il fait quelques pas rapides, comme s'il glissait, pour se rapprocher de l'ennemi, et il attend. La léfaa, de son côté, considère le lézard, sent le danger et se prépare à la bataille; puis, d'une détente elle se jette sur lui. Mais il est déjà loin, filant comme une flèche, à peine visible dans sa course. Il attaque à son tour, revenu d'une lancée avec une surprenante rapidité. La léfaa s'est retournée, et tend vers lui sa petite gueule ouverte, prête à mordre de sa morsure foudroyante. Mais il a passé, frôlant le reptile qu'il regarde de nouveau, hors d'atteinte, de l'autre bout de la caisse.

« Et cela dure un quart d'heure, vingt minutes, parfois davantage. La léfaa, exaspérée, se fâche, rampe vers l'ourane qui fuit sans cesse, plus souple que le regard, revient, tourne, s'arrête, repart, épuise et affole son redoutable adversaire. Puis soudain, ayant choisi l'instant, il file dessus si vite qu'on aperçoit seulement la vipère convulsée, étranglée par la forte mâchoire triangulaire du lézard qui l'a saisie par le cou, derrière les oreilles, juste à la place où la prennent les Arabes. (2) »

---

(1) LÉON ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris. Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, in-18, p. 59 à 61.

(2) MAUPASSANT. — *Au Soleil*. Paris, Cosnard, 1928, in-8°, p. 120, 121 et 122.



DELACROIX. — Fantasia arabe.

## XI. — La Fantasia

Le grand sport arabe, celui qui réunit à la fois les attraits de l'équitation, de la chasse et de la guerre, c'est la fantasia. Nul n'a su la dépeindre mieux que Fromentin dans les pages suivantes :

« Le premier départ fut magnifique; douze ou quinze cavaliers s'élançaient en ligne. C'étaient des hommes et des chevaux d'élite. Les chevaux avaient leurs harnais de parade; les hommes étaient en tenue de fête, c'est-à-dire en tenue de combat : culottes flottantes, haïks roulés en écharpes, ceinturons garnis de cartouches et bouclés très haut sur des gilets sans manches, de couleur éclatante. Partis ensemble ils arrivaient de front, chose assez rare pour des Arabes, serrés botte à botte, étrier contre étrier, droits sur la selle, les bras tendus, la bride au vent, poussant de grands cris, faisant de grands gestes, mais dans un aplomb si parfait, que la plupart portaient leurs fusils posés en équilibre sur leur coiffure en forme de turban, et de leurs deux mains libres manœuvraient soit des pistolets, soit des sabres. A dix pas de nous, et par un mouvement qui ne peut se décrire, tous les fusils voltigèrent au-dessus des têtes; une seconde après, chaque homme était immobile et nous tenait en joue. Le soleil étincela sur des armes, sur des baudriers, sur des orfèvreries; on vit, dans un miroitement rapide, briller des étoffes, des selles brodées, des étriers et des brides d'or; ils passèrent comme la foudre, en faisant une décharge générale qui nous couvrit de poudre et les enveloppa de fumée blanche. Les femmes applaudirent. Un second peloton les suivait de si près, que les fumées des armes se confondirent, et que la seconde décharge répéta la première, comme un écho presque instantané. Un troisième accourait sur leurs traces, dans un nouveau tourbillon de poussière, et tous les fusils abattus vers la terre. Il était conduit par le nègre Kaddour, un cavalier accompli, célèbre dans la plaine où sa jument grise a fait des miracles. Cette jument est un petit animal efflanqué, très souple et fluët, couleur de souris, complètement rasé, sans crinière et dont la queue tondue ressemble au fouet des chiens courants. Des argenteries fanées, des grelots, des amulettes, une multitude de chaînettes pendantes, la décoraient d'une sorte de parure originale pleine de bruissements et d'étincelles. Kaddour était en veste écarlate, en pantalon de couleur pourpre. Il portait deux fusils, l'un sur la tête,



l'autre dans la main gauche; dans la droite il avait un pistolet dont il fit feu; puis il fit feu de ses deux fusils, l'un après l'autre, en les changeant de main, les lança comme un jongleur fait de deux cannes, et disparut étendu sur le cou de sa bête, son menton touchant la crinière.

« La mousqueterie ne cessa plus. Coup sur coup, sans relâche, des cavaliers se succédèrent à travers un rideau de poussière et de poudre enflammée, et les femmes, qui continuèrent de battre des mains et de pousser des glapissements bizarres, purent respirer pendant une heure l'ardente atmosphère d'un champ de bataille. Imagine ce qui ne pourra jamais revivre dans ces notes, où la forme est froide, où la phrase est lente; imagine ce qu'il y a de plus impétueux dans le désordre, de plus insaisissable dans la vitesse, de plus rayonnant dans des couleurs crues frappées de soleil. Figure-toi le scintillement des armes. le pétilllement de la lumière sur tous ces groupes en mouvement, les haïks dénoués par la course, les frissonnements du vent dans les étoffes, l'éclat, fugitif comme l'éclair, de tant de choses brillantes, des rouges vifs, des orangés pareils à du feu, des blancs froids qu'inondaient les gris du ciel; les selles de velours, les selles d'or, les pompons aux têtieres des chevaux, les œillères criblées de broderies, les plastrons, les brides, les mors trempés de sueur ou ruisselants d'écume. Ajoute à ce luxe de visions, fait pour les yeux, le tumulte encore plus étourdissant de ce qu'on entend : les cris des coureurs, les clameurs des femmes, le tapage de la poudre, le terrible galop des chevaux lancés à toute volée, le tintement, le cliquetis de mille et mille choses sonores. Donne à la scène son vrai cadre que tu connais. calme et blond, seulement un peu voilé par des poussières, et peut-être entreverras-tu, dans le pêle-mêle d'une action joyeuse comme une fête, enivrante en effet comme la guerre, le spectacle éblouissant qu'on appelle une fantasia arabe. (1) »

## XII. — La Guerre (le baroud)

La plus belle fantasia était celle que le cavalier arabe exécutait avec des fusils chargés à balles. C'était le baroud. C'était le combat tel qu'il l'a si longtemps soutenu contre les spahis de Yusuf et les chasseurs d'Afrique de Morris. Ce combat avait l'élégance d'un sport, la grâce et l'aisance

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 265 à 268.

d'un jeu... où la mort servait de mise. Il avait autrement de noblesse et supposait une autre valeur personnelle chez les combattants que la guerre à l'allemande avec un masque à gaz sur le visage et un flammenwerfer à la main.

« C'est un spectacle toujours pareil et toujours assez passionnant, ces engagements de harka. On dirait un ballet guerrier, une figure de carrousel. Les deux partis sont face à face. L'un d'eux s'élançait ventre à terre, derrière ses porte-étendards, décharge ses fusils, tourne bride, et toujours à fond de train s'enfuit, ses drapeaux déployés. Alors, l'autre parti de s'élançait à son tour, lui aussi bride abattue. Il tire, fait une volte rapide, puis revient à toute allure sur ses pas, poursuivi par son adversaire qui a rechargé ses armes, galope, lâche son coup de feu et se dérobe à nouveau. Et cela indéfiniment, comme dans une fantasia, où le risque de la mort ne fait qu'ajouter au plaisir. (1) »

---

### XIII. — La Mort

Un proverbe arabe dit : L'amour dure sept secondes, la fantasia sept minutes, et la misère toute la vie. Après avoir aimé, avoir brillé à la chasse ou dans les combats, après avoir gagné sa vie par un labeur ou un autre, le plus souvent après avoir vécu pauvrement dans un pays où les meskines (les pauvres) sont plus nombreux que les riches, la destinée conduit l'Arabe, au chant d'un iman et de ses amis (ces mélodées funéraires sont souvent très belles), à la petite tombe où il est basculé d'une civière, dans son linceul. Du haut de la tour des Oudayas, à Rabat, qui domine le plus émouvant des cimetières musulmans, celui près duquel la mer se lamente à jamais, celui que recouvre, comme d'un tapis de velours vert usé, une herbe folle toute pâlie de sel, ou à Tlemcen sous de hautes allées de cyprès noirs, j'ai vu des enterrements de pauvres gens. Certes dans nos églises, avec nos déchirantes liturgies et la grandeur des prières latines, la mort est enveloppée, drapée de grandeur et de respect. Mais que dire de ces convois à travers nos villes trépidentes dont la fièvre

---

(1) Jérôme et Jean THARAUD. — *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*. Paris, Plon, 1920, in-16, p. 257 et 258.

supporte mal, avec une indifférence polie mais impatiente, le lent passage ! Que dire de ces prétendus amis, vêtus de noir, mais qui parlent de leurs affaires, de leurs pauvres petites préoccupations de vivants, en suivant un cercueil ! Comme je comprends la volonté de Dinet de reposer à Bou Saada, loin de cette terre parisienne où ne plane jamais le silence et où les pauvres morts n'ont pas pour être bercés dans leur sommeil les vagues de l'Océan, comme à Rabat, ou comme à Tlemcen le chant des oiseaux qui viennent boire sur leur tombe, après avoir chanté la vie dans la lumière d'un matin parfumé d'iris !

« Les tombes arabes sont très simples, même les plus opulentes, et se ressemblent toutes, ce qui, philosophiquement, est d'un grand goût. C'est un bloc en maçonnerie, d'un carré long, peu élevé au-dessus du sol, portant à ses deux extrémités soit un turban grossièrement sculpté sur un petit fût de colonne, et rappelant assez exactement la forme d'un champignon de couche sur sa tige, soit un morceau d'ardoise triangulaire posé debout comme le style d'un méridien. La dalle de pierre ou de marbre est couverte de quelques inscriptions arabes : noms du mort et préceptes du Coran. Quelquefois cette dalle est taillée en forme d'auge et remplie de terre végétale. On y voit alors un peu de gazon et quelques fleurs, soit qu'on les y ait plantées, soit que le vent lui-même en ait apporté les semences. Quelquefois encore on prend soin de creuser aux deux extrémités de la pierre deux petits trous, en forme de coupe ou de godet, où la pluie se dépose et fait un réservoir d'eau.

« D'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. Je n'ai pas vu d'oiseau voler vers ces tombes arides, ni boire aux coupes tariées ; mais je pense au Dernier Abencerrage chaque fois à peu près que j'entre dans le cimetière de Sid-Abd-el-Kader. (1) »

Dans les pays musulmans les cimetières deviennent le vendredi le lieu de réunion des femmes. Cette coutume est générale en Afrique du Nord, tout comme à Stamboul dans les cimetières que Loti a décrits :

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 68 et 69.

« Il y a un jour par semaine, ce doit être le vendredi, où, sous prétexte de rendre hommage aux morts, les femmes d'Alger se font conduire en foule au cimetière, à peu près comme à Constantinople on se réunit aux Eaux-Douces. C'est tout simplement un rendez-vous de plaisir, une partie de campagne autorisée par les maris pour celles qui sont mariées, et j'ai des raisons de croire que c'est le plus petit nombre. D'ailleurs ce rendez-vous se renouvelle à peu près tous les jours, et il est rare que, dans l'après-midi, le champ de Sid-Abd-el-Kader ne soit pas égayé, autant qu'il peut l'être, par les conversations et les rires. On fait plus que d'y converser; on y mange. on s'installe sur les tombes; on y étend des haïks en guise de nappe; la pierre tumulaire sert à la fois de siège et de table à manger, et l'on s'y régale, par petits groupes, de pâtisserie et d'œufs au sucre et au safran. Les grands voiles, qui sont de trop quand nul indiscret ne se montre dans le voisinage, flottent suspendus aux cactus; on laisse voir les toilettes de dessous fort brillantes, quelques-unes splendides, car c'est une occasion de vider ses coffres, de faire faste de ses parures, de se couvrir de bijoux, de s'en mettre au cou, aux bras, aux doigts, aux pieds, au corsage, à la ceinture, à la tête, de se peindre avec des couleurs plus vives les sourcils et le bord des yeux, et de s'inonder des odeurs les plus violentes. Qui pourrait dire, mon ami, ce qui se passe alors pendant ces quelques heures d'indépendance entre toutes ces femmes échappées aux sévérités du logis fermé? Qui sait ce qu'elles racontent de médisances, d'histoires de quartier, de commérages, d'indiscrétions domestiques, d'intrigues et de petits complots? Plus libres ici qu'elles ne le sont au bain, elles n'ont pour confidents et pour témoins que des gens fort discrets, ceux qui dorment sous leurs pieds. J'assiste assez souvent à ce spectacle d'un peu loin, caché dans un observatoire ombreux que j'ai choisi exprès. Je vois tout, mais n'entends rien qu'un chuchotement général mêlé de notes gutturales ou suraiguës, une sorte de ramage comparable à celui d'une grande troupe d'oiseaux bavards. Les rangs s'éclaircissent à mesure que le soir approche. Des omnibus qui stationnent à peu de distance du cimetière, comme nos fiacres à la porte des lieux de plaisir, emportent par charretées ces dévotes mondaines vers Alger. Et les morts n'ont de repos que lorsque la nuit est de nouveau descendue sur eux. (1) »

---

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, éd. 1925, in-18, p. 70 et 71.

## CHAPITRE III

---

# LA VIE INTELLECTUELLE ET MORALE

---

### I. — La Religion

Ce qui domine la vie des indigènes de notre Afrique du Nord, c'est la religion. Il est difficile de donner en quelques pages un aperçu de cette religion et de ses prescriptions principales. Léon Roches nous semble y être parvenu dans le passage que l'on va lire :

« Le Coran prescrit aux musulmans cinq prières par jour.

« Mais avant d'aller plus loin, il importe de donner quelques explications sur le Coran au sujet duquel, dans le monde, j'ai entendu souvent émettre des opinions assez fausses. Ces explications sont du reste nécessaires pour l'intelligence des faits que j'aurai à raconter, car la constitution musulmane repose entièrement sur le Coran et ses prescriptions.

« Coran signifie le livre par excellence. Ce n'est point la parole du Mohammed (1), c'est la parole de Dieu reçue miraculeusement par Mohammed et recueillie et écrite par lui et les premiers sectateurs lettrés de sa religion.

« Quand un musulman cite un passage du Coran, il commence par ces mots : Dieu a dit; quand il cite un passage des Hadith (2), il dit : Le prophète a dit : « Les paroles de ce dernier sont des préceptes. La parole de Dieu est une loi immuable. »

---

(1) Il est bien entendu que j'exprime ici les croyances musulmanes.

(2) Recueil des préceptes de Mohammed.

« C'est le code religieux et le code civil, car la loi religieuse est en même temps la loi civile. On comprend dès lors que le Coran soit le prototype de la langue arabe, puisqu'aucun de ses mots ne peut subir la moindre altération. Un défaut même de prononciation, quand on récite le Coran, est considéré comme impiété.

« Je disais donc que le Coran prescrit cinq prières obligatoires par jour (1).

« Le Coran ordonne également les ablutions, car la prière n'est valable que si l'on est en état de pureté.

« La description des ablutions et l'énumération des cas où elles deviennent obligatoires nécessiteraient des détails dans lesquels je crois qu'il est au moins inutile d'entrer.

« Dans le pays où il n'y a pas d'eau, le Coran permet aux croyants de remplacer les ablutions par l'imposition des mains sur la terre.

« Je fais donc mes ablutions et mes prières avec la plus scrupuleuse exactitude, car je m'aperçois que je suis constamment épié. Voici comment un musulman doit prier :

« Après avoir fait ses ablutions, il choisit une place qui ne soit souillée par aucun corps impur, soit dans la tente, soit en plein air. Il tourne sa face vers la Kaâba (maison d'Abraham située dans le temple de la Mecque); il élève ses deux mains ouvertes à la hauteur de son front et dit : « Dieu est grand. Il n'y a de Dieu que Dieu, et « Mohammed est son prophète » (2), puis il récite un verset du Coran, se prosterne à genoux, frappe la terre de son front, se relève dans sa première posture, redit encore « Dieu est grand », et ainsi trois fois de suite en changeant à chaque fois le verset du Coran.

« Quand la prière se fait en commun, soit dans la mosquée, soit en plein air, les paroles sacrées sont récitées par l'iman (3) et les assistants se contentent de faire les genuflexions, etc., en répondant chaque fois et tous en chœur : Allah ou Ekbar (Dieu est le plus grand).

« Le vendredi, la prière du D'hour doit être faite en commun, et dans une mosquée, s'il en existe dans les

---

(1) La prière El Fedjr, aurore. — La prière El D'hour, une heure après-midi. — La prière Elaâsser, à égale distance du D'hour et du Moghreb — La prière El Moghreb, coucher du soleil. — La prière El Acha, soit deux heures et demie après le coucher du soleil.

(2) La illa ill'Allah, Mohammed rassoul Allah! Allah Ekbar

(3) Qui se tient devant, parce que l'officiant se tient en avant de ceux qui prient.



DINET. — Arabes en prière

environs. Après cette prière, l'iman, nommé dans ce cas khâtib (1) (prédicateur), fait un sermon.

« Pendant l'heure de la prière du D'hour, le vendredi, tout travail doit être interrompu, et dans les villes, toutes les boutiques et les lieux publics doivent être fermés.

« Pour la première fois j'ai fait le Ramadan (2). Ce carême des musulmans est bien plus rigoureux que celui des chrétiens, lorsqu'on l'observe en se conformant à l'esprit du Coran.

« On doit jeûner depuis l'heure où l'on peut distinguer un fil noir d'un fil blanc jusqu'au coucher du soleil. Le jeûne ne consiste pas seulement à se priver d'aliments, il est défendu de boire, de priser, de fumer; d'aspirer des odeurs et d'avoir commerce avec les femmes pendant cet intervalle.

« Au moment où le soleil se couche, les musulmans les moins fervents se livrent immédiatement à la satisfaction du besoin le plus impérieux. Les uns mangent, les autres fument, d'autres prisent. Le musulman pieux doit avaler une seule gorgée d'eau, pour rompre le jeûne, puis faire la prière du Moghreb. Il ne mange qu'après avoir achevé sa prière, qu'il doit faire autant que possible en commun.

« Comme partout, les gens riches trouvent moyen d'adoucir les règles les plus austères. Ainsi, les musulmans aisés font du jour la nuit et de la nuit le jour. Le carême qui doit être un temps de pénitence et de repentir est, pour une partie des musulmans, une époque de bonne chère et de réjouissances. La nuit se passe en festins; ils prolongent leur réunion jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux heures de nuit, alors on sert le Sohor (nom du dernier repas de nuit) et au moment où l'aurore répand ses premières clartés, ils se rincent la bouche, font leurs ablutions, leurs prières du matin, et vont se coucher pour ne se lever qu'après-midi. Les pauvres, au contraire, qui doivent travailler pour vivre et qui n'ont pas de quoi acheter une nourriture substantielle, font le Ramadan dans toute sa rigueur. Ceux qui ont l'habitude de fumer ou de priser, souffrent plus de la privation du tabac que de celle de la nourriture; pour moi qui n'avais aucune de ces habitudes, je supportais le Ramadan sans la moindre difficulté. Il faut ajouter que je menais la vie des riches.

---

(1) De Khotoba, discours.

(2) De la racine arabe; il a brûlé, qui brûle (sous-entendu les entrailles). D'autres prétendent que Ramadan est le nom du premier homme qui a jeûné.



« Comme l'année lunaire qui sert à compter l'ère musulmane a onze jours de moins que l'année solaire, il en résulte que, pendant une révolution de trente trois ans, tous les mois de l'année lunaire parcourent successivement les différentes saisons de l'année solaire. Le Ramadan arrive donc également à toutes les époques de l'année : en été, il est intolérable à cause de la soif; aussi est-il permis aux moissonneurs et aux voyageurs de ne pas observer le Ramadan, mais alors ils doivent, dans le cours de l'année, jeûner le nombre de jours pendant lesquels ils n'ont pas satisfait au jeûne du Ramadan. C'est une dette sacrée. Le mois de Ramadan est consacré à la préparation des fidèles pour les fêtes de Pâques nommées (1) Aïl el Sghair, la petite fête, et (2) Aïl el Kebir, la grande fête. On doit oublier toutes les injures qu'on a reçues et se réconcilier avec tous ses ennemis; toute guerre entre tribus cesse pendant ce mois sacré. (3) »

Cette religion nous paraît s'être incarnée dans un homme, Abd el Kader. Voici le portrait qu'a tracé de lui Léon Roches qui vécut longtemps près de lui et fut son ami jusqu'au jour où cette amitié l'eût contraint de porter les armes contre la France :

« Son teint blanc a une pâleur mate; son front est large et élevé. Des sourcils noirs, fins et bien arqués surmontent les grands yeux bleus qui m'ont fasciné. Son nez est fin et légèrement aquilin, ses lèvres minces sans être pincées; sa barbe noire et soyeuse encadre légèrement l'ovale de sa figure expressive. Un petit cuchem (4) entre les deux sourcils fait ressortir la pureté du front. Sa main, maigre et petite, est remarquablement blanche, des veines bleues la sillonnent; ses doigts longs et effilés sont terminés par des ongles roses parfaitement taillés; son pied, sur lequel il appuie presque toujours une de ses mains, ne leur cède ni en blancheur ni en distinction.

« Sa taille n'excède pas cinq pieds et quelques lignes, mais son système musculaire indique une grande vigueur. Quelques tours d'une petite corde en poils de chameau fixent autour de sa tête un haïk de laine fine et blanche; une chemise en coton et par-dessus une chemise de laine

(1) Beyram en turc.

(2) Courbon Beyram.

(3) LÉON ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>o</sup>, 1904, in-18, p. 45 à 49.

(4) Tatouage.

de même couleur, le haïk, qui après avoir fait le tour de la tête enveloppe le corps, et un burnous blanc recouvert d'un burnous brun, voilà tout son costume. Il tient toujours un petit chapelet noir dans sa main droite. Il l'égrène avec rapidité et lorsqu'il écoute, sa bouche prononce encore les paroles consacrées à ce genre de prière.

« Si un artiste voulait peindre un de ces moines inspirés du moyen-âge que leur ferveur entraînait sous l'étendard de la croix, il ne pourrait, il me semble, choisir un plus beau modèle qu'Abd el Kader.

« Un mélange d'énergie guerrière et d'ascétisme répand sur sa physionomie un charme indéfinissable.

« Sa physionomie est on ne peut plus mobile, et malgré l'empire qu'il exerce sur lui-même, elle reflète les sensations qui agitent son esprit ou son cœur.

« Quand il prie, c'est un ascète.

« Quand il commande, c'est un souverain. Quand il parle guerre, ses traits s'illuminent; c'est un soldat.

« La conversation tombe-t-elle sur les infidèles que sa religion lui ordonne de haïr? C'est un de nos féroces capitaines du temps des croisades ou des guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle.

« Quand il cause avec ses amis, en dehors des questions d'Etat ou de religion, sa gaîté est franche et communicative. Il a même un penchant à la moquerie.

« Il ne parle jamais de son père Sidi Mahhi ed Din sans que ses beaux yeux se mouillent de larmes. Il adore sa mère, pour laquelle il professe le plus profond respect.

« Contrairement aux usages des Arabes, il n'a qu'une femme (sa cousine germaine, sœur des Ouled Sidi Bou Taleb), dont il a une fille âgée de quatre ans.

« Il a quatre frères, dont l'aîné Sidi Mohammed Saïd, a succédé à Sidi Mahhi ed Din, comme chef religieux de la zaouia de Guiatn'a des Hachem-Gheris, près Mascara, berceau de famille.

« La fortune personnelle d'Abd el Kader se compose de l'espace de terre que peuvent labourer dans une saison deux paires de bœufs. Il a un troupeau de moutons dont la chair sert aux hôtes qui viennent demander l'hospitalité à sa tente et dont la laine suffit pour tisser ses vêtements et ceux de sa famille, burnous, haïk, aâbêia. Il possède en outre quelques vaches qui lui fournissent le lait et le beurre nécessaires à ses hôtes et sa consommation; quelques chèvres et quelques chameaux.

« Sa mère, qui vit avec lui, sa femme et les femmes de ses serviteurs intimes qui composent sa maison particulière, tissent elles-mêmes ses vêtements.

« Il se nourrit donc, même quand il est en tournée ou en campagne, de ses produits personnels.

« Il s'intitule inspecteur de la chambre du trésor. Il en est le gardien le plus économe et le plus vigilant. Il n'y puise jamais pour ses besoins personnels, excepté pour l'achat de ses chevaux et de ses armes, suivant les strictes prescriptions du Prophète.

« Il est inutile de dire qu'Abd el Kader fait ses prières aux heures indiquées par le Coran. A propos de la prière, je l'ai entendu émettre l'aphorisme suivant :

« Le chrétien est très inférieur à un musulman.

« Le juif est pire qu'un chrétien.

« L'idolâtre est pire qu'un juif.

« Le porc est pire qu'un idolâtre.

« Eh bien ! l'homme qui ne prie pas, à quelque religion qu'il appartienne, est pire qu'un porc ».

Il s'exprimait ainsi à propos des Arabes qui, pour la plupart, négligent de faire les prières prescrites par le Coran.

« Quand le temps le permet, Abd el Kader prie hors de sa tente sur un emplacement nettoyé à cet effet — et ceux qui veulent participer à la prière en commun, qui est plus agréable à Dieu, viennent se placer derrière lui.

« Ces hommes au costume ample et majestueux, rangés sur plusieurs lignes, répétant par intervalles d'une voix grave les répons : Dieu est grand ? — Il n'y a de Dieu que Dieu ! Mohammed est prophète de Dieu ! se prosternant tous ensemble, touchant la terre de leurs fronts et se relevant en élevant les bras vers le ciel, tandis que l'émir récite des versets du Coran : tout cet ensemble offre un spectacle saisissant et solennel.

« Là ne se bornent point les exercices religieux d'Abd el Kader. Il se livre à des méditations entre chaque prière, égrène constamment son chapelet et fait chaque jour, dans sa tente ou à la mosquée quand il se trouve (par hasard) dans une ville, une conférence sur l'unité de Dieu. Il passe pour être un des théologiens les plus érudits de l'époque.

« Il jeûne au moins une fois par semaine, et quel jeûne ! Depuis deux heures avant l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il ne mange, ni ne boit, ni même ne respire aucun parfum. Je ne sais si j'ai dit qu'il proscriit l'usage du tabac à fumer et tolère à peine le tabac à priser.

« Il s'accorde rarement les douceurs du café. Dès qu'il voit qu'il serait disposé à en prendre l'habitude, il s'en prive pendant plusieurs jours.

« Ses repas sont pris avec une extrême promptitude. Il a proscrit toute espèce de raffinements. Du couscoussou, de la viande bouillie et rôtie, des galettes au beurre et quelques légumes ou fruits de la saison. Pour boisson du l'ben (petit-lait aigre) ou de l'eau. (1) »

Il importe de rappeler ici le grand principe dont la déclaration (la fettoua) fut obtenue par le même Léon Roches, à Kairouan, le 20 août 1841, des plus savants docteurs de l'Afrique du Nord, les ulemas et makkaden de la Zaouïa de Tedjini. C'est en vertu de ce texte que tout bon musulman est autorisé par sa conscience et sa religion à collaborer avec nous :

« Quand un peuple musulman, dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et, quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes, et leurs filles seront respectées. (2) »

D'ailleurs, l'observation de cette autorisation fut aisée. Tout Arabe qui avait combattu contre nous, était obligé de reconnaître que nous avons conduit la guerre avec humanité. Voici à ce sujet un témoignage probant (3) :

« Nos soldats tuent uniquement les Arabes qui font usage de leurs armes; ils se contentent d'entourer et de chasser devant eux les hommes inoffensifs, les femmes, les enfants et les troupeaux, qu'ils sont même souvent obligés de défendre contre nos goums (4), beaucoup moins humains que nous à l'égard de leurs compatriotes. Tu verrais avec

---

(1) LÉON ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, in-18, p. 66-67, 112 à 114.

(2) LÉON ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, in-18, p. 241.

(3) Extrait d'une lettre écrite par Léon Roches à un de ses parents le 20 janvier 1844, sur les actes prétendus inhumains exercés par nos troupes au cours des razzias.

(4) Cavaliers arabes auxiliaires.

quels égards nos braves soldats conduisent ces malheureux, et avec quelle sollicitude surtout ils s'occupent des enfants ! Combien en avons-nous vu prendre dans leurs bras ces pauvres petits êtres affolés de terreur et parvenir à les calmer, comme aurait pu le faire la mère la plus tendre !

« Quand le triste convoi d'une ghazia arrive à notre campement, le maréchal lui-même veille à ce que femmes et enfants soient installés sous des tentes requises à cet effet. Des factionnaires empêchent qu'aucun homme ne s'en approche, à l'exception des docteurs chargés de les visiter et de désigner les malades. En outre des vivres, on met à leur disposition, pour les petits enfants, les chèvres ou vaches laitières choisies dans les troupeaux ghaziés.

« Ces troupeaux eux-mêmes sont l'objet de la préoccupation du maréchal. On reconnaît bien l'agriculteur dans la tendresse qu'il porte au bétail !

« Ah ! je t'assure que les jours de ghazia, ses officiers et surtout son interprète sont soumis à de rudes corvées ! mais comment nous plaindre, quand lui-même nous donne l'exemple ? Nous ne pouvons prendre ni repos, ni nourriture avant que tous nos prisonniers, hommes, femmes et enfants, soient installés et aient reçu leurs vivres, et avant que les troupeaux ne soient parqués après avoir bu. Oui, mon cher ami, nous devons nous assurer qu'ils ont bu, et ne va pas te figurer qu'il nous suffise de transmettre l'ordre que le maréchal nous a donné.

.....  
« Je t'en supplie, mon cher ami, ne crois plus aux récits de certains journaux et aux tirades de certains philanthropes s'apitoyant sur le sort des Arabes victimes des cruautés de notre maréchal et de son armée. Certes, et je te l'ai dit maintes fois, ces Arabes sont souvent dignes de pitié, exposés qu'ils sont, en même temps, à nos attaques et à celles d'Abd el Kader. C'est pourtant dans leur bouche que je trouve la plus complète réfutation des accusations portées contre l'armée d'Afrique. Que de fois m'ont-ils dit :

« Nous trouvons auprès des chrétiens générosité et « clémence, tandis que nos frères les musulmans nous « ruinent et nous écrasent sans pitié. (1) »

Nous ne voudrions pas quitter cette grande figure de Bugeaud sans citer en passant un texte qui nous donne l'origine de cette tradition sur la « casquette du Père Bugeaud »,

---

(1) Léon ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904. in 18. p. 449. 450 et 451.

qui est à l'heure actuelle inséparable de sa popularité. Ce texte est confirmé par le Maréchal Canrobert, dans ses *Souvenirs d'un siècle*, publiés par Germain Bapst (Paris, Plon, 1899, in-12°, T. I., p. 40) :

« Dans une de ces surprises de nuit, plus sérieuse que les autres, le maréchal, qui, contre son habitude, s'était déshabillé pour se coucher dans son petit lit de camp, fut réveillé par une vive fusillade ; il ne prend que le temps d'enfiler ses bottes, et, en chemise, coiffé de son bonnet de coton, il s'élançait vers la partie du camp attaquée, rétablit l'ordre légèrement troublé par la panique de quelques soldats à moitié endormis, de sa voix de stentor fait cesser le feu, et veut marcher en tête du bataillon qu'il a organisé pour fondre à la baïonnette sur les assaillants.

« Nous eûmes toutes les peines du monde à l'arrêter. Quelques minutes après, notre bataillon revenait avec des armes et des prisonniers.

« C'est depuis ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, que les soldats, en souvenir du casque à mèche, chantent sur l'air de la marche des zouaves : « As-tu vu la casquette ? (1) »

On a souvent dit qu'une des grandes forces de la religion musulmane était l'acquiescement à la volonté de Dieu. Que l'on appelle ce sentiment fatalisme ou résignation, il nous paraît mieux valoir que l'esprit de révolte contre le destin. Il est exprimé de façon émouvante dans la chanson saharienne que nous reproduisons ci-dessous :

« C'est le soir, l'heure des chants, des longues mélodies, improvisations naïves et poignantes sur les choses de la guerre et de l'amour, sur l'exil et la mort, à la manière des antiques rhapsodes.

« Les chefs nous annoncent une expédition lointaine :  
« Mon cœur est mon avertisseur,  
« Il m'annonce une mort prochaine.  
« Qui me verra mourir ? qui priera pour moi ?  
« Qui fera pour ma mémoire l'aumône sur ma tombe ?  
« Ah ! qui sait ce que me réserve la destinée de Dieu ?  
« Ma gazelle blanche m'oubliera.  
« Un autre montera ma douce cavale...  
« O cœur, tais-toi ! Ne pleure pas, mon œil !  
« Car les larmes ne servent à rien.

---

(1) Léon ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1904, in-18, p. 454.

« Nul n'obtiendra ce qui n'était pas écrit,  
« Et ce qui est écrit, nul ne l'évitera...  
« Calme-toi, mon âme, jusqu'à ce que Dieu ait pitié,  
« Et si tu ne parviens pas à te calmer, il y a la mort...

« Les chanteurs modulent leurs élégies, accompagnées du djouak doux, le petit chalumeau bédouin, aux mystérieux susurrements, coupés parfois aussi par les cris sauvages et les stridences de la rhaïta. (1) »

Pour connaître tout ce qu'il peut y avoir de sincérité, d'élan, de ferveur dans la religion islamique, il faut lire cette belle page d'André Chevrillon, qui nous rappelle le début d'une prière que chantent du haut des minarets les muezzins de Fez pendant la nuit ou à l'aurore « Priez, « croyants, la prière vaut mieux que le sommeil » :

« Une certaine nuit, je ne sais ce qu'ils avaient, les moueddens, mais ils chantaient avec des accents si véhéments et si purs, leurs hautes notes se tendaient si vibrantes, ils modulaient avec une telle ardeur, une telle volonté d'élancer leur foi jusqu'au fond de l'espace, qu'il n'était plus question de dormir. Ma montre marquait deux heures et demie. A la lueur de la pauvre chandelle de bazar (qui fit vaguement apparaître, aux vantaux du portique, le fantastique décor de roues, de soleils entremêlés), je gagnai l'autre bout de la longue chambre arabe, et puis, par le vieil escalier en colimaçon, la porte de la terrasse. Un lourd loquet de fer poussé, toute la nuit m'apparut.

« Elle était d'un bleu liquide et vaguement lumineux. Un croissant de lune que j'avais regardé flotter avant d'aller dormir avait disparu. A ce signe, on percevait le progrès des heures, on voyait que, durant l'évanouissement du sommeil, la terre avait tourné dans l'espace, et que, par en-dessous, le matin devait commencer à monter. Entre les brillantes étoiles remuées de leur frisson sans trêves, la Polaire, repérée par la Grande Ourse, et sensiblement abaissée, signalait l'étrange latitude.

« A mon premier pas sur la terrasse, le mouedden le plus voisin se tut : pure coïncidence, mais ce fut exactement la même impression de secret que si l'on approche, la nuit, d'un taillis où s'exalte un invisible rossignol, et le chant aussitôt s'évanouit. Au loin, durant ce long silence, j'entendais s'épancher les autres...

---

(1) Isabelle EBERHARDT. — *Notes de route*. Paris, Fasquelle, 1908. in-18.



DINET. — Conteur arabe, contant la vie du Prophète.



« Il reprit, et tout de suite il n'y eut plus que lui, que cette ardente et mordante clameur qui, d'une longue tenue tremblée, emplissait l'espace. De l'homme, on ne voyait rien. Seulement la tour d'où s'élançait la voix, et que deux terrasses, tout au plus, séparaient de la mienne : silhouette d'ombre, presque insubstantielle dans le bleu de la profondeur constellée. Mais quelle certitude et plénitude d'être, quelle force vivante, quelle triomphante volonté dans ce jaillissement de foi enthousiaste ! Ce n'était pas la simple, invariable mélodie de l'appel à la prière ; cela semblait varier, s'infléchir, moduler, s'arrêter et reprendre, suivant les ondes, les afflux d'une inspiration. On eût dit que l'homme ne chantait que pour lui-même, comme le rossignol encore, enivré d'être seul, de posséder la nuit et d'y exhaler à l'aise sa passion d'absolu.

« Et par delà le minaret fantôme, l'étendue de la ville aussi n'était que vague et pâleur. Pas un humain visible. Pas un bruit que ces voix. Le détail changeant des êtres et des choses s'était évanoui. Rien ne restait que de l'essentiel et du permanent. Ce chant, c'était de l'âme, l'âme islamique, qui s'est incarnée en des millions de vivants. Dans la nuit tiède, sous les feux et les frissons de l'univers, elle n'était qu'ardeur et qu'adoration. (1) »

Une telle religion est profondément digne de respect. Elle affirme une indiscutable valeur. Un témoignage que l'on ne peut, à cet égard, récuser est celui d'Isabelle Eberhardt qui lui donna les dernières années d'une courte vie inquiète mais prodigieusement sensible :

« Souvent, aux heures envolées de prospérité, j'ai trouvé la vie ennuyeuse et laide. Mais depuis que je ne possède plus mon esprit toujours en éveil, depuis que la douleur a trempé mon âme, je sens, avec une sincérité absolue, l'ineffable mystère qui est répandu dans toutes les choses...

« Le pâtre bédouin, illettré et inconscient, qui loue Dieu en face des horizons splendides du désert au lever du soleil, et qui le loue encore en face de la mort, est bien supérieur au pseudo-intellectuel qui accumule phrases sur phrases pour dénigrer un monde dont il ne comprend pas le sens, et pour insulter à la Douleur, cette belle, cette sublime et bienfaisante éducatrice des âmes...

---

(1) André CHEVRILLON. — *Marrakech dans les palmes*. Calmann-Lévy, Paris, 1922, in-18, p. 179, 180 et 181.

« Jadis, quand je ne « manquais de rien » matériellement, mais quand je manquais de tout intellectuellement et moralement, je m'assombrissais et me répandais sottement en imprécations contre la Vie que je ne connaissais pas. Ce n'est que maintenant, au sein du dénuement dont je suis fière, que je l'affirme belle et digne d'être vécue. (1) »

## II. — La Valeur Intellectuelle

Aujourd'hui où l'Algérie nous a donné tant d'hommes de valeur dans tous les domaines de l'intelligence, du savoir, de la vie sociale, il paraît superflu d'affirmer les dons intellectuels des indigènes. Mais il n'est peut-être pas inutile de citer à ce sujet le témoignage non d'un artiste, mais d'un officier qui servit brillamment en Algérie sous la monarchie de Juillet et le second Empire, le général du Barail :

« Les jeunes Arabes, dans les écoles et les collèges où ils ont la chance de tomber sur des maîtres qui les aiment, qui se dévouent à eux, apprennent avec une facilité, une rapidité incroyables, et il serait très possible, si on le voulait bien, d'en mettre, chaque année, un certain nombre en état de subir victorieusement les épreuves des concours et des examens.

« On dit, je le sais, que l'Arabe retient tout ce qu'on lui enseigne jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, mais qu'à cet âge son intelligence semble s'endormir, et qu'il ne peut plus dépasser le niveau rapidement conquis. On attribue ce phénomène à une cause commune à tous les pays d'Orient : les écarts de mœurs qui signalent l'âge de la puberté, la vie de harem. Je ne nie pas, loin de là, que dans l'éducation arabe il y aurait des déboires et des pertes ; mais, cependant, on a des exemples, de jour en jour plus nombreux, qui prouvent que l'Arabe n'est point si réfractaire à notre mouvement intellectuel. Il y a, à Alger, des médecins indigènes qui ont leur diplôme de docteur de nos grandes Facultés. Or, un peuple qui fournit des médecins peut fournir des ingénieurs, des jurisconsultes, des administrateurs ; car, de toutes les branches du savoir humain, la médecine est certainement celle dont l'étude entraîne le plus grand effort intellectuel. Ce n'est

(1) Isabelle EBERHARDT. — *Notes de route*. Paris, Fasquelle, 1908, in-18.

donc pas une utopie que je poursuis, en insistant sur un système qui, s'il était adopté et poursuivi avec persévérance malgré les accidents passagers, produirait un grand effet sur la population de l'Algérie et nous vaudrait plus qu'un demi-siècle de guerre. (1) »

### III. — L'Amitié

Peut-on trouver un plus bel éloge de l'amitié que celui qui est contenu dans cette chanson berbère ?

« Le troubadour, Si Hammon, chante l'amitié en jolis vers chelleuhs. El Hadj Omar voulut bien me les dire :

« Que Dieu garde Si Hammon, le chanteur :

« La balle de l'embusqué est plus amère que tout.

« Les larmes de l'ami qui pleure sont amères.

« Le laurier-rose est amer ; qui jamais l'a mangé et trouvé  
[bon ?

« Moi, je l'ai mangé pour mon ami ; il n'était pas amer.

« Il ne dira jamais, celui qui n'a pas d'ami : « J'ai été  
[heureux. »

« Parce que, la vie, ce sont les amis qui la font passer.

« Celui qui a le cœur brisé, qui le guérira ?

« Sinon le sourire de l'ami, ou sa parole.

« Le cœur qui n'a point à qui parler,

« Mieux vaut, pour lui, l'exil ou même la mort.

« Le fusil ne se sépare pas de la balle.

« Les yeux peints ne se séparent point de l'antimoine.

« Le cœur ne se sépare pas de ses amis,

« Jusqu'à ce qu'ils entrent sous terre. (2) »

### IV. — L'Hospitalité

L'amitié se traduit par l'hospitalité. Mais le sens de l'hospitalité n'est pas seulement pour l'Arabe une qualité sociale ; la pratique de l'hospitalité prend à ses yeux la valeur d'un mérite religieux, comme l'a fort bien dit Fromentin, dans les lignes qui suivent :

(1) Général DU BARAIL. — *Mes souvenirs*. Paris, Plon, 1897, in-8°  
Tome I, p. 405 et 406.

(2) Docteur Paul CHATINIÈRES. — *Dans le Grand Atlas marocain*. Paris, Plon, 1919, in-18, p. 95.

« La *diffa* est le repas d'hospitalité. La composition en est consacrée par l'usage et devient une chose d'étiquette. Pour n'avoir plus à revenir sur ces détails, voici le menu fondamental d'une *diffa* d'après le cérémonial le plus rigoureux. D'abord un ou deux moutons rôtis entiers; on les apporte empalés dans de longues perches et tout frissonnants de graisse brûlante; il y a sur le tapis un immense plat de bois de la longueur d'un mouton; on dresse la broche comme un mât au milieu du plat; le porte-broche s'en empare à peu près comme d'une pelle à labourer, donne un coup de son talon nu sur le derrière du mouton et le fait glisser dans le plat. La bête a tout le corps balaféré de longues entailles faites au couteau avant qu'on ne la mette au feu; le maître de la maison l'attaque alors par une des excoriations les plus délicates, arrache un premier lambeau et l'offre au plus considérable de ses hôtes. Le reste est l'affaire des convives. Le mouton rôti est accompagné de galettes au beurre, feuilletées et servies chaudes, puis viennent des ragoûts, moitié mouton et moitié fruits secs, avec une sauce abondante fortement assaisonnée de poivre rouge. Enfin arrive le kouskoussou, dans un vaste plat de bois reposant sur un pied en manière de coupe. La boisson se compose d'eau, de lait doux (*halib*), de lait aigre (*leben*); le lait aigre semble préférable avec les aliments indigestes; le lait doux, avec les plus épicés. On prend la viande avec les doigts, sans couteau ni fourchette; on la déchire; pour la sauce, on se sert de cuiller de bois, et le plus souvent d'une seule qui fait le tour du plat. Le kouskoussou se mange indifféremment, soit à la cuiller, soit avec les doigts; pourtant, il est mieux de le rouler de la main droite, d'en faire une boulette et de l'avalier au moyen d'un coup de pouce rapide, à peu près comme on lance une bille. L'usage est de prendre autour du plat, devant soi, et d'y faire chacun son trou. Il y a même un précepte arabe qui recommande de laisser le milieu, car la bénédiction du ciel y descendra. Pour boire on n'a qu'une gamelle, celle qui a servi à traire le lait ou à puiser l'eau. A ce sujet, je connais encore un précepte : « Celui qui boit ne doit pas respirer dans la tasse où est la boisson; il doit l'ôter de ses lèvres pour reprendre haleine, puis il doit recommencer à boire. » Je souligne le mot *doit*, pour lui conserver le sens impératif.

.....  
« C'est dans les mœurs arabes un acte sérieux que de manger et de donner à manger, et une *diffa* est une haute leçon de savoir-vivre, de générosité, de prévenances

mutuelles. Ce n'est point en vertu de devoirs sociaux, mais en vertu d'une recommandation divine, et pour parler comme eux, à titre d'envoyé de Dieu, que le voyageur est ainsi traité par son hôte. Leur politesse repose donc non sur des conventions, mais sur un principe religieux. Ils l'exercent avec le respect qu'ils ont pour tout ce qui touche aux choses saintes, et la pratiquent comme un acte de dévotion.

« Aussi ce n'est point une chose qui prête à rire, je l'affirme, que de voir ces hommes robustes, avec leur accoutrement de guerre et leurs amulettes au cou, remplir gravement ces petits soins de ménage qui sont, en Europe, la part des femmes; de voir ces larges mains, durcies par le maniement du cheval et la pratique des armes, servir à table, émincer la viande avant de vous l'offrir, vous indiquer sur le dos du mouton l'endroit le mieux cuit, tenir l'aiguière ou présenter, entre chaque service, l'essuie-main de laine ouvrée. Ces attentions, qui, dans nos usages, paraîtraient puérides, ridicules peut-être, deviennent ici touchantes par le contraste qui existe entre l'homme et les menus emplois qu'il fait de sa force et de sa dignité.

« Et quand on considère que ce même homme, qui impose aux femmes la peine accablante de tout faire dans son ménage, ne dédaigne pas de les suppléer en tout, quand il s'agit d'honorer un hôte, on doit convenir que c'est, je le répète, une grande et belle leçon qu'il nous donne, à nous autres gens du Nord. L'hospitalité exercée de cette manière, par les hommes à l'égard des hommes, n'est-elle pas la seule digne, la seule fraternelle, la seule qui, suivant le mot des Arabes, mette la barbe de l'étranger dans la main de son hôte ? (1) »

---

## V. — La Générosité

La générosité s'affirme déjà dans la façon dont les Arabes pratiquent l'hospitalité, mais on ne saurait croire avec quel plaisir, quelle spontanéité, ils aiment à obliger un ami. Une bien curieuse anecdote est citée à ce sujet par le général du Barail : elle rappelle le service que lui rendit un indigène dans les premiers jours de son commandement à Laghouat :

---

(1) E. FROMENTIN. — *Un été dans le Sahara*. Paris, Crès et C<sup>ie</sup>, in-12, p. 42, 43, 44 et 45.

« J'avais sur les bras une garnison de plus de mille hommes, y compris deux cents blessés, parmi lesquels un officier général et dix officiers de différents grades. Et, pour nourrir tout ce monde-là, à part quelques caisses de biscuit et quelques sacs de riz, je n'avais rien; mais littéralement rien! ce qui s'appelle rien; pas un bœuf, pas un mouton, pas un morceau de lard ou de viande salée, pas un centime pour en acheter et pour payer le prêt échu.

« Je ruminais mon dénuement, en me laissant aller au pas cadencé de ma monture qui, comme les chevaux d'Hippolyte, « semblait se conformer à ma triste pensée ». Et il faut croire que mon visage la reflétait aussi, car je m'entendis interpeller en arabe par un cavalier, qui était venu se mettre botte à botte avec moi, et qui me disait :

« — Du Barail, tu n'as pas l'air content! Qu'est-ce que tu as? C'était le second fils du pauvre vieux Ben-Salem; c'était Cheick-Ali qui était venu avec moi accompagner la colonne du général.

« — Ah! c'est toi! lui dis-je, eh bien, tu as raison; je ne suis pas gai. Je suis dans la plus horrible détresse. Je puis bien te le dire: je n'ai ni argent, ni vivres. Je ne sais pas avec quoi on fera la soupe ce soir, non seulement pour la garnison, mais pour les blessés.

« Cheick-Ali me dit simplement :

« — Combien te faudrait-il d'argent?

« — Quarante mille francs.

« — Tu les auras dans une heure. Et de la viande, combien t'en faut-il?

« — Il me faudrait cent bœufs et cinq cents moutons.

« — Tu les auras avant midi.

« Et il partit en avant à toute bride. Je n'ai jamais su comment il s'y prit. Il est probable qu'il avait trouvé, chez le marabout d'Aïn-Mahdi, un dépôt sûr pour son argent, au début des troubles, tout en en conservant une partie dans quelque cachette, à Laghouat. Quant à ses troupeaux, ils formaient une petite tribu, vivant presque toute l'année entre le M'zab et Laghouat, et confiée à des gens qu'on appelait les Mékalifs-el-Adjérah (les Mékalifs galeux). Je ne sais pas trop pourquoi ils ont mérité ce surnom. Toujours est-il qu'en rentrant à Laghouat, je trouvai ses serviteurs déjà occupés à transporter à mon logis les sacs d'écus et que, quelques minutes avant midi, les cent bœufs et les cinq cents moutons débouchaient devant ma porte, d'où ils partirent pour être confiés à l'Intendance, pendant que l'argent était distribué aux officiers payeurs et aux chefs des différents services, contre des reçus.

« C'est donc à Cheick-Ali, à un de ces chefs arabes que nous avons si souvent méconnus et dont, pour ma part, je n'ai jamais eu qu'à me louer, que je dois d'avoir pu me tirer de ce mauvais pas. Sans lui, je ne sais réellement pas ce que j'aurais fait, et le brave cœur me rendit ce service avec une simplicité qui en doublait le prix. On aurait dit qu'il faisait la chose du monde la plus ordinaire et la plus naturelle. (1) »

## VI. — La Valeur Militaire

Empruntons encore au général du Barail un magnifique éloge des vertus guerrières de cette race que nos soldats ne purent combattre sans l'estimer :

« Ce qui m'a toujours porté à aimer l'Arabe, ce qui fait qu'aujourd'hui la vue d'un burnous blanc m'attire, m'attendrit presque, c'est que l'Arabe est avant tout un soldat incomparable. A la guerre, le mépris de la mort qu'il puise dans sa foi religieuse lui donne une bravoure sans limites. Avec cela, il est obéissant, discipliné; il reste sobre tant que les fréquentations malsaines ne lui font pas oublier les préceptes du Coran. Enfin, il est fidèle, attaché, dévoué, reconnaissant pour les chefs qui lui témoignent de l'intérêt et de l'affection, et je ne connais pas de commandement plus agréable, pour un officier, que celui d'une troupe indigène...

Nos troupes indigènes nous ont toujours servi fidèlement, même quand elles avaient à combattre des insurrections dont, au fond du cœur, elles pouvaient, elles devaient désirer le succès, et ce lien mystérieux qui les retenait sous nos drapeaux s'appelle : le sentiment du devoir militaire. L'Arabe est fait pour porter les armes, et c'est bien notre faute si nous n'avons pas su mieux utiliser les précieuses ressources qu'il peut fournir à notre puissance militaire. (2) »

Il est des faits d'armes dont s'enorgueillit l'histoire de France comme celui du chevalier d'Assas, mais dont on peut trouver l'équivalent dans l'histoire de l'Algérie, à la gloire des fils de cette terre :

---

(1) Général DU BARAIL. — *Mes Souvenirs*. Paris, Plon, 1898 in-8°. T II, p. 58, 59 et 60.

(2) Général DU BARAIL. — *Mes Souvenirs*. Paris, Plon, 1897, in-8°. Tome I, p. 406 et 407.



DINET. — Embuscade



« Toujours dans le Dahra, un Arabe des Ouled-Sahib accourt un jour tout essoufflé pour me demander de voler au secours de son village. Je l'interroge tout en mettant mon monde en route, et voilà ce qu'il me raconte durant le trajet :

« Le village était tranquille lorsqu'il a été tout d'un coup « cerné par des Arabes, sous les ordres de Ben-Kalifa. « un des lieutenants de Bou-Maza. Cet insurgé a pénétré « dans la maison du caïd installé au nom de la France. « Lui mettant le pistolet sur la poitrine, il l'a sommé « d'ordonner lui-même aux Ouled-Sahib soumis à son « autorité de venir grossir les rangs des insurgés. S'il « s'avise de donner l'alarme aux Français, il est mort.

« Le caïd n'hésite pas; il a été nommé par la France, « il lui doit sa vie. D'un coup de poing, il abat le pistolet « de Ben-Kalifa, et, courant du côté où sont ses serviteurs, « il crie : « Aux armes ! Défendez-vous et courez prévenir « les Français. » A peine a-t-il prononcé ces mots, que « Ben-Kalifa, revenu de sa première surprise, se précipite « sur lui et le tue. »

« Celui qui me parle n'a pas perdu une seconde; il est venu me trouver, il va me conduire, et le village sera sauvé !

« Comment ne pas rappeler le dévouement de ce d'Assas arabe resté ignoré en France ? (1) »

Nous ne saurions terminer ce paragraphe sur la valeur militaire de nos Africains sans élever notre pensée reconnaissante vers les nombreux sacrifices qu'ils ont consentis pour nous. Voici la mort d'un goumier racontée par Isabelle Eberhardt, épouse d'un brigadier indigène de spahis : combien de fois cet épisode est-il répété pour le service de la France !

« ...Un défilé aride sous un ciel gris, entre des montagnes aux entablements rectilignes de roches noirâtres, luisantes. Quelques rares buissons de thuyas, de chevelures grises d'alfa. Un grand vent lugubre glapissant, dans le silence et la solitude. La nuit était prochaine, et le goum se hâtait, maussade, sous la pluie fine : c'était la dure abstinence du Ramadan en route et par un froid glacial.

---

(1) Germain BAPST. — *Le maréchal Canrobert*. Paris, Plon, 1899. Tome I, in-8°, p. 438.

« Tout à coup une détonation retentit, sèche, nette, toute proche. Une balle siffla; l'officier cria : « Au trot ! » Le goum fila, pour occuper une colline et se défendre. Une autre détonation, puis un crépitement continu derrière les dentelures d'une petite arête commandant le défilé. Un cheval tomba. L'homme galopa à pied. Un autre roula à terre. Un cri rauque, et un bras brisé lâcha les rênes d'un cheval qui s'emballa.

« L'œuvre de mort était rapide, sans entrain encore, puisque sans action de la part des goudiers. Quand ils eurent abrité leurs chevaux derrière les rochers, les Ouled-Smail vinrent se coucher dans l'alfa : enfin ils ripostaient. Et ils tirèrent avec rage, cherchant à deviner la portée des coups, criant des injures au djich invisible. Une joie enfantine et sauvage animait leurs yeux fauves; ils étaient en fête.

« Touhami avait voulu rester à cheval, à côté de l'officier calme, soucieux, qui allait et venait, songeant aux hommes qu'il perdait, à la situation peut-être désespérée du goum isolé. Il n'avait pas peur, et les goudiers l'admiraient, parce qu'il était très crâne et très simple, et parce qu'ils l'aimaient bien.

« Touhami, au contraire, riait et plaisantait, tirant à cheval, maîtrisant sa bête qui, à chaque coup, se cabrait, les yeux exorbités, la bouche écumante. Il ne pensait à rien qu'à la joie de pouvoir dire aux siens, plus tard, qu'il s'était battu.

« — Mon lieutenant, tu entends les mouches à miel, qu'elles sifflent autour de nous !

« Touhami plaisantait les balles, faisant sourire le chef. Il arma son fusil, tira, visant dans un buisson qui semblait remuer... Puis, tout à coup, il lâcha son arme et porta ses deux mains à sa poitrine, se penchant étrangement sur sa selle. Il vacilla un instant, puis tomba lentement, s'étendant sur le dos, de tout son long, pour une dernière convulsion. Ses yeux restèrent grands ouverts, comme étonnés, dans son visage très calme.

« — Pauvre bougre !

« Et le lieutenant regretta l'enfant nomade qui désirait tant se battre et à qui cela avait si mal réussi.

« L'étalon noir s'était enfui vers la vallée où il sentait les autres chevaux... (1) »

---

(1) Isabelle EBERHARDT. — *Notes de Route*. Paris, Fasquelle, 1908, in-18.

## VII. — Le Respect de la parole donnée

On ne saurait rappeler de plus bel exemple du respect à la parole donnée, que celui cité par les Tharaud, à propos de Si Madani El Glaoui, Pacha de Marrakech, oncle et prédécesseur du Pacha actuel, Si El Hadj Thani. Ce jour là, la loyauté d'un grand seigneur conserva véritablement le Maroc au protectorat de la France :

« Le 2 août 1914, le général de Lamothe, commandant la région de Marrakech, réunissait tous les seigneurs de l'Atlas pour leur apprendre que la guerre venait d'être déclarée entre la France et l'Allemagne, et connaître leurs intentions, Minute tragique entre toutes ! Dans la ville, une faible garnison ; autour de nous, un pays inconnu, évidemment hostile, tout dévoué à ces féodaux que nous connaissons de la veille et dont la fidélité était pour le moins incertaine. S'ils se déclaraient contre nous, c'était la moitié du Maroc qu'il fallait abandonner. Tous les émissaires de l'Allemagne les poussaient à la révolte. Nous étions entre leurs mains. A quoi allaient-ils se résoudre ?

« Si Madani prit le premier la parole, comme il avait fait autrefois lorsqu'il s'était agi de renverser Abd el Aziz. Il y avait là beaucoup de personnages qu'il avait harangüés jadis, et tous, cette fois encore, pleins d'inquiétude et hésitants. Son discours ne fut pas long. Cet homme qui se faisait traduire les journaux importants d'Europe, avait une idée très claire des forces qui allaient s'affronter, et il ne lui échappait pas que les risques étaient grands pour nous. Mais la question, dit-il, n'était pas de préjuger aujourd'hui quel serait le vainqueur ou le vaincu. En signant le Protectorat, le Maroc avait attaché sa fortune à la nôtre : l'heure était venue maintenant de montrer sa loyauté...

« Ces paroles exprimaient-elles les sentiments véritables de tous ceux qui l'écoutaient ? Combien parmi ces féodaux prêtaient l'oreille à d'autres voix ?... Le ton du Glaoui était si ferme qu'après lui aucun des caïds n'osa demander la parole. Tous acquiescèrent de la tête. Le Glaoui venait de fixer pour toute la durée de la guerre l'attitude des grands seigneurs de l'Atlas.

« Le même jour il faisait venir chez lui tous les gens de sa parenté qui se trouvaient à Marrakech, et leur dit sa résolution de demeurer fidèle aux Français. L'un d'eux fit alors remarquer qu'en récompense du service qu'il se disposait à nous rendre, peut-être eût-il pu demander des avantages pour les siens. Alors de sa voix cotonneuse, toujours un peu embarrassée, Si Madani répondit simplement que s'il y avait dans sa famille des gens qui n'étaient pas contents, il y avait aussi à Télouët des prisons dont on ne sortait jamais. (1) »

---

---

(1) Jérôme et Jean THARAUD. — *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*. Paris, Plon, 1920, in-16, p. 205, 206 et 207.

## CHAPITRE IV

---

### LES ANIMAUX FAMILIERS

---

Un des Français métropolitains qui ont le plus fait pour aider à connaître l'Afrique du Nord, un de ceux qui l'ont le mieux aimée et le mieux servie, le Président John Dal Piaz éprouvait une dilection particulière pour les animaux qui aident les indigènes dans leurs travaux, sont associés à leur existence ou font partie du décor de leur vie. On ne saurait imaginer l'Arabe sans son cheval, l'homme du désert sans son méhari, les rues et les places des villes, les chemins des campagnes sans les petits ânes qui trottent sous le poids des lourds couffins. On ne peut en fermant les yeux revoir Rabat sans ses cigognes, la palmeraie de Marrakech sans les vols de colombes blanches et grises qui tournoient au-dessus d'elle. C'est pourquoi nous avons voulu citer ici quelques textes consacrés aux animaux familiers des indigènes, tous si étroitement rattachés à la vie humaine, ou au décor qui l'entourne.

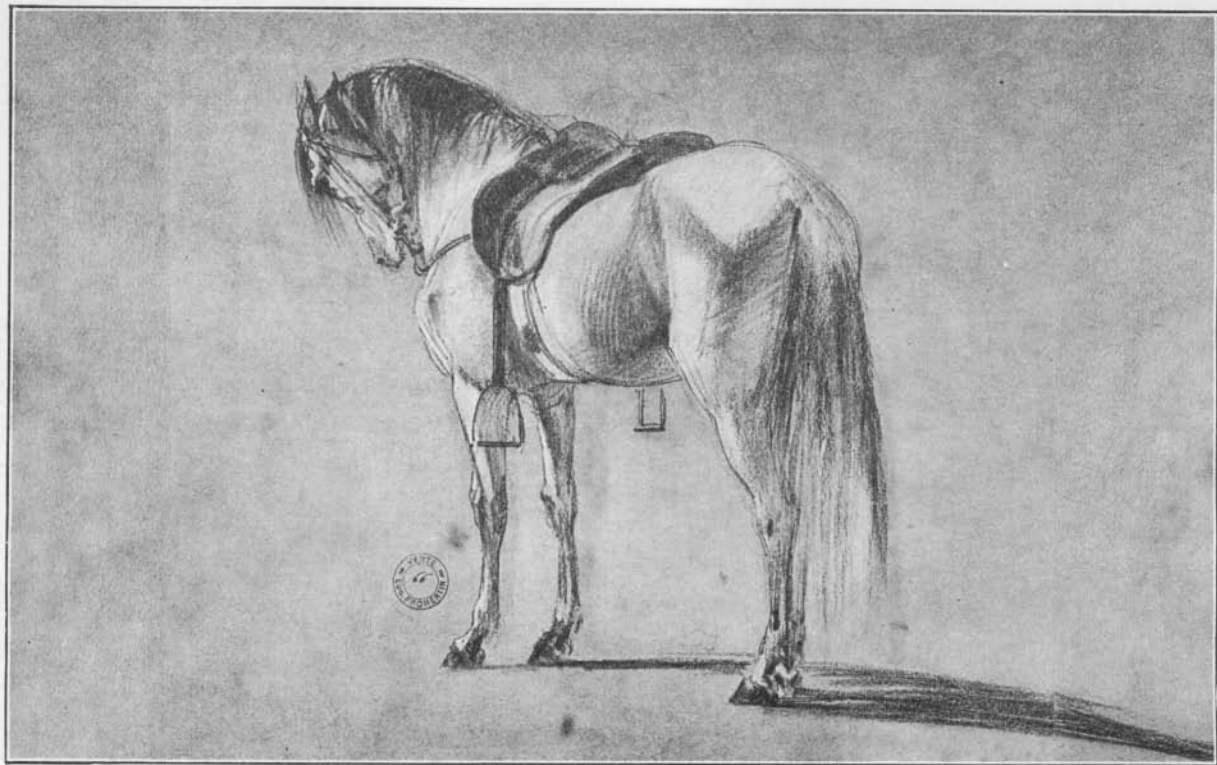
#### I. — Le Cheval

Tous les peintres orientalistes ont été séduits par l'élégance du cheval arabe. Voici le portrait d'un animal fameux dans l'armée d'Afrique, l'illustre *Salem*, qu'Abd el Kader avait donné à Léon Roches après la prise d'Aïn-Madhi :

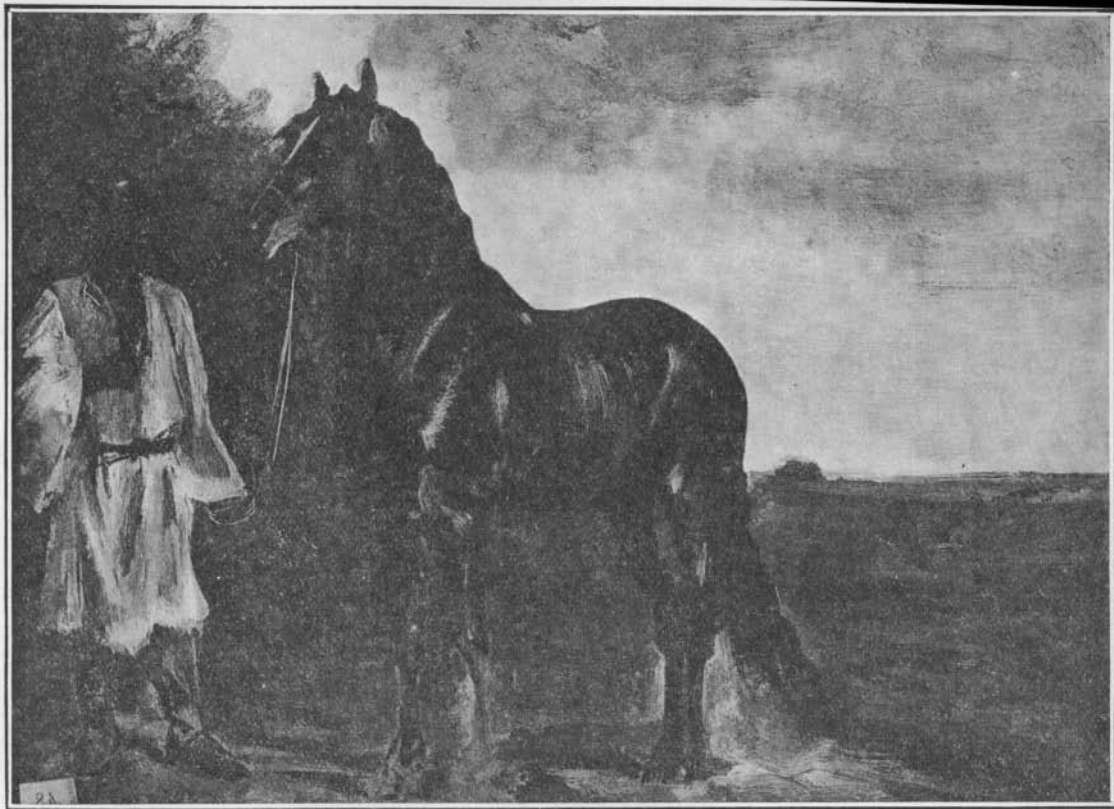
« Il me tardait d'examiner à mon aise mon magnifique coursier. Il se nomme Salem.

Salem est moins grand que le cheval noir de l'émir, mais il est mieux conformé. Sa tête plate et petite, gracieusement attachée à une encolure élégante quoique forte.





FROMENTIN. — Cheval harnaché.



FROMENTIN. — Cheval tenu en laisse par un jeune nubien.

Ses oreilles forment le croissant. Deux yeux grands et brillants apparaissent à travers son toupet, tellement long et fourni, qu'on est obligé de le lier quand il mange. Sa crinière pend jusqu'au dessous de l'épaule. Son poitrail est exceptionnellement large. Le rein est court et la croupe n'est pas ravalée comme celle de la plupart des chevaux barbes. Sa queue très fournie est bien plantée.

« Ses jambes, fines quand on les regarde de face, sont très larges quand on les voit de profil. Ses jarrets indiquent une force extraordinaire. Il mesure au garrot 1 m. 55 centimètres.

« Je n'ai pas résisté au désir de monter ce bel animal. Il est admirablement dressé. Il fait des bonds extraordinaires, mais il est très docile. J'ai fait une délicieuse promenade et compris les vers du poète arabe :

« Un verre de liqueur enivrante est placé entre les deux « oreilles d'un noble coursier ».

« Je ne connais pas de jouissance plus grande que celle de sentir entre ses jambes un cheval puissant et fougueux et qui pourtant obéit aux moindres désirs de son cavalier. Je dis désirs, car lorsqu'il y a union intime entre le cheval et soi, on ne s'aperçoit pas du mouvement presque imperceptible que l'on fait pourtant quand l'on veut obtenir de lui telle ou telle allure et que le noble animal comprend instinctivement (1). »

## II. — Le Chameau

Dans les pages qui suivent M. E. F. Gautier met au point toutes les légendes si souvent répétées au sujet du chameau :

« Tout le monde sait que le chameau d'Afrique, à une seule bosse, doit être appelé dromadaire. C'est, il est vrai, une connaissance théorique dont personne à peu près ne fait usage. L'appellation correcte est reléguée sur les plaques du Jardin des Plantes et dans les dictionnaires. Celui de l'Académie définit ainsi le dromadaire : « Espèce « de chameau à une seule bosse sur le dos et qui va fort « vite ». Cette définition est un assemblage monstrueux de zoologie et d'étymologie. Le mot vient en effet d'un verbe grec qui signifie courir. Mais l'immense majorité des

---

(1) Léon ROCHES. — *Dix ans à travers l'Islam. 1834-1844*. Paris, Perrin et C<sup>o</sup>, 1904, in-18, p. 150 et 151.



chameaux africains, dromadaires authentiques, font en moyenne trois kilomètres et demi à l'heure; ils vont jusqu'à quatre lorsqu'ils ont un conducteur armé d'une trique. Le méhari, qui seul répondrait à la définition, est bien loin d'être aussi rapide qu'on se l'imagine.

.....

« On croit à tort que le méhari est une race à part. Les indigènes sont incapables de sélectionner, comme nos éleveurs européens, avec une méthode rigoureuse pendant une série de générations. Il n'y a pas de stud-book pour méharis. Au point de vue des formes extérieures, le méhari est bien moins nettement individualisé que notre cheval de course : après une expérience évidemment trop courte, je ne me chargerais pas de distinguer à première vue et à coup sûr un méhari d'un chameau. D'après les indigènes eux-mêmes, c'est un chameau individuellement choisi pour ses allures et ses promesses d'avenir, et qu'on soumet, dès son enfance, à un entraînement progressif : un chameau bien doué et bien dressé.

« D'après une vieille instruction hygiénique mise à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, « la viande de chameau est « aussi bonne et aussi saine que celle du bœuf ». C'est très juste, la fibre est plus courte, mais la saveur est tout à fait la même; il doit y avoir entre les deux une analogie profonde de composition. Il y a en tous cas, entre les deux bêtes, une analogie évidente de tempérament, quelque chose de lent, de passif, et presque de rêveur; ce sont des animaux qui regardent vaguement quelque part. Une petite anecdote arabe commente assez joliment cela: un voyageur, après la sieste, ne retrouve plus son chameau. Enfin il l'aperçoit et le rejoint; en se baissant pour ramasser la bride, il la trouve engagée dans un trou de gerboise; c'est un tout petit rongeur, grignoteur de cuir. « Si faible qu'il fût, dit Carrette, le mouvement de traction « avait été senti par le méhari, qui s'était laissé conduire « par son petit guide avec sa docilité et sa gravité habi-  
« tuelles. » Ce chameau qu'une souris conduit par la bride est naturellement une bête de folklore. Mais nous sommes loin du cheval, de sa nervosité, de ses révoltes et de ses élans. Le chameau n'a jamais de « sang », comme on dit en style hippique.

.....

« Le chameau, fût-il méhari, est fait pour la progression rectiligne, paisible, flâneuse, bovine, au pas, que la taille de l'animal et la longueur de ses jambes rendent cependant

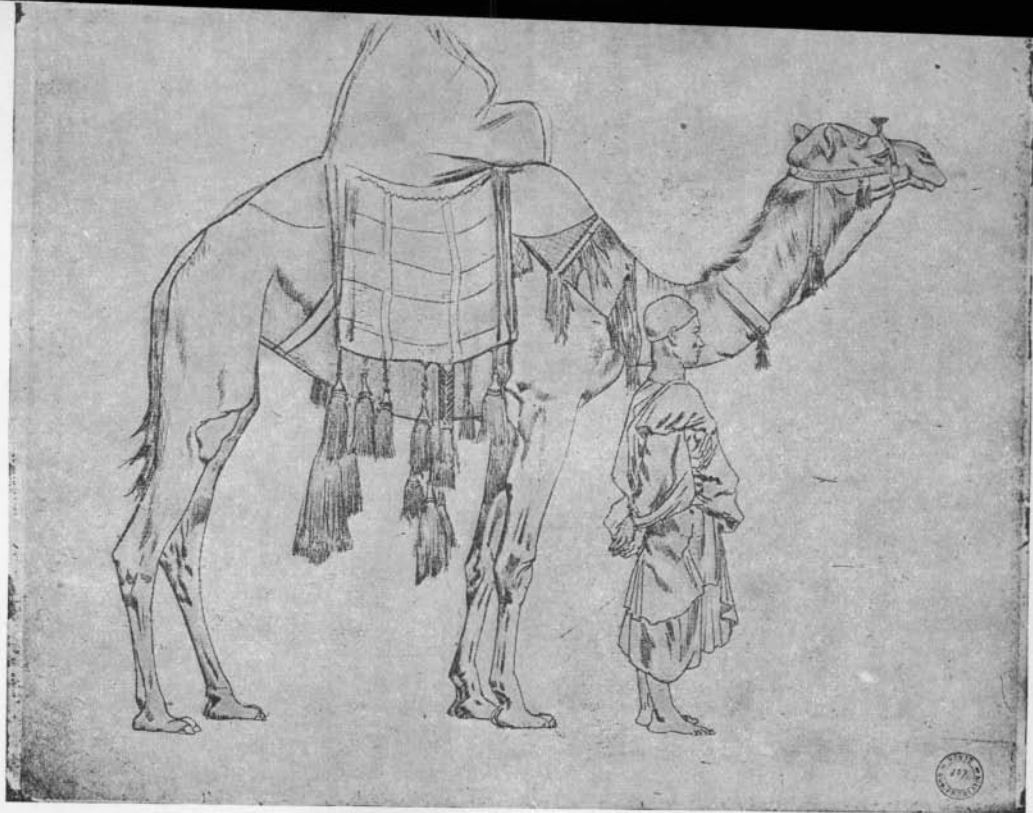
suffisamment rapide. Un excellent méhari, sur de grandes distances, fait en moyenne et même dépasse un peu 6 kilomètres à l'heure, à condition de l'exciter incessamment par un mouvement machinal et ininterrompu du pied ou de la cravache. Dans ces conditions, pour traverser le Tanze-rouft en plein été, avec des animaux en bon état, j'ai vu soutenir pendant plusieurs jours un train de 70 kilomètres environ par jour, mais en marchant seize heures sur vingt-quatre. C'est assurément un maximum.

« Le petit trot, naturellement, donne de meilleurs résultats, un train de diligence algérienne, 9 ou 10 kilomètres à l'heure. Mais il fatigue beaucoup l'animal et il est déconseillé, sauf sur les courtes distances.

« Pratiquement le galop n'existe pas, la conformation du train de derrière le rend à peu près impossible. On a vu quelques méharis, après un dressage savant, partir au galop de pied ferme, comme des chevaux. Ce sont des acrobates dont leurs propriétaires sont très fiers. En général le galop ne s'obtient qu'après de longs efforts, beaucoup de coups et de cris, en affolant l'animal, qui le soutient d'ailleurs pendant quelques foulées seulement. Cette allure chez le chameau est désordonnée, spasmodique, absurde; on dirait une quinte de toux, quelque chose d'anormal et de maladif.

« La seule allure vive est le grand trot. C'est celle de la fantasia, de la charge, des fuites désespérées ou des courriers chargés d'une mission urgente. Pour forcer le méhari à la soutenir il faut avoir recours à la torture, on lui gratte la chair à vif avec un crochet en fer. Précisément, j'imagine, parce que le grand trot est un résultat du dressage contrariant la nature, il est très dur pour le cavalier; il est violent, saccadé, irrégulier, ne comporte pas pour l'écuyer d'accommodation atténuant les secousses, comme en équitation le trot enlevé. Pour le supporter, le méhariste se comprime les viscères depuis l'estomac jusqu'au bas-ventre, avec une large ceinture; de là est venue peut-être la légende des nausées, quoique l'incommodité éprouvée n'ait rien de commun avec le mal de mer. Il est d'ailleurs très facile de s'y soustraire en ne trottant point, la bête ne demande pas mieux: par caractère et par hygiène elle préfère le pas.

.....  
« Il a été regrettable pour sa santé, dans ses rapports avec l'Européen, qu'on se soit fait des idées fausses sur ses capacités de coureur; on a pu, dans certains cas, se



FROMENTIN. — Chameau et chamelier.

trouver entraîné à lui demander plus qu'il ne pouvait raisonnablement fournir. Mais ce qui lui a été particulièrement funeste, c'est sa réputation proverbiale de sobriété, cause initiale d'innombrables assassinats.

« Qu'un mammifère aussi puissant n'ait pas de besoins alimentaires proportionnés à sa taille, c'est une absurdité zoologique; pour le chameau, comme pour tout animal, la grosse affaire est précisément de manger. Il consomme bon an mal an le même volume de fourrage, et il absorbe la même quantité d'eau que les autres grands herbivores; s'il en était autrement, son organisme violerait la grande loi physique d'après laquelle rien ne se crée et rien ne se perd; il ferait de la force avec rien, ce dont le radium seul jusqu'ici a été soupçonné d'être capable. Sa seule particularité, infiniment précieuse, est de supporter une irrégularité extrême dans les heures ou plus exactement les jours de repas: mais il faut en définitive que le compte s'y trouve.

.....

« Chaque année, le chameau veut impérieusement, sous peine de mort, un congé de six mois, congé total, absolu, qu'il passe au pâturage, où il mange voracement du matin au soir sans perdre une minute. Aucun autre animal domestique n'a, je crois, de pareilles exigences; elles ont rendu tardive et délicate son admission dans le fonctionariat; il est notoire que l'administration, assez coulante sur la somme de travail utile, ne plaisante pas avec les heures de présence. Aux compagnies de méharistes, chaque homme a pour son usage personnel au moins deux bêtes, il monte l'une pendant que l'autre est au vert. Ce chiffre deux est un minimum réglementaire, généralement dépassé en pratique.

« Il ne faudrait pas croire que le méhari en activité de service ne mange pas; il dévore dès qu'il en a l'occasion, et il faut que ces occasions soient fréquentes. Pour un peloton de méharistes en randonnée à travers le désert, le maître souverain des marches et des étapes, l'ordonnateur du programme quotidien, c'est l'estomac des bêtes; ni le jour ni la nuit n'entrent en ligne de compte, ni la fatigue, la faim, ou le sommeil des hommes; tout est subordonné à l'unique nécessité de nourrir le troupeau quand même. Dès qu'on rencontre un peu de verdure comestible, en quelque point que ce soit de l'itinéraire, on met pied à terre pour quelques heures ou quelques jours; dans les intervalles, fussent-ils comme il arrive de deux ou trois cents kilomètres et de cinq ou six jours, on chemine sans trêve, et presque sans sommeil, sous le soleil et sous les

étoiles, d'une progression lente et régulière; l'organisme humain, engourdi par la continuité de l'effort et de la veille, dégage une impression d'acharnement machinal et stupide. On n'a pas le droit de s'arrêter ailleurs qu'au pâturage, un voyage au Sahara est une chasse au brin d'herbe.

« En somme cet animal, qui a usurpé dans le monde entier une réputation de sobriété, paît les trois quarts de sa vie, et ce n'est pas trop, si on considère ce qu'est un pâturage saharien. Le mot est fâcheux, il évoque l'idée d'herbages normands, frais et profonds. La réalité est bien éloignée de cette image : des lits de rivière à sec, de vagues cuvettes aux contours incertains, des recoins de dunes, où s'espacent à de grands intervalles des touffes grisâtres; dans ce paysage, paître est un exercice ambulatoire, le chameau fait cinquante mètres entre chaque bouchée.

« Il n'est pas seulement gros mangeur, il est gourmet, ou du moins très particulier et très divers dans ses goûts. Il lui arrive de manger de l'herbe ou quelque chose qui s'en approche, des graminées à tige mince, coriace et coupante que les Arabes appellent le « dijs ». Pendant une partie de l'année, en hiver, je crois, il adore de petits arbustes désertiques, comme le « hâd »; des plantes grasses, à touffes ligneuses, où le rôle des feuilles est joué par un foisonnement de choses vertes innommables et imprécises, des boules ou des rameaux, épais et succulents; la saveur est âcre, salée, aromatique; évidemment un plat très épicé. En avril et mai, dans les bonnes années et dans les coins favorisés, le sol se couvre de fleurs sans feuilles, sans verdure apparente, qui rappellent une jonchée de fleuriste, et non pas du tout nos prairies émaillées. Les Arabes, poètes incorrigibles, appellent cette végétation « le printemps », et c'est une nourriture de prédilection pour le chameau; il cueille et il engloutit les bouquets à grands coups de gueule profanatoires. Il mange aussi les feuilles de mimosas et de gommiers, et aussi les épines, terribles pourtant, dures et acérées comme des pointes d'acier; il les cueille négligemment avec ses longues lèvres de cuir, ce qui paraît un record d'avaloir d'épingles. Tous les végétaux désertiques ne lui conviennent pas indistinctement; le « zita » par exemple, qui paraît à l'œil un arbuste estimable, n'a pas de valeur alimentaire pour le chameau. D'autres lui sont directement contraires ou même vénéneux. Il varie d'ailleurs son régime avec les saisons et il dédaigne en été ce qu'il aime en hiver. La botanique alimentaire du

méhari m'a paru chose extrêmement compliquée et délicate. Tel pâturage, qui paraît magnifique au profane, est, pour le pâtre de métier, tout à fait indigne d'attention.

« En somme un médiocre bétail, ce n'est pas douteux, lent et lourd, de faible rendement, difficile à nourrir, délicat; dans l'absolu, il est très inférieur au cheval et au mulet, on se résigne à lui faute de mieux, puisque c'est la seule bête de somme adaptée au Sahara. C'est ce que M. Denou exprime autrement, en une phrase qui a un joli parfum du temps : « La nature, après avoir créé le désert, a réparé son erreur en créant le chameau ». Cet organisme adapté à un pays tout à fait à part défie toute prévision basée sur notre expérience européenne. Nous ne savons jamais exactement ce qu'on peut se permettre avec lui et ce qu'on doit s'interdire.

« C'est d'autant plus regrettable que le chameau a sa façon propre de protester contre les traitements déraisonnables : il meurt avec une simplicité, une facilité surprenantes; c'est sa grève à lui. (1) »

---

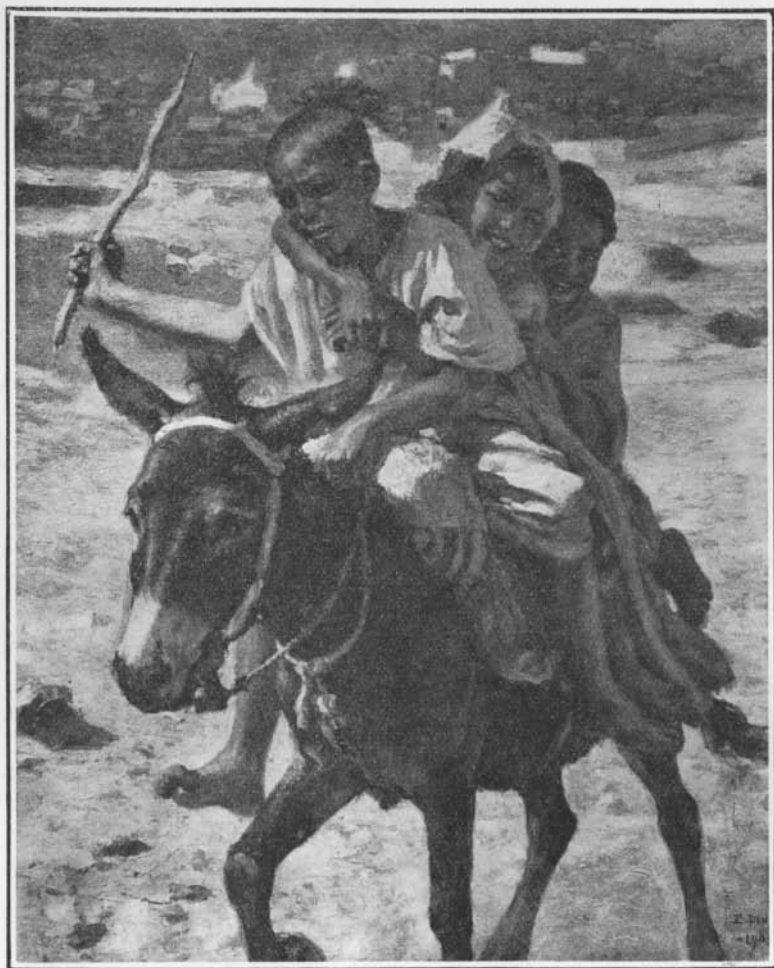
### III. — Les Anes

On a beaucoup écrit sur ces petits ânes d'Algérie, mais jamais avec plus de sympathie que les Tharaud dans la page ci-après :

« De tous côtés, les petits ânes entravés par les pattes de devant se roulaient dans le fumier, ou bien sautaient comiquement, avec des gestes saccadés de jouets mécaniques, pour disputer aux poules les grains d'orge ou la paille hachée qui avaient glissé des couffins. Les pauvres, comme ils étaient pelés, teigneux, galeux, saignants ! Vraiment le destin les accable. Un mot aimable du Prophète et leur sort eût été changé. Mais le Prophète a dit que le braiment est le bruit le plus laid de la nature. Et les malheureux braient sans cesse ! Tandis qu'ils vont, la tête basse, ne pensant qu'à leur misère, un malicieux Génie s'approche et leur souffle tout bas : « Patience ! ne t'irrite pas ! Sous peu, tu seras nommé sultan ! » Un instant, la bête étonnée agite les oreilles, les pointes en avant, les retourne, hésitant à prêter foi à ce discours incroyable ; puis brusquement sa joie éclate, et dans l'air s'échappent

---

(1) E.-F. GAUTIER. — *La Conquête du Sahara*. Paris, Armand Colin, 1910, in-16.



DINET. — Le bourricot aux enfants.

ces cris que le plus vigoureux bâton n'arrive pas à calmer... Ane charmant, toujours déçu, toujours frappé, toujours meurtri, et pourtant si résigné, si gracieux dans son martyre ! Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir un âne, mais un âne pour ne rien faire, un âne qui n'irait pas au marché, un âne qui ne tournerait pas la noria, un âne qui ne connaîtrait pas la lourdeur des couffins chargés de bois, de chaux, de légumes ou de moellons ; un âne que j'abandonnerais à son caprice, à ses plaisirs, sultan la nuit d'une belle écurie ; sultan le jour d'un beau pré vert ; un âne enfin pour réparer en lui tout le malheur qui pèse sur les baudets d'Islam et pour qu'on puisse dire : « Il y a quelque part, « au Maroc, un âne qui n'est pas malheureux... (1) »

---

#### IV. — Les Cigognes

Voici deux jolies pages sur ces oiseaux que l'indigène entoure de respect, mais un respect qui n'est pas dépourvu de malice comme on le verra par le récit de Fromentin :

« Je croyais qu'il n'y en avait qu'en Alsace ! Et je les trouve tout le long de cette côte marocaine, immobiles sur leurs longues pattes, avec leurs plumes blanches et noires, leur cou flexible et leur bec de corail qui fait un bruit de castagnettes... Je ne sais comment aucune image, aucun hasard de lecture ne m'avait préparé à les voir ici, ces cigognes. Et c'est pour moi un plaisir enfantin de rencontrer ces grands oiseaux, que j'imaginai seulement sur les cheminées de chez nous. Avec le même air familier, la même attitude pensive qu'au sommet d'un clocher de Mulhouse ou de Colmar, elles se posent sur les murailles des vieilles petites cités mahgrabines, Fédhala, Bouznika, Skirat, Témara, qui s'échelonnent sur les grèves de Casablanca à Rabat. De ces vieilles petites cités, on n'aperçoit rien d'autre que leurs enceintes rouges, dont la ligne flamboyante n'est interrompue çà et là que par d'énormes tours carrées, une porte, un éboulis ou la verdure d'un figuier. Mais de la vie enfermée dans ces remparts couleur de feu on ne voit, on n'entend rien. Seuls, les graves oiseaux blancs et noirs animent ces kasbahs mystérieuses, posées là sur

---

(1) J.-J. THARAUD. — *Rabat ou les heures marocaines*. Paris, Plon, in-12, p. 124, 125 et 126.



e sable comme les gravures de quelque ancien traité de fortification. Debout sur les créneaux en pointe, le bec tourné vers la mer ou vers le bled désolé, on dirait les sentinelles d'une vaste cité d'oiseaux; et l'indigène accroupi dans ses loques, au seuil du grand trou d'ombre que fait la porte de la ville, semble n'être que le gardien de ces nids fortifiés, l'esclave de ces hôtes aériens. (1) »

« Une agréable nouvelle que je ne t'ai pas dite : les cigognes sont arrivées. J'ai vu l'autre jour leur premier courrier. C'était le matin de très bonne heure; beaucoup de gens dormaient encore dans Blidah. Il venait du sud, porté par une légère brise, s'appuyant sans presque les mouvoir, sur ses grandes ailes à l'extrémité noire, le corps suspendu entre elles « comme entre deux bannières ». Une troupe de pigeons ramiers, de corneilles et de petits milans lui faisaient un joyeux cortège, et saluaient sa bienvenue par des battements d'ailes et par des cris. Des aigles volaient à distance, les yeux tournés vers le soleil levant. Je vis la cigogne, suivie de son escorte, descendre de la montagne et se diriger vers Bab-el-Sebt. Il y avait là des Arabes qui sans doute avaient voyagé la nuit, car ils étaient couchés pêle-mêle avec des dromadaires fatigués, toutes les charges réunies au centre du bivouac, et les animaux n'ayant plus que leurs bâts. Quand l'oiseau sacré passa sur leurs têtes, un des Arabes qui le vit étendit le bras, et dit en se levant tout droit : « Chouf el bel ardj, regarde, « voici la cigogne. » Ils l'aperçurent tous aussitôt, et, comme un voyageur qui revient, ils la regardèrent en se répétant de l'un à l'autre : « Chouft'ouchi ? l'as-tu vue ? » Longtemps l'oiseau parut hésiter, tantôt rasant les murs, tantôt s'élevant à de grandes hauteurs, les pieds allongés et tournant lentement la tête vers tous les horizons du pays retrouvé. Un moment il eut l'air de vouloir prendre terre; mais le vent qui l'avait amené rebroussa ses ailes et l'emporta du côté du lac.

« Les cigognes émigrent à l'automne pour ne revenir qu'au printemps. Elles se montrent rarement dans la plaine, et n'habitent jamais Alger. A Médéah, au contraire, et dans toutes les villes de la montagne, elles se réunissent en grand nombre, Constantine en est peuplée. Je connais peu de maisons dans cette ville, la plus africaine et la moins

---

(1) J.-J. THARAUD. — *Rabat ou les heures marocaines*. Paris, Plon, in-12, p. 1, 2 et 3.

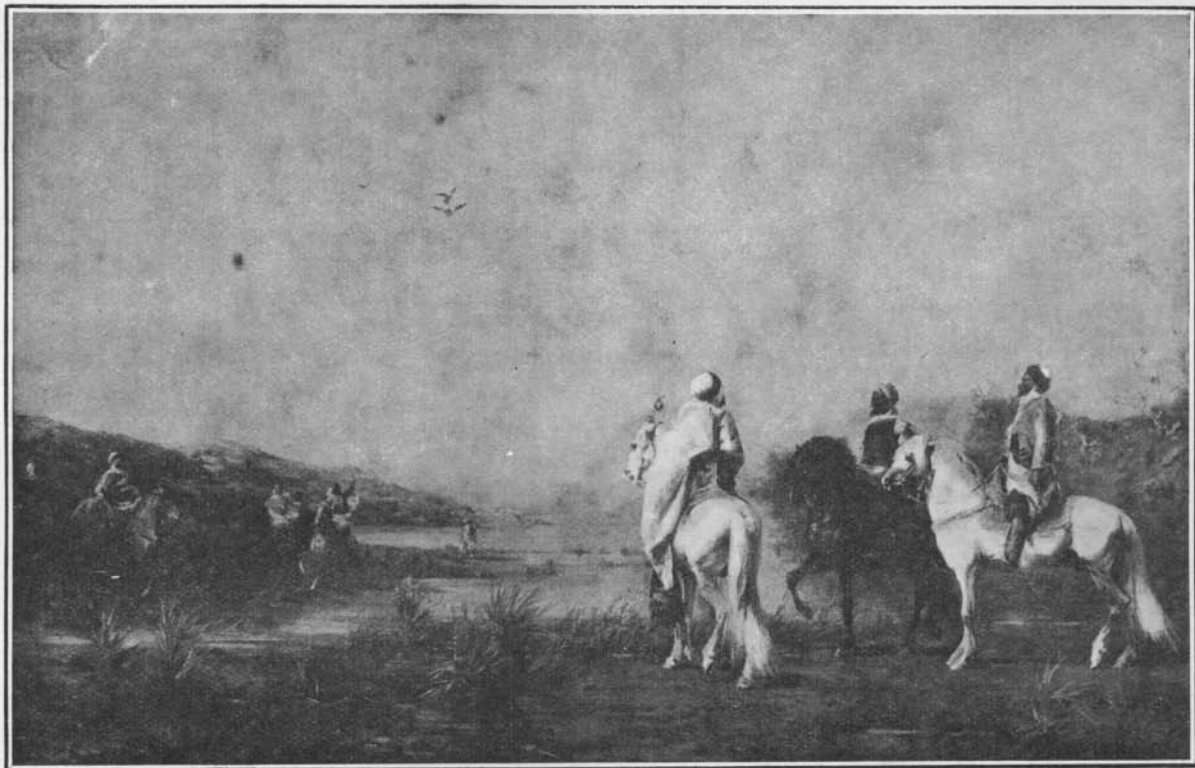
orientale de toutes les villes algériennes, je connais peu de toitures un peu hautes qui ne supportent un nid. Chaque mosquée a le sien, quand elle n'en a pas plusieurs. C'est une faveur pour une maison d'être choisie par les cigognes. Comme les hirondelles, elles portent bonheur à leurs hôtes. Il y a toute une fable qui les consacre et les protège : ce sont des tolba chargés en oiseaux pour avoir mangé un jour de jeûne. Elles reprennent tous les ans leur forme humaine dans un pays inconnu et très éloigné, et quand, appuyées sur une patte, le cou renversé dans les épaules et la tête élevée vers le ciel, elles font avec un claquement de leur bec le bruit singulier de *kuam... kuam... kuam*. c'est qu'alors l'âme des tolba, toujours vivante en elles, se met en prière. Jadis c'était Antigone, cette fille de Laomédon et sœur de Priam, que Junon changeait en cigogne pour la punir de l'orgueil que lui causait sa beauté. Tous les peuples ont eu le génie des métamorphoses, et chacun y a mis sa propre histoire : la Grèce artiste devait être punie dans sa vanité de femme ; l'Arabe dévot et gourmand devait l'être pour un péché commis en carême. (1) »

## V — Les Colombes

Lorsqu'on arrive par la route au col des Djebilet qui dominant Marrakech à 30 kilomètres au nord, on voit, au-dessus de la ligne sombre des palmiers, s'élever, svelte et grave, la koutoubia. Mais au-dessus d'elle, tournoient dans l'air limpide des vols de colombes, blanches comme les neiges de l'Atlas, qui forment le fond du décor :

« Le vent était tombé, et pourtant leur feuillage, qui ne laissait filtrer aucune parcelle de lumière, remuait comme d'une vague respiration. Il était étrangement chargé, ponctué, jusqu'en haut, de taches d'un gris violet, — des cônes, sans doute, que je regardais, sans penser à m'étonner de leur couleur, quand tout d'un coup l'un de ces fruits s'envola, et tous les autres suivirent. C'étaient encore des ramiers : la lente palpitation des beaux arbres était faite de toutes les leurs. Un instant, ils tournoyèrent, et tout le vol bruissant revint s'enfoncer dans les sombres

(1) FROMENTIN. — *Une année dans le Sahel*. Paris, Plon, 1925, in-18, p. 154 à 156.



FROMENTIN. — Chasse au faucon en Algérie.

quenouilles; de nouveau, il n'y eut plus qu'une multitude d'immobiles fruits. « Les colombes de la mosquée », nous dit notre compagnon Merrâkchi.

« Elles sont, paraît-il, des myriades à Tameslouhet. Il faut imaginer, au printemps, quand l'air défaille de la suavité des orangers en fleurs, ce que peut être, infiniment, leur tendre, rêveur, endormant murmure. Des nappes de parfums et d'amour enveloppent alors cette terrasse féminine qui couronne une abbaye musulmane.

« Les colombes de la mosquée, mais plus particulièrement les colombes du vénéré fondateur. Il paraît que ce très saint avait reçu d'en haut, entre autres pouvoirs surnaturels, de tout-puissants prestiges contre les oiseaux rapaces. Alors les autres, les innocents, et surtout les pigeons, arrivèrent à tire d'aile, de tous les côtés de l'horizon, dans la Zaouia. Si, par hasard, un mauvais chasseur de l'air apparaissait au-dessus des jardins délicieux, il suffisait de lui signifier l'ordre qui bannissait tous ses congénères. On écrivait cet ordre sur une planchette que l'on plantait au bout d'un roseau dans la terre; le méchant se le tenait pour dit, et partait. Un jour, le très saint, s'étant querellé avec ses fils, voulut abandonner Tameslouhet. Toute la gent ailée de la Zaouia le suivit en un grand nuage. Lorsque les habitants virent cela, ils coururent après le Chérif, et lui dirent: « O père, nous « t'avions laissé partir. Mais ceci est un signe. Que celui « qui fit jaillir l'eau bénie à Tameslouhet, et que suivent « les oiseaux de Dieu, revienne à Tameslouhet! »

« Le saint se laissa ramener par son peuple.

« Bien entendu, tous ces bienheureux pigeons sont marabouts, comme les cigognes, qui reviendront au printemps. Jamais personne n'aurait l'idée de leur faire du mal, et de là leur abondance au bout de quatre siècles. Les murs de la Zaouia n'en sont pas seulement couverts, ils en sont à la lettre remplis: en regardant bien, on voit remuer du gris ou du bleu dans chacun des mille trous laissés par les échafaudages en ces fauves parois de pisé. (1) »

---

(1) André CHEVRILLON. — *Marrakech dans les palmes*. Calmann-Lévy, Paris, 1922, in-18, p. 258, 259, 260 et 261.

## VI — Le Lamet

Personne n'a vu cet animal. Mais les chasseurs en parlent beaucoup. Ils disent que c'est un quadrupède dont le bipède droit est plus court que le gauche pour mieux courir à flanc de coteau. C'est un inépuisable sujet de plaisanteries. J'ai trouvé un texte relatif au lamet (prononcez lammtt) et je le transcris en souvenir de mon passage au Sahara en le dédiant aux Nemrods qui m'accompagnaient :

« Taïeb n'est pas seulement un traditionnaliste distingué. Il a la spécialité des récits de chasse. Le plus merveilleux dont j'ai gardé le souvenir, est la poursuite d'un animal mystérieux que mon guide appelait le lamet. Le seul détail précis que j'ai pu obtenir sur ce gibier fantastique, c'est qu'il n'a qu'un pied. Avec ce pied unique, le lamet court plus vite que tous les chevaux. On les crève inutilement à sa poursuite.

« Je suis — je ne sais pourquoi — beaucoup plus rebelle aux histoires de chasse qu'aux récits surnaturels, et je ne peux m'empêcher de présenter à Taïeb cette objection candide :

« — Comment sait-on que le lamet existe puisque personne ne l'a jamais vu ?

« Le spahi a répondu avec sang-froid :

« — Si, il y a bien longtemps, un chasseur a tué un lamet. Il l'avait surpris endormi sur son seul pied et appuyé contre un arbre. Alors le chasseur a scié l'arbre et le lamet est tombé par terre. (1) »

---

(1) Hugues LE ROUX. — *Au Sahara*. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16, p. 60 et 61.

## CONCLUSION

---

Nous croyons avoir, dans les pages qui précèdent, donné quelques images justes capables de faire comprendre le charme de l'Afrique du Nord. Nous aurions pu multiplier encore les citations; nombreux sont les écrivains disparus ou heureusement bien vivants, dont nous n'avons cité aucun passage. Qu'ils veuillent bien excuser les lacunes de cette brochure aux dimensions modestes et imposées comme telles: qu'ils ne pensent pas avoir été les victimes de je ne sais quel mystérieux ostracisme.

Il nous est arrivé souvent de citer des passages relatifs au Maroc pour faire comprendre tel ou tel trait de mœurs, telle ou telle forme de pittoresque commune à toute l'Afrique du Nord. J'espère que le lecteur ne nous en fera pas le reproche, car il ne peut manquer de savoir que là où nous avons le mieux respecté le décor extérieur de la vie indigène et les mœurs indigènes, c'est dans l'empire du Moghreb. Pour revoir de nos yeux l'Algérie de Fromentin, il faut aller visiter aussi le Maroc des Chevrillon et des Tharaud. L'explication en est simple: au début de sa présence en Algérie, la France avait désappris la pratique coloniale, ou plutôt c'est depuis notre arrivée en Algérie que nous avons formé peu à peu une doctrine coloniale nouvelle. Cette doctrine est aujourd'hui fixée: elle vise non pas l'assimilation des indigènes à notre propre civilisation, mais le respect de leurs villes, de leurs coutumes, de leur pensée, l'association de leurs intérêts avec les nôtres. A la lumière de l'expérience acquise depuis un siècle, ne soyons pas trop sévères pour ceux qui, en Algérie, ont transformé les villes, ont un peu trop bousculé les paysages. C'est, de leurs erreurs, comme de leur succès, qu'est sortie cette expérience. Puisse-t-elle nous guider sûrement désormais, puissent les hommes de demain

déférer dans toute l'Afrique du Nord au désir qu'exprimaient Jérôme et Jean Tharaud, dans une belle page écrite pour le seul Maroc. Ce sera à la fois notre dernière citation et notre conclusion :

« Au Maroc, la claire raison du général Lyautey, et chose encore plus rare, son profond sentiment de la beauté musulmane et de la nôtre propre, s'emploient à nous épargner le spectacle de destructions imbéciles, et à faire respecter ici une noble manière de comprendre la vie. qu'ailleurs, mal avertis encore, nous avons méprisée. Dans cet immense bled qu'envahit derrière moi le crépuscule, il a construit des routes, pacifié des tribus, aménagé des ports, bâti des cités nouvelles, retenu sur le bord de l'abîme de grands vestiges du passé, que les indigènes eux-mêmes laissaient aller à la ruine, sauvé de vieux métiers, remis les artisans sur la trace de leur génie d'autrefois; là où l'immobilité ressemblait trop à la mort, il a apporté la vie; les sentiments du vieux Moghreb, ses traditions, ses mœurs, rien n'a été brutalisé; et devant moi, ce soir, ces deux cités d'Islam, si paisibles sous la lumière déclinante, peuvent s'endormir dans leurs murailles, au moins avec l'illusion qu'elles ont gardé leur secret... Dans ce pays du Sultan Noir où tout est dominé par quelque influence invisible, puisse l'esprit du Général vivre toujours au fond des choses et l'emporter sur des façons brutales et des égoïsmes grossiers! Pussions-nous ne pas déranger un seul pli au blanc linceul de chaux qui couvre Rabat et Salé! Dans l'âge de fer où nous vivons, on ose à peine écrire qu'il est permis de tout attendre de l'intelligence et de l'amour. C'est vrai, on n'ose pas le dire, mais il faut pourtant l'espérer... (1) »

---

(1) J.-J. THARAUD. — *Rabat ou les heures marocaines*. Paris, Plon, in-12, p. 279 à 281.

# TABLE DES GRAVURES

---

FROMENTIN. — Forêt de palmiers .....	29
DINET. — Ecoliers arabes .....	34
DECAMPS. — L'Ecole turque ( <i>Musée de Chantilly</i> ).....	38
GUILLAUMET. — Un marché arabe en Algérie .....	46
DEHODENCQ. — Musiciens arabes .....	56
DINET. — Danse des Ouled-Naïl .....	61
FROMENTIN. — Les voleurs de nuit .....	66
FROMENTIN. — Arabes attaqués par un lion dans une gorge de montagnes .....	68
DELACROIX. — Fantasia arabe.....	72
DINET. — Arabes en prière .....	81
DINET. — Conteur arabe, contant la vie du Prophète .....	90
DINET. — Embuscade .....	98
FROMENTIN. — Cheval harnaché .....	104
FROMENTIN. — Cheval tenu en laisse par un jeune nubien .....	105
FROMENTIN. — Chameau et chamelier .....	109
DINET. — Le bourricot aux enfants.....	113
FROMENTIN. — Chasse au faucon en Algérie .....	117

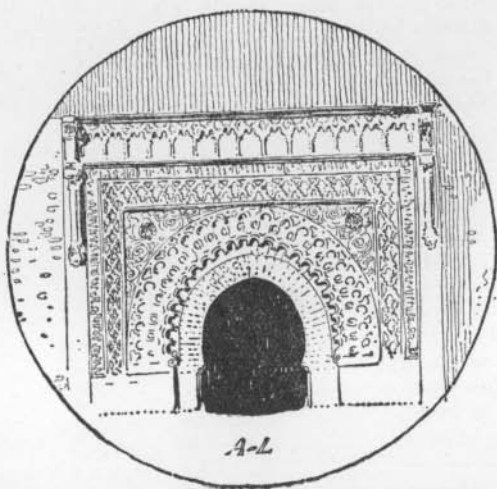
---



# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS .....	5
CHAPITRE PREMIER. — Le décor de la vie.....	9
I. — Maisons et jardins.....	9
II. — Lieux de réunion: Cafés et bains.....	16
III. — Les tentes .....	22
IV. — Sur les Hauts-Plateaux .....	23
V. — Dans les Dunes .....	25
VI. — Dans les oasis et les palmiers.....	27
VII. — Dans le désert .....	31
CHAPITRE II. — Les travaux et les jours.....	35
I. — Les enfants .....	35
II. — Les petits métiers .....	39
III. — Le commerce des citadins .....	41
IV. — Le commerce des paysans .....	45
V. — Le commerce des nomades : les caravanes .....	48
VI. — Les plaisirs: la musique.....	55
VII. — Les plaisirs (suite): la danse.....	58
VIII. — Les plaisirs (suite): la cuisine.....	64
IX. — La justice .....	67
X. — La chasse .....	69
XI. — La fantasia .....	73
XII. — La guerre (le baroud).....	74
XIII. — La mort .....	75
CHAPITRE III. — La vie intellectuelle et morale.....	79
I. — La religion .....	79
II. — La valeur intellectuelle .....	92
III. — L'amitié .....	93
IV. — L'hospitalité .....	93
V. — La générosité .....	95
VI. — La valeur militaire .....	97
VII. — Le respect de la parole donnée.....	101
CHAPITRE IV. — Les animaux familiers .....	103
I. — Le cheval .....	103
II. — Le chameau .....	106
III. — Les ânes .....	112
IV. — Les cigognes .....	114
V. — Les colombes .....	116
VI. — Le lamet .....	119
Conclusion .....	121



# CAHIERS DU CENTENAIRE de l'Algérie

---

- I. L'Algérie jusqu'à la pénétration Saharienne.
- II. La pacification du Sahara et la pénétration Saharienne.
- III. L'évolution de l'Algérie de 1830 à 1930.
- IV. Les Grands Soldats de l'Algérie.
- V. Le Gouvernement de l'Algérie.
- VI. L'art antique et l'art musulman en Algérie.
- VII. L'Algérie touristique.
- VIII. Les liaisons maritimes, aériennes et terrestres de l'Algérie.
- IX. Les productions algériennes.
- X. La vie et les mœurs en Algérie.
- XI. La France et les œuvres indigènes en Algérie.
- XII. Cartes et Index.